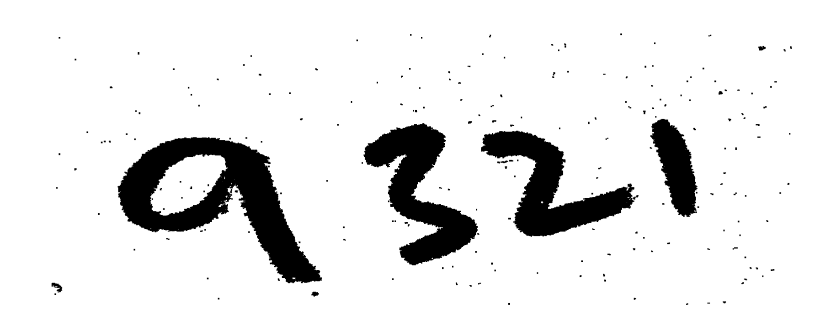
INTRODUCTION A L' HISTOIRE

DES MONGOLS


9321

"*E. J. W. GIBB MEMORIAL*"

SERIES

VOL XII

INTRODUCTION

L'HISTOIRE DES MONGOLS

DE

FADL ALLAH RASHID ED-DIN

PAR

E. BLOCHET

LEYDEN: E. J. BRILL, IMPRIMERIE ORIENTALE.
LONDON: LUZAC & CO., 46, GREAT RUSSELL STREET.
1910.

"E. J. W. GIBB MEMORIAL" SERIES.

PUBLISHED.

1. *The* Bábar-náma, *facsimile of a MS. belonging to the late Sir Sálár Jang of Ḥaydarábád, edited by Mrs. Beveridge, 1905. (Out of print.)*
2. *An abridged translation of Ibn Isfandiyár's* History of Ṭabaristán, *by Edward G. Browne, 1905. Price 8s.*
3. *Al-Khazrají's* History of the Rasúlí Dynasty of Yaman, *with introduction by the late Sir J. Redhouse, now edited by E. G. Browne, R. A. Nicholson, and A. Rogers. Vols. I, II (Translation), 1906, 07. Price 7s. each. Vol. III (Annotations), 1908. Price 5s. (Vol. IV, Text, in the Press.)*
4. Umayyads and ʿAbbásids: *being the Fourth Part of Jurjí Zaydán's* History of Islamic Civilisation, *translated by Professor D. S. Margoliouth, D. Litt., 1907. Price 5s.*
5. *The Travels of* Ibn Jubayr, *the late Dr. William Wright's edition of the Arabic text, revised by Professor M. J. de Goeje, 1907. Price 6s.*
6. *Yáqút's* Irshád al-aríb *edited by Professor D. S. Margoliouth, D. Litt. Vols. I, II, 1907, 09. Price 8s. each. Vol. III, part 1, 1910. Price 5s. (Further volumes in preparation.)*
7. *The* Tajárib al-Umam *of Ibn Miskawayh: facsimile of a MS. in Constantinople, with Preface by the Principe di Teano. Vol. I, to A.H. 37, 1909. Price 7s. (Further volumes in preparation.)*
8. *The* Marzubán-náma *of Saʿdu'd-Dín-i-Waráwíní, edited by Mírzá Muḥammad of Qazwín, 1909. Price 8s.*
9. *Textes persans relatifs à la* secte des Ḥouroûfîs *publiés, traduits, et annotés par Clément Huart, suivis d'une étude sur la religion des Ḥouroûfîs par "Feylesouf Rizá", 1909. Price 8s.*
10. *The* Muʿjam fí Maʿáyíri Ashʿári'l-ʿAjam *of Shams-i-Qays, edited by Mírzá Muḥammad of Qazwín, 1909. Price 8s.*
11. *The* Chahár Maqála *of Nidhámí-i-ʿArúḍí-i-Samarqandí, edited, with notes in Persian, by Mírzá Muḥammad of Qazwín. 1910. Price 8s.*
12. Introduction à l'Histoire des Mongols *de Fadl Allah Rashid ed-Din par E. Blochet, 1910. Price 8s.*

Texte du Djámi' el-Tévarikh de Fadl Allah Rashid ed-Din *par E. Blochet, comprenant:* —

Tome I: Histoire des tribus turques et mongoles, des ancêtres de Tchinkkiz-Khan depuis Along-Goa, et de Tchinkkiz-Khan.

Tome II: Histoire des successeurs de Tchinkkiz-Khan, d'Ougédeï à Témour-Kaan, des fils apanagés de Tchinkkiz-Khan, et des gouverneurs mongols de Perse d'Houlagou à Ghazan. (Sous presse.)

Tome III: Histoire de Ghazan, d'Oldjaïtou, et de Abou-Saïd.

An abridged translation of the Iḥyá'u'l-Mulúk, *a Persian History of Sístán by Sháh Ḥusayn, from the B.M. MS. Or. 2779, by A. G. Ellis.*

The geographical part of the Nuzhatu'l-Qulúb *of Ḥamdu'lláh Mustawfí of Qazwín, with a translation, by G. Le Strange.*

The Futúḥu Miṣr wa'l-Maghrib wa'l-Andalus *of Ibn 'Abdi'l-Ḥakam, edited by Professor C. C. Torrey.*

The Qábús-náma *edited in the original Persian, with a translation, by E. Edwards.*

The Ta'ríkhu Miṣr *of Abú 'Umar al-Kindí, edited from the B.M. MS. Add. 23,324 by A. R. Guest. (In the Press.)*

The Díwán *of Ḥassán b. Thábit, edited by Professor H. Hirschfeld. (In the Press.)*

The Ta'ríkh-i-Jahán-gushá *of 'Alá'u'd-Dín 'Aṭá Malik-i-Juwayni, edited from seven MSS. by Mírzá Muḥammad of Qazwín. (In the Press.)*

The Ansáb *of as-Sam'ání, facsimile of the B.M. MS. Or. 23,355, with Indices by H. Loewe. (In the Press.)*

Díwáns *of four Arabic poets. — (1) Of 'Ámir b. aṭ-Ṭufayl and 'Abíd b. al-Abraṣ, edited by Sir Charles J. Lyall, K.C.S.I.; (2) Of aṭ-Ṭufayl b. 'Awf and aṭ-Ṭirimmáḥ b. Ḥakím, by F. Krenkow.*

The Kitábu'l-Raddi 'ala ahli'l-bida'i wa'l-ahwá'ı *of Makḥúl b. al-Mufaḍḍal an-Nasafí, edited from the Bodl. MS. Pocock 271, with an Essay on the sects of Islám, by G. W. Thatcher M.A.*

The Ta'ríkh-i-Guzída *of Ḥamdu'lláh Mustawfí, facsimile of an old MS., with Introduction, by E. G. Browne. (In the Press.)*

The Earliest History of the Bábís, *composed before 1852, by Ḥájji Mírzá Jání of Káshán, edited from the Paris MS. by E. G. Browne.*

An abridged translation of the Kashfu'l-Maḥjúb *of 'Alí b. 'Uthmán al-Jullábí al-Hujwírí, the oldest Persian Manual of Ṣúfiism, by R. A. Nicholson.*

This Volume is one
of a Series
published by the Trustees of the
"E. J. W. GIBB MEMORIAL."

The Funds of this Memorial are derived from the Interest accruing from a Sum of money given by the late MRS. GIBB of Glasgow, to perpetuate the Memory of her beloved son

ELIAS JOHN WILKINSON GIBB,

and to promote those researches into the History, Literature, Philosophy and Religion of the Turks, Persians and Arabs, to which, from his Youth upwards, until his premature and deeply lamented Death in his forty-fifth year on December 5, 1901, his life was devoted..

تِلْكَ آثَارُنَا تَدُلُّ عَلَيْنَا * فَانْظُرُوا بَعْدَنَا إِلَى الآثَارِ

"The worker pays his debt to Death;
His work lives on, nay, quickeneth."

The following memorial verse is contributed by ʿAbdu'l-Ḥaqq Ḥámid Bey of the Imperial Ottoman Embassy in London, one of the Founders of the New School of Turkish Literature, and for many years an intimate friend of the deceased.

جمله یارانی وفاسیله ایدرکن تطییب
کندی عمرینه وفا گورمدی اول ذاتِ ادیب
گنج ایکن اولمش ایدی اوجِ کماله واصل
نه اولوردی یاشامش اولسه ایدی مستر گیب

"*E. J. W. GIBB MEMORIAL*":

PUBLISHERS FOR THE TRUSTEES

E. J. BRILL, LEYDEN.
LUZAC & Co., LONDON.

La publication du texte persan de l'histoire des Mongols de Rashid ed-Din, la تاریخ مبارك غازانى, augmentée de l'appendice qui contient l'histoire des deux sultans Oltchaïtou et Abou Saïd Béhadour Khan, doit former trois volumes dont l'annonce a été imprimée à plusieurs reprises par les Trustees du fonds Gibb.

Le premier volume contiendra, avec les deux préfaces, l'histoire des tribus turques, celle des ancêtres de Tchinkkiz depuis Along-Goa jusqu'à Yisoukéï Béhadour et la vie de Tchinkkiz. Les deux préfaces ont déjà été publiées par Quatremère dans son introduction à la vie d'Houlagou; l'histoire des tribus, celle des ancêtres de Tchinkkiz et celle du Conquérant du Monde ont été imprimées en partie, avec de nombreuses coupures qui enlèvent tout intérêt à ce travail, à Saint-Pétersbourg, avec une traduction annotée, par Bérézine, dans les ТРУДЫ ВОСТОЧНАГО ОТДѢЛЕНІЯ ИМПЕРАТОРСКАГО АРХЕОЛОГИЧЕСКАГО ОБЩЕСТВА des années 1861, 1868 et 1888.

Les Trustees du fonds Gibb et l'auteur de la présente publication avaient pensé que cette partie de l'histoire de Rashid ed-Din ayant déjà été imprimée, bien qu'avec des lacunes, par la Société Archéologique de Saint-Pétersbourg, il était préférable de commencer par celle qui, jusqu'à ce jour est restée inédite, à part la vie d'Houlagou, l'histoire du monde mongol en Chine et en Perse depuis la mort de Tchinkkiz jusqu'à la fin du règne de Mahmoud Ghazan, avec l'appendice écrit sous le règne de Shah Rokh Béhadour, dans

lequel se trouvent exposés les événements dont l'Iran fut le théatre jusqu'à la mort d'Abou Saïd, et de ne reprendre l'histoire de l'antiquité altaïque et celle de Tchinkkiz qu'en dernier lieu, de façon a donner un texte complet de l'histoire des Mongols.

C'est pour ces raisons qu'on a commencé la publication de son texte par le second volume qui devait contenir l'histoire des Khaghans, souverains de la Mongolie et de la Chine, d'Ougédeï à Témour, et celle des gouverneurs de l'Iran depuis Houlagou jusqu'à l'avènement de Mahmoud Ghazan.

L'étendue qu'a prise la partie déjà imprimée de ce second volume forcera d'en arrêter le texte avec le récit des derniers événements du règne de Témour qui sont racontés par Rashid ed-Din et à reporter l'histoire des premiers gouverneurs de la Perse en tête du troisième volume qui sera ainsi un peu plus considérable qu'il ne l'avait été prévu dans le plan primitif, mais dont la publication est loin d'exiger une annotation aussi considérable que celle des deux premiers.

Le second volume du texte persan de la جامع التواريخ de Rashid ed-Din contient l'histoire du monde mongol, moins la province d'Iran, depuis la mort de Tchinkkiz Khaghan et l'avénement d'Ougédeï (1229) jusqu'à l'année 703 de l'hégire, soit 1303 de notre ère, qui correspond à la septième année ta-té de l'empereur Oltchaïtou Témour Khaghan, le Tchheng-Tsoung des historiens chinois. Il comprend les annales des 5 premiers empereurs de la dynastie à laquelle le bonze Lieou Ping-tchong donna, le 11e mois de la 8e année tchih-youen (1271), le nom fort énigmatique de Taï-Youen 大元 d'après une argumentation à laquelle personne ne comprit rien [1]) Ougédeï, Kouyouk, Monkké, Koubilaï et Témour, ainsi que les biographies des trois fils apanagés de Tchinkkiz, Tchoutchi,

[1]) *Youen-ssé*, chap. 7, page 30, *Thoung-kian-kang-mou*, *Sou-pian*, chap. 21 page 75, *Li-taï-ki-ssé*, chap. 97, page 22; l'édit de Koubilaï relatif a cette dénomination a ete traduit par de Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome IX, page 322.

souverain du pays de Toghmakh, Tchaghataï, khaghan de Sartaghol, avec un résumé de l'histoire de leurs descendants jusqu'à l'époque à laquelle Rashid arrêta la rédaction de sa chronique, et de Touloui, son fils cadet. Suivant l'antique coutume des chefs mongols, qui se retrouvait chez les tribus gauloises, Touloui, en sa qualité de plus jeune fils de Témoutchin, eut comme héritage le pays, d'ailleurs assez indéterminé dans ses limites, entre les deux fleuves Onon et Kéroulen où la piété de ses descendants conserva jusqu'à la fin de la dynastie les 4 grands *ourdous*, les 四大斡耳朵,[1) [illegible], dans lesquels le Conquérant du Monde était venu à de longs intervalles se reposer des fatigues et des soucis de la guerre.

L'histoire officielle de la dynastie mongole en Chine, le *Youen-ssé*, place son origine en la 1260e année de l'ère chrétienne, au moment où Koubilaï prend le titre impérial et donne aux premières années de son règne le nom de tchoung-thoung; ses trois prédécesseurs, Ougédeï, Kouyouk, Monkké, et lui même jusqu'à cette époque, ne sont pas considérés par l'histoire chinoise comme des Fils du Ciel, mais seulement comme des précurseurs, des ancêtres de la dynastie des Youen, n'ayant aucun droit au titre impérial 皇帝, qui ne leur est donné que parce qu'en la 4e année tchoung-thoung (1263), le troisième mois, Koubilaï, devenu le Fils du Ciel et le successeur légitime des Soung, dut, pour se conformer à l'antique cérémonial chinois, donner à ses ancêtres des titres impériaux.

Le cérémonial du Céleste Empire veut qu'à une date fixée par les rites l'empereur offre un sacrifice dans le temple de ses ancêtres à ceux qui depuis trois générations l'ont précédé dans la vie terrestre: c'est ainsi que Koubilaï donna à Touloui

1) Les quatre grands *ourdous* de Tchinkkiz sont quelquefois nommés 成吉思皇帝的大斡耳朵 *Youen-ssé*, chap. 29, page 2.

et à Yisoukéi, qui n'avaient point régné sur les Mongols, les titres de 睿宗 Joui-Tsoung et de 烈祖 Lié-Tsou, réservant pour Tchinkkiz celui de 太祖 Thai-Tsou, en même temps qu'il donnait à ses prédécesseurs immédiats les titres de 太宗 Thai-Tsoung, 定宗 Ting-Tsoung, 憲宗 Hsien-Tsoung, se contentant de faire inscrire dans le Temple des Ancêtres le nom de ses deux oncles Tchoutchi et Tchaghatai sans leur donner de titre impérial puisqu'ils ne devaient pas figurer dans les cérémonies rituelles. [1])

Les 4 premiers souverains de l'empire mongol, Tchinkkiz, Ougédei, Kouyouk et Monkké, n'ayant pas régné en Chine et n'étant inscrits dans les listes impériales que par une convention rituelle, n'ont que des noms de temple et ne possèdent pas, comme leurs successeurs, les noms d'années qui sont les caractéristiques du règne des empereurs chinois.

Cette partie de la chronique qui fut dédiée à Ghazan par le vizir Rashid ed-Din est la seule et unique source à laquelle vinrent puiser pour les événements qui se succédèrent dans le monde mongol, à l'exception de la Perse, entre les années 1229 et 1303, tous les historiens postérieurs, Hafiz Abrou, dans sa *Zoubdet el-tévarikh*, l'historien de Tamerlan, Shéref ed-Din Ali Yezdi, dans le *Zafer nameh*, Ouloug-Beg, dans

[1]) 三月 .... 蒙古始建太廟 .... 至是建太廟于燕京。定烈祖太祖太宗。朮赤察合帶睿宗定宗憲宗爲八室。又命僧薦佛事七晝夜。 «Le troisième mois, les Mongols commencèrent à établir un Thai-Miao .... Il arriva que (l'empereur) fit construire le Thai-Miao dans Yen-king (la Khanbaligh [illegible] des Mongols); il ordonna que l'on fît huit salles pour Lié-Tsou (Yisoukei-Baghatour), Thai-Tsou (Tchinkkiz-Khaghan), Thai-Tsoung (Ougédei), Tchoutchi, Tchaghatai, Joui-Tsoung (Touloui-Khan), Ting-Tsoung (Kouyouk-Khaghan), Hsien-Tsoung (Monkké-Khaghan). Ensuite, il ordonna aux lamas bouddhiques (seng) d'offrir des sacrifices au Bouddha en l'honneur des mânes des défunts durant 7 jours et 7 nuits». *Thoung kian-kang-mou*, *Sou-pian*, chap. 21, pages 39 et 40; *Li-tai-ki-ssé*, chap. 97, page 8; cf. *Youen-ssé*, chap. 5, page 13.

le *Tarikh-i oulous arbaa-i Tchinkkizi*, Mirkhond, Khondémir, le sultan de Kharizm, Aboul Ghazi Béhadour Khan et tous les chroniqueurs qui traitèrent dans leurs annales de l'histoire des Mongols.

A un point de vue plus général, elle est avec l'histoire officielle chinoise de la dynastie des Youen, depuis la mort de Tchinkkiz[1]) en la troisième année pao-tchhing de Li Tsoung des Soung, soit 1227 de notre ère, jusqu'en la septième année ta-té de Tchheng-Tsoung des Youen, soit 1303, la source unique de l'histoire de la Chine et de l'Asie centrale durant cette période de soixante et dix-sept années.

On verra plus loin que ces deux sources de l'histoire du monde qui dérivent, en grande partie, d'une chronique officielle mongole perdue à jamais, ne font pas double emploi et qu'elles ne présentent pas, sous la forme d'un récit persan et dans un texte chinois, la répétition des mêmes faits, mais qu'au contraire elles se complètent l'une par l'autre, la chronique persane donnant sur les événements qui se sont passés en Mongolie et dans le pays turk des renseignements que l'on chercherait en vain dans le *Youen-ssé*, tandis que l'histoire de la Chine mentionne pour l'Extrême Orient et pour les rapports de la Chine avec les pays du sud-est de l'Asie des faits qui n'ont pas été connus de Rashid ed-Din ou qu'il n'a connus que très imparfaitement.

La vie de Rashid ed-Din et les circonstances qui l'ont amené à rédiger l'immense chronique à laquelle il donna le nom de *Djami el-tévarikh* sont connues dans leurs moindres détails par le savant mémoire qu'Etienne Quatremère fit imprimer comme préface à son édition de la vie d'Houlagou qui forme le premier volume de la Collection Orientale. L'immense lecture de Quatremère, le travail incessant et sans trève auquel il s'était livré durant de longues années pour rassembler tous les renseignements qu'il pouvait

1) *Li-tai*, chap. 95, page 10.

trouver sur les nombreux auteurs qu'il comptait publier et sur leurs livres, lui ont permis de retracer dans cette préface la vie agitée du vizir de Ghazan et les précautions minutieuses qu'il prit pour que son œuvre ne périt point après sa mort, comme celles de tant de ses devanciers. Ce sont là des faits qui appartiennent désormais à l'histoire littéraire et auxquels, probablement, on ne pourra ajouter que fort peu de chose, à la condition de trouver, ce qui parait peu vraisemblable, des documents nouveaux sur la vie de Rashid ed-Din. Aussi je me bornerai à ajouter quelques renseignements sur la carrière du puissant vizir, tirés d'un ouvrage persan que Quatremère n'a pas connu et qui fut écrit sous le règne d'Abou Saïd par un contemporain de Rashid ed-Din; ces détails, qui ne manquent pas d'imprévu, complètent les renseignements que l'on trouvera dans la monumentale préface de l'*Histoire des Mongols de la Perse*; j'étudierai ensuite quelques point historiques qui ne relèvent pas de l'histoire littéraire, mais sans la connaissance desquels il me parait difficile de comprendre l'évolution de l'empire mongol, de saisir la nature des relations des 4 *oulous* et de s'expliquer les causes de la décadence si rapide de la dynastie des Youen.

Cette introduction suppose que le lecteur connait suffisamment tout ce qui se trouve dans l'histoire des Mongols de d'Ohsson et dans la préface de Quatremère; elle n'a pas la prétention d'être un résumé, même très succint, de a politique qui fut suivie par les princes mongols quand ils furent arrivés à la souveraineté de presque toute l'Asie. Cette étude n'est point faite et elle n'est pas près de se faire. Ni Rashid ed-Din, ni le *Youen-ssé*, encore moins le *Youen-ssé*, ne s'occupent de la coordination des événements qu'ils racontent, ni de leurs relations. Ce sont pour les deux chroniques des faits qui se succèdent dans le temps et dans l'espace, sans que les auteurs en aient vu la corrélation, ni

leurs relations intimes. La loi de causalité, dont on abuse quelque peu dans la méthode historique actuelle, semble complètement inconnue à ces chroniqueurs qui découpent imperturbablement l'histoire du monde en petites tranches menues, correspondant à chaque mois et même à chaque jour de l'année, juxtaposant, parce que chronologiquement ils se sont passés à deux jours d'intervalle, les faits les plus disparates, la nomination d'un ministre d'état et la mention d'une éclipse de soleil, séparant par le récit incohérent d'une série d'événements qui n'ont d'autre lien que la succession chronologique deux faits dont l'un est la résultante de l'autre, la mention d'une bataille et celle du départ de l'expédition par laquelle elle devait se terminer.

Il faut dégager soi même, et sans aucun secours, de cet amoncellement de faits, les lois historiques qui ont présidé à l'évolution de cette dynastie et les causes qui en ont précipité la ruine.

Au mois de Shavval de l'année 710 de l'hégire, le sultan Oltchaïtou donna à un homme nouveau qui, d'après Abd Allah el-Kashani était une personne d'un rare mérite [1]), Tadj ed-Din Ali-Shah, le rang de vizir et la *naiba* de cette charge qui comprenait à la fois les fonctions de coadjuteur des vizirs en exercice et la survivance de la charge. Cette mesure intempestive mit le comble à la rage des deux vizirs Saad ed-Din et Rashid ed-Din et elle fut l'origine de toute une campagne d'intrigues et de calomnies qui se termina tragiquement par l'assassinat de Saad et de Rashid.

Pour faire pièce à son collègue Saad ed-Din dont il cherchait à se débarrasser, Rashid ed-Din lia partie avec le nouveau favori, Tadj ed-Din Ali-Shah. «La discorde et l'inimitié, dit el-Kashani dans son histoire d'Oltchaïtou [2]), éclatèrent

[1]) Man. suppl. persan 1419, f. 73 r.

[2]) .... میان خواجکان سعد ٱلدّین و رشید ٱلدّین کفت و کوی و وحشت و نفرت واقع کشت و سعد ٱلدّین با او بحضور پادشاه مناقضت و عداوت ظاهر کرد و خطابهای خشم انکیز از سر لجاج و ستیز از زرق و تمویه و زور و تزویر و تهوّد و سحر و کیمیا چنانک منافسات صداقت بعداوت و مودّت بمناغضت و محبّت بمناقضت انجامید و رشید از سر حلم و احتمال و کمال هوشمندی و عاقبت اندیشی اغماض و اغضاء نمود و کفت ای سعد ٱلدّین تا امروز ترا بندهٔ بی بها بود اکنون الحمد للّه و منه اورا ازاد کردی بعد از ان بخدمت سلطان تربیت و تعظیم تاج ٱلدّین علیشاه پیش کرفت

Histoire d'Oltchaïtou, man. suppl. persan 1419, f. 82 v.

entre les deux khadjèhs Saad ed-Din et Rashid et-Din et Saad ed-Din montra, en présence du sultan, l'hostilité qu'il ressentait contre son collègue; il l'apostropha violemment, l'accusant d'être un fourbe, un faussaire, un imposteur, un plagiaire, de pratiquer le judaïsme, de se livrer à la sorcellerie et à la magie; ce fut ainsi que des hommes qui, la veille, étaient unis par les liens d'une amitié sincère en vinrent à se traiter comme des ennemis mortels. Rashid, trop prudent pour s'engager à fond dans une discussion dont l'issue pouvait lui être fatale, car il est probable que son collègue ne parlait pas sans preuves, prévoyant comment cette aventure se terminerait pour Saad ed-Din, écouta doucereusement et dans le plus grand calme ces accusations qu'il affecta de dédaigner et il esquiva toute réponse précise par ces mots vides et prétentieux: «Saad ed-Din, tu as eu jusqu'à aujourd'hui un esclave dont l'amitié etait inestimable, mais grâces en soient rendues à Allah, tu lui as rendu sa liberté!» Après cette algarade, la position de Tadj ed-Din Ali-Shah s'affermit à la cour du sultan.

Ali-Shah ne fut pas plus tôt installé dans la place qu'il ne songea plus qu'à perdre Saad ed-Din et il ne recula pas, avec la complicité de Rashid, devant une dénonciation honteuse; la tâche était d'ailleurs aisée, car si Saad ed-Din, au dire de l'auteur de l'histoire d'Oltchaïtou, parait avoir été un honnête homme, ses subordonnés remplissaient leurs poches aux dépens du trésor sans que le vizir, d'une inconcevable faiblesse, fit rien pour les en empêcher: «Le khadjèh Tadj ed-Din Ali-Shah, dit Aboul-Kasem Abd Allah el-Kashani [1]),

[1]) .... و خواجه تاج ٱلدّين عليشاه عرض داشت كه اكر راى جهان آراى فلك پيماى پادشاه خواهد تا بداند كه صاحب سعد ٱلدّين و نوّاب او از مال پادشاه هر روز چه مقدارى مى ربايند بفرمايد تا سه روزهٔ دخل مال عام بى مطل و تفويض حاضر كنند و

exposa au sultan que s'il voulait savoir de quelle somme il était volé chaque jour par Saad ed-Din et les fonctionnaires

بر نظر اشرف کذرانند پادشاه بانفاذ آن اشارت فرمود واو سه روز قسط مال عام مبلغ بیست تومان همه دراهم سفید حاضر کرد و بحکم فرمان بصحرائی وسیع و موضعی فسیح بکسترد پادشاه از مشاهدهٔ آن فراوان اعجاب و شکفتی نمود و کفت روشن شد که اصحاب دیوان بهر سه روز این مقدار مال از من میدزدند بیت

بطمع درم جان دهد هر کسی که نامش بزرکست و قدرش بسی

سعد الدّین این قضیّه مهمل و معطّل فرو کذاشت و بدین بهانه تمسّك نمود که جملهٔ ممالك ایران از متصرّفان باز کیرد و بمن سپارد که بعضی از ان خواتین معظّمه دارند و بعضی امرای بزرك چنانك دیار روم امیر ابرنجیین و بعضی تفاریق چون وقف و غیره که رشید الدّولة دارد تا هر سال پانصد تومان توفیر خزانهٔ عامره می رسانم سلطان عام بعد از یك چندکاه آن مبلغ از وی طلب داشت بپاسخ میکوید که این مبلغ آنکاه اداء کنم که تصرّف ممالك ایران بأسرها من دانم ازین جواب خاطر مبارك پادشاه برنجید و امیر توقماق و تاج الدّین علی شاه و هزاره محمّد هر سه کواهی دادند که سعد الدّین ملتزم و متقبل این مبلغ شده است سلطان پانصد تومان مال ازو طلب داشت واو بدان مقدار نقد قادر نبود متحیّر و مدهوش ماند یکچند توقّف و تعلّل مینمود..........

و از اتّفاقات بد در اثنای این حال روزی میان نوّاب او مبارکشاه ساوی و زین الدّین ماستری وحشتی و کفت و کوی افتاد مبارکشاه با زین الدّین کفته بود که بر تو صد تومان مال پادشاه که ربودهٔ درست میکنم و او بجواب کفته که من نیز بر تو دویست تومان درست میکنم که ملتفم زدهٔ چون مطارحهٔ ایشان بکوش

qui étaient sous ses ordres, il n'avait qu'à ordonner qu'on lui apportât, sans aucun délai et sans passer par leur inter-

سعد ٱلدّین رسید بترسید و متقصم خاطر و متوزع ضمیر شد کفت در حین وقتی که اعدا حاضرند از یمین و یسار ناظرند این مناظره مخاطره است

بیت

اکر بخدمت سلطان تفرّق طلبی
کمال جاه تو ی قصد قاصدان نبود
و کر نهاد تو عود فضایلست بدانك
بر آتش حسد حاسدان امان نبود

سعد ٱلدّین رکن اعظم خود سیّد تاج ٱلدّین آوجی را بفرستاد تا ایشان را صلح داد بسوکندی مغلّظ که من بعد با یکدیکر لجاج و جدل نکنند و لفظ مال پادشاه بر زبان نرانند و با هم دوست و یار و رفیق باشند و همچنین جملهٔ نوّاب را سوکند داد که با دوستان او دوست و با دشمنان او دشمن باشند از اتّفاق بد علاء ٱلدّین پسر عماد ٱلدّین مستوفی بزرك و سیّد حمزه غایب بودند و صاحب سوار شده متوجّه اُردو بودند در راه با ایشان باز خورد و کفت هم اکنون بخانهٔ سیّد تاج ٱلدّین روید و آنچه او با شما تقریر کند آن سخن من باشد تا با دیکران موافقت و مشارکت نموده باشید ایشان برفتند سیّد تاج ٱلدّین بر ایشان عرض کرد و بخوردند .... هر دو با خانهٔ خود رفتند عماد ٱلدّین از پسر پرسید تا این زمان توقّف و درنك چه بود علاء ٱلدّین صورت ما جرا و کیفیت سوکند خواری کما ﻫﻰ با پدر تقریر کرد عماد ٱلدّین کفت ای پسر هم اکنون رو و این قضیّه بخواجه رشید ٱلدّولة باز نمای هر دو برفتند و صورت ما جرا کما جرا بر منتها با او تقریر کردند و او در حال و ساعت بر رای پادشاه عرض داشت

médiaire, l'argent qui représentait trois jours des recettes de l'empire et qu'on le mît sous ses yeux. Le sultan ordonna

ندارد کسی راز مردم نهان همان به که پاکیزه داری روان
که گر در دل سنگ خارا شود نماند نهان آشکارا شود

ورایات همایون بمبارکی و فیروزی بشهر بغداد رسیدند. . . . فرمان نافذ شد تا روز سه شنبه صاحب سعد الدّین و نوّاب اورا بگرفتند و روز چهار شنبه امرآء مجتمع شدند و ایشان‌را بیارغو کشیدند بتهمت سوکند خوردن و احوال ایشان تفحّص و تجسّس نمودند بیارغو هیچ گناهی و خیانتی ثابت نشد امّا سعد الدّین امارات بی عنایتی و خشم و غضب پادشاه مشاهده میکرد اهتزاز و استبشار باستیحاش و استشعار مبدّل شد از زبانیه طوارق زمان و شایبهٔ طوارق حدثان مفزع و مهربی میطلبید و راه خلاص و مناص میجست عاقبت جز التجا و استیناس بخواجه رشید الدّوله ملجا و ملاذی ندید یکچند پیش او چون صاحب خفقان آمد شد و انقباض و انبساط مینمود و او از وحشت آزاری که ازو در دل داشت تملّق و جابلوسی بنفاق و ریا میکرد و اورا خواب خرکوش و دم قصاب میداد. . . . . دستور باعلام حال خود ساعی نزد برادر خود سعد الملك دوانید که پیش از وقوع نازلهٔ خوفناك و حادثهٔ هولناك بامیر چوپان پناهد بجانب ارّان علمآء کفته اند از ملازمت پادشاه یکدم خالی مباش تا اعدا در غیبت تو انتهاز فرصت و شماتت ننمایند و مزاج اورا با تو متغیّر و متکدّر نکنند و بوقت غیبت از امرآء و مقرّبان منهیان و حامیان کماشته باشی تا از کلّیات و جزویات احوال پادشاه آکاه و بیدار باشی . . . .
. . . . فرمان قضا نفاذ جزم شد تا روز سه شنبهٔ دهم شوال سنه احدی عشر و سبعمایه وقت عصر دستور سعد الدّین

que l'on expédiât cet ordre et, pendant trois jours, Tadj ed-Din Ali-Shah apporta la quotité des revenus de l'empire qui formaient une somme de 20 tomans, le tout en pièces d'argent et, sur les prescriptions de l'ordre impérial, il les fit toutes répandre dans une vaste plaine; Oltchaïtou témoigna la plus grande surprise de voir cette immense quantité de pièces et il dit: «Il est clair que les fonctionnaires du ministère me volent tous les trois jours cette somme d'argent.» Saad ed-Din ne tint aucun compte de cet incident qu'il se refusa à considérer comme un avertissement et il saisit ce prétexte pour demander que le sultan reprit toutes les provinces de l'Iran aux personnes auxquelles elles avaient été données en apanage et qui en touchaient les revenus et qu'on lui en confiât l'administration financière. En effet, les princesses de la famille impériale en possédaient une partie et une autre partie appartenait aux grands généraux, tel le pays de Roum qui était l'apanage de l'émir Irintchen; une

وزیررا بدست دو سه عفریت جلّاد و زبانیهٔ دوزخ دادند . . . . و آن دستور بی نظیررا شهید کردند بعد ازو پنج نفر نوکر مقرّب خاصّکی اورا چون مبارکشاه ساوی و زین ٱلدّین ماستری و ناصر ٱلدّین یحیی پسر جلال ٱلدّین طبری و داود شاه نیکو اخلاق و کریم ٱلدّین یك یك می آوردند و شهید می کردند. *Histoire d'Oltchaïtou*, man. suppl. persan 1419, fs. 83 v.—86 r.; cf. l'*Appendice* à la *Djami el-tévarikh*, man. suppl. persan 209, fs. 467 v.—468 r., dont l'auteur a résumé le récit d'el-Kashani. Voici comment se trouvent racontés dans l'*Appendice* les derniers efforts que fit Saad ed-Din pour se tirer d'affaire: وزیر اثار بی عنایتی پادشاه مشاهده می کرد با در خواجه رشید ٱلدّین رفت و پیش او بنفاق آمد شدی می کرد و خواجه نیز با او تملّقی می نمود وزیر پیش برادر خود سعد الملك فرستاد که بتعجیل پیش امیر جوپان رود بارّان و استمالت خاطر او کند شاید که اورا یا فرزندان اورا مفید آید . . . .

troisième partie était formée de divers bénéfices تفاریق et autres prébendes dont Rashid ed-Daulèh était le titulaire; Saad ed-Din s'engageait, si tous ces apanages et bénéfices étaient supprimés, à faire entrer dans le trésor impérial un excédant de recettes de 500 tomans. Quelque temps après, le sultan demanda à Saad ed-Din de lui verser cette somme, et le vizir répondit: «Je donnerai cet argent quand j'aurai entre les mains l'administration de toutes les provinces de l'Iran, sans en excepter une seule». Le sultan fut extrêmement vexé de cette réponse.

L'émir Toghmakh, Tadj ed-Din Ali-Shah et Hézarèh Mohammed témoignèrent tous les trois que le sultan pouvait parfaitement demander cette somme à Saad ed-Din et que ce dernier était très capable de la verser. En conséquence, le sultan lui demanda de nouveau ces 500 tomans, mais Saad ed-Din était dans l'impossibilité matérielle de fournir une telle somme, il fut atterré par l'insistance du sultan et il perdit la tête, il implora quelque délai et supplia qu'on l'excusât de ne pouvoir s'exécuter sur le champ.

Le malheur des temps voulut que, sur ces entrefaites, deux des fonctionnaires de Saad ed-Din, Moubarek Shah Savi et Zein ed-Din Mastéri, se disputèrent et en vinrent à s'accuser mutuellement de concussion: «Je me fais fort, dit Moubarek Shah à Zein ed-Din, de prouver que tu as volé cent tomans de l'argent du sultan —; et moi, répliqua Zein ed-Din, je montrerai, et preuves en main, que tu en as mangé deux cents». Quand Saad ed-Din apprit cette dispute, il fut saisi de désespérance, il tomba dans les plus noires appréhensions et perdit l'esprit, disant qu'une telle querelle, au moment précis où l'ennemi était aux portes, guettant, à droite et à gauche, l'occasion de se jeter sur eux, était une imprudence suprême qui risquait d'avoir les plus terribles résultats.

„Si tu cherches, dit le poète, à te rapprocher de la majesté royale pour gagner sa faveur, le rang élevé que tu attein-

dras ne te mettra pas à l'abri des attaques de ceux qui veulent te supplanter; quand tu serais d'une essence aussi pure que celle du bois le plus précieux, saches bien que tu ne pourras jamais résister au feu de la haine des envieux». Saad ed-Din envoya immédiatement le seyyid Tadj ed-Din Avedji, qui était le plus important de ses collaborateurs, pour rétablir la paix entre les deux imprudents et pour leur faire jurer solennellement que désormais ils n'auraient plus aucune contestation ni aucune dispute, qu'ils n'ouvriraient jamais la bouche pour parler de l'argent du sultan, qu'ils seraient des amis sincères et d'intimes collaborateurs. Tadj ed-Din fit également jurer à tous les fonctionnaires qui étaient sous les ordres de Saad ed-Din qu'ils seraient les amis de ses amis et les ennemis de ses ennemis.

Par la pire des coïncidences, Ala ed-Din, fils d'Imad ed-Din, grand mostaufi et Seyyid Hamza n'assistèrent pas à cette scène parce qu'ils étaient partis à cheval pour se rendre au quartier général du sultan. Saad ed-Din parvint à les rattraper alors qu'ils étaient en route et il leur dit de se rendre tous les deux chez Tadj ed-Din et de regarder comme ses propres paroles, à lui Saad ed-Din, tout ce que Tadj ed-Din leur dirait et leur commanderait, de façon à faire cause commune avec leurs collègues et à se trouver en parfaite communion avec eux. Ala ed-Din et Seyyid Hamza allèrent chez Seyyid Tadj ed-Din qui leur exposa la situation et qui leur fit prêter le serment imposé par Saad ed-Din; .... après cela, ils s'en retournèrent chez eux. Imad ed-Din demanda à son fils, Ala ed-Din, pour quelle raison il arrivait avec un tel retard; Ala ed-Din raconta à son père, par le menu, ce qui s'était passé et comment Seyyid Tadj ed-Din leur avait fait prêter serment. Imad lui dit: «Viens immédiatement raconter cette histoire au khadjèh Rashid ed-Daulèh»; ils partirent tous les deux et exposèrent au vizir les événements qui venaient de se dérouler, dans

le plus grand détail; sur le champ, et sans perdre une heure, Rashid ed-Daulèh alla faire son rapport au sultan Oltchaïtou:

«Personne ne possède un secret qu'il puisse cacher indéfiniment aux autres hommes; aussi vaut-il mieux avoir une âme pûre de toute tache car, si quelqu'un recélait dans son cœur une pierre dure, elle ne resterait pas toujours cachée et elle deviendrait visible aux yeux de tous les hommes». L'armée impériale parvint heureusement à Baghdad et le sultan fit envoyer l'ordre que le mardi on arrétât le vizir Saad ed-Din avec les fonctionnaires qui étaient employés dans ses bureaux; le lendemain, mercredi, les généraux s'assemblèrent en cour de justice et ils firent comparaître les inculpés par devant eux pour instruire leur procès; l'acte d'accusation relevait comme charge le serment que Saad ed-Din avait fait prêter à ses subordonnés; on fit des enquêtes sur les agissements des prévenus, on fouilla dans leur vie privée, et les débats du procès ne purent établir qu'ils eûssent commis ni acte délictueux ni abus de confiance. Mais Saad ed-Din voyait qu'il avait complétement perdu les bonnes grâces du souverain et que la confiance qu'il lui témoignait jadis avait fait place à une violente colère; sa joie et la sécurité dans laquelle il vivait se changèrent en douleur et en crainte; il essaya de trouver un refuge et un asile contre les vicissitudes du siècle et les contradictions de la fortune; à la fin, à bout d'expédients, il ne vit d'autre chance de salut que d'aller implorer le secours de Rashid ed-Daulèh et, pendant quelques jours, comme un homme angoissé et aux abois, il ne fit qu'aller chez le vizir pour lui faire part de ses terreurs et de ses espérances. Rashid, obéissant au violent désir qu'il avait de perdre Saad ed-Din, le flatta d'une façon hypocrite et sourde; il calma ses craintes et endormit ses terreurs; mais Saad ed-Din ne se laissa pas leurrer par les amabilités de son ennemi et il envoya un exprès à son frère Saad el-Moulk pour lui apprendre

les calamités qui fondaient sur lui et lui conseilla, avant que des événements irrémédiables ne se produisissent, d'aller se réfugier dans l'Arran auprès de l'émir Tchoupan; Saad ed-Din lui enjoignit de demander immédiatement une audience à l'émir que son mariage avec une des princesses impériales rendait tout puissant à la cour et de le supplier d'implorer le sultan pour lui ou pour ses enfants, mais Oltchaïtou était à Baghdad avec son *ourdou* et les sages ont dit: «Ne cesse pas un seul instant de faire ta cour au souverain et de vivre dans son ombre de peur que tes ennemis ne profitent de ton absence pour chercher une occasion favorable de ruiner ton crédit et de se réjouir ensuite du malheur qui t'accablera, et pour qu'ils ne l'indisposent pas contre toi; quand tu seras forcé de t'éloigner de la cour, charge les émirs et les courtisans qui approchent le sultan de t'avertir des intrigues qui se trameront contre toi, et d'employer leur influence à te défendre, et de te faire connaître tout ce qui touche au souverain, les plus petits détails comme les plus grands faits....» Un ordre inéluctable émana du sultan et, le mardi dixième jour du mois de Shavval de l'année 711, à l'*asr*, on livra le vizir Saad ed-Din aux mains de deux ou trois bourreaux, démons et satans échappés de l'enfer, qui lui firent subir le dernier supplice; après lui, on amena l'un après l'autre, cinq de ses subordonnés, Moubarek Shah Savi, Zein ed-Din Mastéri, Nasir ed-Din Yahya, fils de Djélal ed-Din Tabari, Daoud Shah et Kérim ed-Din, qu'ils mirent à mort.

Ces quelques pages, avec leurs réticences et leurs sous-entendus, constituent un terrible réquisitoire contre Rashid et il serait difficile d'insinuer plus clairement que Rashid, après avoir machiné l'accusation que Tadj ed-Din lança contre Saad ed-Din, fit tout pour le rassurer, mais qu'il profita de l'absence du sultan, qui était parti à Baghdad, pour encercler son adversaire d'une trame d'intrigues dont il ne put sortir.

Les circonstances qui entourèrent la mort de Saad ed-Din et les intrigues auxquelles se livra Rashid resteront toujours mystérieuses, car les deux auteurs qui les racontent, el-Kashani qui fut le contemporain de ce drame et le continuateur de la *Djami el-tévarikh*, qui affirme avoir compilé les sources historiques les plus sûres, en donnent deux versions contradictoires et irréductibles.

La cause primordiale des malheurs de Saad ed-Din, dit el-Kashani, fut la déplorable influence que sa femme, une démonéité sous forme humaine, exerçait sur lui; cette femme faisait du vizir tout ce qu'elle voulait et Saad ed-Din, pour rien au monde, n'aurait osé lui résister. De plus, ajoute l'auteur de l'histoire d'Oltchaïtou, la persécution que Saad ed-Din fit subir à la famille de khadjèh Asil ed-Din, fils du célèbre Nasir ed-Din el-Tousi, lui porta malheur; il ruina cette antique maison, il lui extorqua une somme de 50 toumans des revenus de Baghdad et il lui arracha tous ses biens, ceux dont il avait hérité comme ceux qu'il avait acquis par son travail. Les hommes qui s'attaquèrent ainsi à la famille de Nasir ed-Din el-Tousi finirent misérablement, tels Khourshah, le prince ismaïlien d'Alamout, les deux sahibs Shems ed-Din et Ala ed-Din Ata Mélik el-Djouveïni, l'auteur du *Djihan-kushaï*, le tchheng-siang Boukha, qui persécuta les fils de Nasir ed-Din et qui le paya de sa vie. De même, le vizir Saad ed-Din, à l'instigation de son subordonné Moubarek Shah, s'attaqua à Asil ed-Din; l'année n'était pas encore entièrement révolue qu'il périssait d'une mort tragique et infamante.

Au milieu de ces événements, la femme de Saad ed-Din voulut provoquer la ruine d'un groupe de personnes qui étaient au courant des agissements de Rashid et elle complota leur perte avec Nédjib ed-Daulèh.

Ce personnage, qui apparait ainsi dans l'histoire confuse et troublée de cette époque, était un juif converti, et si l'on

en croit Kashani, assez mal converti, à l'Islamisme qui jouait un rôle occulte à la cour de Sultaniyyèh et qui était certainement l'un des subordonnés de Rashid. «Au mois de Ramadhan de l'année 705, dit Kashani [1]), un juif nommé Nedjib ed-Daulèh et plusieurs médecins israélites embrassèrent la foi musulmane; pour rendre leur abjuration plus solennelle, on leur fit manger de la soupe faite de viande de chameau bouillie avec du lait caillé». Suivant ce que raconte le continuateur anonyme de la *Djami el-tèvarikh*, cette addition aux rites de leur abjuration fut inventée par Rashid; il exposa à Oltchaïtou que, si l'on voulait avoir la preuve certaine qu'un juif qui se convertissait à l'Islamisme agissait ainsi avec une conviction profonde et non par arrivisme, il suffisait de le prier de manger un tel mets, car dans la loi mosaïque, il est rigoureusement défendu de faire cuire de la viande avec du lait, ce qui est exact, et de plus, la viande de chameau est tenue pour impure par les juifs.

1) و در رمضان سنه خمس و سبع مایه اسلام نجیب الدّولة با جماعتی اطبّای بنی اسراییل و خوردن ایشان آش دوغبا بکوشت شتر پخته و غرض این حکایت آنست که خواجه رشید الدّین عرضه داشته بود که اکر پادشاه خواهد یهودرا که باسلام در آیند امتحان فرماید که بدل راست در آمده اند یا نه ایشان را بآش دوغبا که بکوشت اشتر پخته باشد امتحان فرماید زیرا که در مذهب آن طایفه کوشت و ماست با هم پخته حرام است و کوشت شتر پیش ایشان محرم و مکروه بنابرین معنی امتحان کردند
Continuateur de Rashid, man. suppl. persan 209, f. 449 v.; Kashani, *Histoire d'Oltchaitou*, f. 34 v.; Kashani ne parle pas du conseil que Rashid donna à Oltchaïtou et toute la fin de cette histoire, depuis و غرض این حکایت آنست, a été prise par le continuateur de Rashid dans un autre ouvrage que je ne connais pas, à moins qu'il n'y ait une lacune dans le manuscrit de l'histoire d'Oltchaïtou dont je me suis servi, ce qui est possible.

La veuve de Saad ed-Din était très probablement une juive, car el-Kashani dit dans son histoire que le vizir était prisonnier entre ses mains, comme un malheureux et pitoyable captif livré à la barbarie d'une infidèle:

او کرفتار کفش لب خشك مانده دیده تر
چون اسیری دردمندی در عذاب کافری

Cette femme, dont el-Kashani trace un portrait effroyable [1]),

[1]) و بیشتر خلل کار سعد ٱلدّین از شقاوت زنش (man. ریش) بود که شیطانیست در صورت بشر.... شومی کفتار و کردار او سر سعد ٱلدّین نیکو سیرت مهذب اخلاق مطلب اعراق بباد داد و تن عزیز بخاك مغاك .... در غلوای این فترت و آشوب این حیرت جماعتی که از احوال رشید آکاه بودند خواست که از پای حیات بر کیرد و دستمال فنا کند با نجیب ٱلدّوله مشورت کرد و هر کاه که هر دو بقصد کسی با هم مجتمع و همراز شدندی ثالث شیخ نجدی بودی و رابع ابلیس پر تلبیس......... و نجیب جهودکی مجهول حریص طامع را بر انکیخت و بمواعید عرقوبی مستظهر کرد که از برای تو اعمال و اشغال دیوانی از خواجه رشید چنین و چنین ستانم و مرتبهٔ تو میان اکفاء و اقران عالی کنم و میان اصحاب مغبوط و محسود اما اکر ترا بکردن زدن بر سر پای نشانند باید که نترسی و هیچ نیندشی که خواجه نکذارد که بتو هیچ کونهٔ رنج و آسیب برك کلی رسد و آن بیچاره را بباد غرور و دم عرقوب بفریفت و امید نوید داد و پوستش کند تا جهودك خطّی مثل خطّ و املای سعد ٱلدّین مرده بقصد جان پادشاه بجوهری نوشت که ایناق حضرت یعنی تا کار او تمام کنهد و آن کاغذ مزوّر بخواجه لؤلؤ رسانیدند و او اعلام رای پادشاه کرد و بایام سابق و زمان متقادم امیر محمّد دوات دار سعد ٱلدّین با غلام دواتدار رشید قتلغبوقا (man. قبلعبوقا) سابقهٔ

s'étant mis en tête de perdre les gens qui étaient au courant des affaires et des agissements de Rashid, ourdit un complot avec Nédjib ed-Daulèh; toutes les fois, dit l'auteur persan, que ces deux démons discutaient sur la manière de s'attaquer à quelqu'un, le sheïkh Nedjdi (le diable) faisait le troisième complice et le décevant Iblis était le quatrième. Nédjib ed-Daulèh inventa un certain Djéhoudek, «le petit juif», fonctionnaire subalterne et complètement inconnu, mais convoiteux et arriviste; il fit miroiter à ses yeux de brillantes promesses qu'il savait ne jamais pouvoir tenir, lui disant qu'il obtiendrait telle charge et telle fonction administrative de Rashid ed-Din pour les lui donner et qu'il lui ferait avoir un avancement considérable qui ferait crever de dépit tous ses collègues. Il l'assura que quoiqu'il pût arriver, si même ses ennemis voulaient attenter à sa vie et s'ils demandaient sa tête, il ne devait rien craindre et ne pas avoir la moindre inquiétude, car Rashid ed-Din ne tolérerait pas qu'il souffrît le plus petit ennui, fût-il du poids d'un pétale de rose. Nédjib ed-Daulèh dupa ainsi ce malheureux en flattant sa vanité par des promesses mensongères et en lui faisant entrevoir une fortune brillante, bien au dessus de sa destinée. Il le leurra si bien que, sur l'ordre

دوستی و معرفت یکانکی داشت اورا بخانه آورد و بمواعید دروغ بفریفت تا کواهی دادند که جهودك این کاغذ بامر صاحب نوشته است بقصد جان پادشاه رشید خادم جهودك را حاضر کرد تا او مواجهةً بمشافهه اقرار کرد که این کاغذ مرا سعد ٱلدّین فرموده است نوشتن بحضور این جماعت و امیر محمّد دوات دار بر ان کواهی داد در حال جهود منحوس را صلب کردند و نجیب ٱلدّوله جوال دوزی بر زبانش بفرمود کذرانیدن تا دیکر سخن نتواند کفتن و کیفیت مخاریق و تخلیط و تمویه ایشان عرض کردن, man. suppl. persan 1419, f. 87 r.—88 v.

de son séducteur, Djéhoudck écrivit une lettre, de l'écriture et du style du défunt Saad ed-Din, adressée à Djauhéri, qui était le familier du sultan, dans laquelle il parlait d'attenter à la vie d'Oltchaïtou, en conseillant à Djauhéri de se charger de cette affaire. Nédjib et ses complices firent tomber cette fausse lettre entre les mains du khadjèh Loulou qui la porta immédiatement à la connaissance du sultan.

Émir Mohammed, qui avait été le secrétaire du vizir Saad ed-Din, était depuis longtemps uni par les liens d'une amitié sincère avec Koutlough Boukha, secrétaire de Rashid. Koutlough Boukha invita Émir Mohammed à venir chez lui et il le circonvint par des promesses fallacieuses, si bien qu'il se laissa arracher le témoignage que Djéhoudek avait écrit cette lettre sur l'ordre de Saad ed-Din qui voulait attenter aux jours du sultan. Quand ce double résultat fut obtenu, Rashid fit comparaître Djéhoudek qui, confronté avec Nédjib ed-Daulèh et Émir Mohammed, avoua, d'après la leçon qui lui avait été faite par Nédjib, que c'était bien Saâd ed-Din qui lui avait ordonné d'écrire la lettre en présence de ces gens (Nédjib ed-Daulèh et Émir Mohammed). Émir Mohammed se porta garant de la véracité de cette assertion et, sur le champ, on envoya le malheureux juif à la potence; Nédjib ed-Daulèh ordonna qu'on lui traversât la langue avec une grosse aiguille à coudre les sacs pour qu'il ne pût proférer une autre parole et qu'il lui fût impossible de dévoiler leurs intrigues et leurs faux.

On peut se demander si l'auteur de l'histoire d'Oltchaïtou a bien vu clair quand il a dit que ce fut pour perdre les gens qui étaient au courant des agissements de Rashid que la veuve de Saad ed-Din ourdit cette abominable machination. En somme, tout son poids retomba sur un pauvre hère qui cherchait à gagner sa vie et que Nédjib ed-Daulèh, sur l'ordre évident de Rashid, dupa par d'alléchantes promesses. Si cette lettre avait été réellement écrite sous la dictée de

Saad ed-Din en présence de Nédjib ed-Daulèh et du secrétaire Émir Mohammed, ces deux individus eussent été cent fois plus coupables que le Djéhoudek qui devait occuper un emploi des plus infîmes et des plus misérables dans l'administration de la Perse, et Rashid aurait du les faire envoyer tous les deux à la potence comme le «petit juif» auquel on avait promis un avancement merveilleux et qui s'était peut-être vu, lui aussi, sur le chemin du vizirat dans les rêves insensés que lui suggérèrent les fallacieuses promesses de Nédjib ed-Daulèh, or Émir Mohammed ne fut nullement inquiété et Nédjib mourut tranquillement, comme on le sait par el-Kashani, le mercredi 17 de Safar de l'année 715, dans la ville de Noubendégan dont il s'était fait nommer gouverneur [1]; le cercueil de ce personnage dans lequel el-Kashani s'obstine à voir un juif mal converti, fut ramené du Fars à Tauris et l'on fit la prière sur son corps suivant les rites usités pour les vrais Musulmans, puis on l'inhuma dans le cimetière de Kahil (?), le premier jour de Zilkaada avec la pompe habituelle. Avant de mourir, Nédjib ed-Daulèh avait pu apprendre dans sa bonne ville de Noubendégan l'éclatante disgrâce dans laquelle était tombé son ancien complice. Le récit de ces événements bizarres, tel qu'il est fait par el-Kashani ne peut guère se comprendre que d'une seule façon : Rashid ed-Din

1) و همچنین [روز چهارشنبه هفدهم صفر سنه خمس عشر] نجیب الدّوله که حاکم نوبندکان بود هم آنجا وفات یافت و از تراکم براة داران و تقاضای متقاضیان بر آسود تابوت او به تبریز آوردند و برسم مسلمانان برو نماز کردند و بکورستان کحیل دفن کردند و رسوم ماتم و عزا بتقدیم رسانیدند در غرّة ذی القعدة السّنة المذکورة *Histoire d'Oltchaitou*, man. suppl. persan 1419, f. 129 v.; Noubendégan que Yakout cite sous la forme Noubendédjan نُوبَنْدَجان est une ville du Fars qui est distante de Shiraz d'environ 26 farsakhs (*Modjem el-bouldan*, tome IV, page ۸۱۷).

et Tadj ed-Din, qui étaient en somme les auteurs de la disgrâce de Saad ed-Din, craignaient que le sultan Oltchaitou ne vînt à s'apercevoir de la fausseté de leur accusation et qu'il ne punît de mort leurs criminelles intrigues. Ce fut pour parer à ce revirement de la fortune que Rashid ed-Din, voulant perdre définitivement le vizir défunt dans l'esprit du sultan, résolut de faire fabriquer une fausse pièce qui établirait d'une façon certaine que Saad ed-Din s'était rendu coupable d'un crime inexpiable, celui d'avoir cherché à attenter à la vie d'Oltchaitou. Dans cette intention, la veuve de Saad ed-Din, Nédjib ed-Daulèh, Rashid ed-Din et son secrétaire Koutlough Boukha, tramèrent l'infernal complot qui est raconté d'une façon si énigmatique par el-Kashani, car il est plus que vraisemblable qu'en donnant comme complices à la femme de Saad ed-Din et à Nédjib ed-Daulèh le sheikh Nedjdi et Iblis, el-Kashani vise Rashid ed-Din et Koutlough Boukha. Ils allèrent chercher dans les rangs subalternes de l'administration un individu sans importance, auquel on fit écrire la lettre dans laquelle Saad ed-Din était censé demander à Djauhéri d'empoisonner le sultan. Nédjib ed-Daulèh promit monts et merveilles à Djéhoudek, non seulement pour écrire cet abominable faux, mais pour affirmer, le cas échéant, au sultan qu'il avait écrit cette lettre sous la dictée de Saad ed-Din, l'assurant d'une façon solennelle que le puissant Rashid ed-Din, sans l'ordre duquel rien ne se faisait dans l'empire, ne tolérerait pas que l'on touchât à un cheveu de sa tête. Pour corroborer les affirmations du «petit juif», auxquelles Oltchaitou aurait pu, en somme, n'attribuer qu'une médiocre créance, Rashid chargea son secrétaire Koutlough Boukha, de suborner l'homme de confiance du vizir défunt et de l'amener, par les promesses ou par les menaces, à témoigner que la fausse lettre de Saad ed-Din, que Rashid et ses complices avaient fait tomber entre les mains du khadjèh Loulou, émanait bien du vizir, en refusant de se prêter à cette infamie,

ce qui aurait ruiné les plans de Rashid, Émir Mohammed jouait sa tête, et il le savait si bien qu'il promit, moyennant une honnête compensation, de faire ce qu'on attendait de lui, très heureux encore que Nédjib ed-Daulèh ne l'accusât pas d'avoir écrit cette lettre. C'est ainsi que cette odieuse machination réussit au gré des criminels qui l'avaient ourdie et que le sultan Oltchaïtou fut convaincu de la félonie du malheureux vizir qu'il avait condamné au dernier supplice, quant au seul individu qui fût, on ne peut dire de bonne foi, mais le moins scélérat de cette bande de misérables et qui, d'ailleurs, savait qu'en refusant de se prêter aux désirs de Nédjib, il courait à une mort certaine, son affaire était arrangée d'avance, car il était le seul qui avait un intérêt à dénoncer au sultan les agissements criminels des hommes qui gouvernaient en son nom les peuples de l'Iran. Aussi, dès qu'il eût affirmé que Saad ed-Din lui avait bien dicté cette lettre, Nédjib ed-Daulèh le fit pendre après lui avoir fait percer la langue pour qu'il ne pût crier à ses bourreaux l'infamie du vizir et de ses complices.

Le rôle de la veuve de Saad ed-Din est à peu près incompréhensible dans cette histoire, car il ne peut guères être question d'une intrigue entre elle et Rashid qui était alors fort âgé et il faut se résoudre à ignorer les raisons qui poussèrent cette démonesse à profaner par delà la tombe le nom de son mari, puisqu'el-Kashani parle de ces événements mystérieux en termes volontairement cabalistiques. L'histoire d'Oltchaïtou est un journal plutôt qu'une chronique, el-Kashani était déjà en délicatesse avec Rashid qu'il accusait de lui avoir volé l'histoire des Mongols et il était tenu à la plus grande réserve en parlant des affaires très louches au milieu desquelles évoluait le puissant vizir, il ne tenait point évidemment à formuler dans son journal une accusation nette et précise qui l'eût conduit à la potence, comme le «petit juif» s'il était tombé entre les mains de Rashid ou de sa camarilla:

«Tous les gens, a dit Abou Aswad ed-Dauli, sont, ou des imposteurs qui parlent d'après leurs passions, ou des hommes sincères qui parlent suivant ce qu'ils savent et d'après leurs doutes; si on leur dit: «Prouvez donc ce que vous avancez! ils ne peuvent le faire»:

فان جميع الناس امّا مكـذّب   يقول ما يهوى و امّا مصدّق
يقولون اقـوالًا بظنّ و شبهة   وان قيل هاتوا حقّقوا لم يحققوا

L'auteur de la continuation de la *Djami el-tévarikh* donne de cette aventure une version toute différente d'après laquelle Rashid ed-Din aurait été la victime de Nédjib ed-Daulèh: «Sur ces entrefaites, dit-il [1]), le juif Nédjib ed-Daulèh, qui

1) در اثنای این حالت نجیب ألدّوله یهودی که مردی بغایت بد نفس بود خواست که قصد جماعت باز ماندگان کند شخصی یهودی را بادید کرد و اورا بانواع مواعید مستظهر گردانید تا او مکتوبی از زبان خواجه رشید ألدّین بخطّ عبری بنوشت پیش جوهری که نایب تغماق بود و او پسر صرّافی بود تبریزی یهودی پیش توقماق معتبر شده و ایناق سلطان گشته و بغایت نزدیك شده و در انجا نبشته که می باید که جوهری بدارو قصد پادشاه کند و این کاغذ بدست خواجه لوءلوء انداختند لوءلوء آن کاغذ را پیش پادشاه برد پادشاه چون بر ان واقف شد خواجه رشید ألدّین را طلب کرد و از وی کیفیت احوال استفسار نمود و عظیم در غضب شد و خواجه رشید سه روز مهلت خواست در افشا و تحقیق آن جوانی بود امیر محمّد نام دواتدار خواجه سعد ألدّین وزیر بوده قتلوق بغا امیر محمّد را بخانه برده از وی تفحّص آن مکتوب کرد امیر محمّد تقریر کرد که این مکتوب فلان یهودی نبشته است بامر خواجه سعد ألدّین بقصد خواجه رشید الدّین بعد از روز سوم خواجه رشید

était une affreuse canaille, conçut le projet de s'attaquer à plusieurs des fonctionnaires qui étaient sortis indemnes de cette affaire; pour cela, il inventa un autre juif qu'il allécha par toutes sortes de belles promesses, de telle sorte que ce juif écrivit, comme si elle était de la main de Rashid, une lettre en caractères hébraïques adressée à Djauhéri qui était l'un des officiers de Toghmakh et le fils d'un changeur juif de Tébriz. Ce Djauhéri, qui était très considéré par l'émir Toghmakh, avait si bien fait qu'il était devenu l'un des intimes du sultan et l'une des personnes qui l'approchaient de plus près; il était écrit dans cette missive qu'il fallait que Djauhéri attentât par le poison aux jours du sultan; on la fit tomber entre les mains du khadjèh Loulou qui la porta immédiatement au sultan. Quand Oltchaïtou eut pris connaissance de ce qui y était contenu, il manda auprès de lui Khadjèh Rashid ed-Din et il lui demanda, en proie à une terrible colère, de lui expliquer ce que cette lettre signifiait. Rashid ed-Din implora un délai de trois jours pour faire la lumière sur cette aventure et la tirer au clair. Il y avait alors un jeune homme, nommé Émir Mohammed, qui avait été secrétaire du vizir Khadjèh Saad ed-Din. Koutlough Boukha emmena Émir Mohammed chez lui et l'interrogea sur la provenance de cette lettre; Émir Mohammed affirma qu'elle avait été écrite par un certain juif dont il donna le nom sur l'ordre de Khadjèh Saad ed-Din pour perdre Khadjèh Rashid ed-Din. Au bout des trois jours, Rashid ed-Din se

ٱلدّين بحضرت پادشاه رفت و صورت حال عرضه داشت و امير محمّد را به بندكى حضرت برد تا كواهى داد چون جهودك را حاضر كردند او نيز در بندكى پادشاه معترف شد كه اين مكتوب باشارت خواجه سعد ٱلدّين نبشته بقصد خواجه رشيد ٱلدّين در حال بكشتن جهودك حكم فرمود جهودك را بدوزخ فرستادند, man. suppl. persan 209, f. 468 v.

rendit chez le sultan et il lui exposa ce qui en était; il avait amené avec lui Émir Mohammed pour que ce dernier pût témoigner de la véracité de ses assertions.

On fit comparaître par devant le sultan, Djéhoudek, le «petit juif», qu'Émir Mohammed accusait d'avoir commis ce faux et il avoua qu'il avait écrit la lettre à l'instigation de Khadjèh Saad ed-Din pour perdre Khadjèh Rashid ed-Din; l'ordre fut immédiatement donné de mettre à mort le «petit juif» que le bourreau expédia dans l'enfer.

Ce récit incohérent est probablement né d'une interprétation de celui d'el-Kashani, ou plutôt il est le résultat d'une tentative de syncrétisme de ce récit et d'une version d'après laquelle Saad ed-Din avait essayé de perdre son collègue en supposant une lettre de Rashid dans laquelle ce dernier aurait parlé d'empoisonner le sultan. Si les événements se sont passés comme le prétend le continuateur de la *Djami el-tévarikh*, si Nédjib ed-Daulèh a réellement été l'instigateur de Djéhoudek, il faut admettre que Rashid, sous le coup de cette terrible accusation de lèse-majesté, conçut immédiatement, et sans une seconde d'hésitation, un plan d'une hardiesse inouie, qui consistait à faire retomber sur le vizir défunt la paternité de ce faux, et qu'il chargea son secrétaire, Koutlough Boukha, de circonvenir l'ancien secrétaire de Saad ed-Din, Émir Mohammed; mais il faut également admettre qu'Émir Mohammed était au courant du complot tramé par Nédjib ed-Daulèh, avec l'aide de Djéhoudek, contre Rashid, autrement dit qu'il était le complice moral du juif mal converti qui avait reçu le nom de Nédjib ed-Daulèh, et que pour ne pas perdre ce dernier, il préfera accuser son maître d'un crime infamant. Personnellement, dans le cas où la version du continuateur de la *Djami el-tévarikh* serait exacte, Rashid n'avait pas d'intérêt spécial à prouver que cette lettre était un faux émanant de Saad ed-Din, il lui suffisait de prouver à Oltchaitou qu'il était la

victime d'un faussaire et qu'il n'avait jamais écrit cette abominable lettre. Mais il n'est pas impossible qu'Émir Mohammed ait eu des raisons de ménager Nédjib ed-Daulèh et que dans ces conditions, il n'ait pas hésité à charger la mémoire de son ancien maître d'une accusation infamante; il faut s'attendre à tout de la part des hommes quand leur intérêt est en jeu, ou quand il y a des cadavres entre eux.

Que l'on admette la version d'el-Kashâni ou celle du continuateur de la *Djami el-tévarikh*, que Rashid ait été l'instigateur de Nédjib ou qu'il ait été attaqué par lui, on peut se demander si le vizir de Ghazan et d'Oltchaïtou n'était pas d'origine juive [1]. On a vu un peu plus haut que, d'après le continuateur de la *Djami el-tévarikh*, Rashid connaissait parfaitement le passage de l'*Exode* לא־תְבַשֵּׁל גְּדִי בַּחֲלֵב אִמּוֹ [2] qui défendait aux juifs de faire cuire le chevreau dans le lait de sa mère ou, plus simplement, suivant le Targoum d'Onkélos, qui traduit לָא־בֵיכְלוּן בְּשַׂר בַּחֲלָב, de manger de la viande cuite avec du lait. Cette connaissance d'une minutie de la loi mosaique est bien improbable chez un Musulman de pure race, fût-il aussi curieux de l'histoire des siècles passés et des religions du monde que l'était le vizir d'Oltchaitou. Le soin que Rashid mettait à chercher ses complices parmi les juifs qui pullulaient à cette époque dans l'administration des sultans mongols, à s'entourer de gens comme Nédjib, le Djéhoudek, le Djauhéri dont le père était un changeur juif de Tauris, semblerait prouver que le vizir appar-

1) On ne peut tirer aucun argument en ce sens de ce que Kashani, dans son histoire d'Oltchaitou, le continuateur de Sakai, l'auteur du *Mésalik el-absar* (man. arabe 2325, f. 93 v.), Makrizi dans le *Soulouk* (man. arabe 1726, f. 369 v.) le nomment toujours Rashid ed-Daulèh et non Rashid ed-Din, car on trouve à l'époque de la révolte de l'émir Tchoupan un sheikh soufi qui se nommait Ala ed-Daulèh شيخ علا الدولة در ان روزكار شيخ المشايخ و پيشواى آن دبار بود, Continuation de la *Djami el-tévarikh*, man. suppl. persan 209, f. 512 v.

2) Chapitre XXXIV, § 26.

tenait, au moins par ses origines, à la religion israèlite. C'est encore par des juifs soudoyés par Rashid qu'el-Kashani se plaint, comme on le verra bientôt, d'avoir été dépouillé de son œuvre, la *Djami el-tévarikh*, au profit du vizir et personne n'admettra qu'au commencement du XIVe siècle, on ait pu attribuer une lettre écrite en hébreu, ou au moins en caractères hébraïques, à une personne qui ne fût point juive ou tout au moins d'origine israélite. Le continuateur d'el-Sakaï affirme catégoriquement que Rashid était juif [1]) et cette opinion est générale en Perse, si bien que le prince Miranshah, fils de Témour, fit exhumer, au témoignage de Dauletshah, les ossements de Rashid, qui était enterré dans le quartier qu'il avait crée à Tébriz, le Raba-i Réshidi, pour les faire transporter dans le cimetière des juifs, ne voulant pas qu'il dormît son dernier sommeil à côté des vrais Musulmans [2]).

C'est là une question à peu près insoluble et pour laquelle il est facile de trouver des arguments sérieux dans les deux sens: Quatremère, dans son excellente préface à l'histoire d'Houlagou, a rejeté, et de très haut, la théorie suivant laquelle Rashid ed-Din aurait été juif ou d'origine juive et il se peut que cette imputation, infamante en pays musulman, ait été inventée par ses ennemis, notamment par Saad ed-Din et Abd Allah el-Kashani; ce qui est certain, c'est que Rashid, dans sa vie officielle, agit toujours comme un parfait

1) Cet auteur lui fait dire و انا كنت رجلا يهودا عطارا طبيبا ضعيفا بين الناس «J'étais un juif, pharmacien et médecin, un pauvre homme entre tous»; il dit également qu'on planta sa tête au bout d'une lance et qu'on la promena dans les rues de Tauris en criant: «Voici la tête d'un juif», man. arabe 2061, f. 83 v.

2) جسد خواجه رشيدرا از مقبرهٔ او كه در رشيديّهٔ تبريزست بيرون كرد و فرمود تا بكورستان جهودان استخوان اورا دفن سازند, ed. Browne, page 330.

musulman et que des docteurs, sur la bonne foi et la capacité desquels on ne saurait émettre de doutes, se sont portés garants de l'orthodoxie absolue de ses écrits et de sa vie. Tadj ed-Din Ali-Shah fut nommé vizir à la place de Saad ed-Din et il devint ainsi le collègue de Rashid qui ne vécut pas longtemps en bonne intelligence avec son jeune rival; on voit, par plusieurs passages, tant de l'histoire d'Oltchaïtou par el-Kashani que du continuateur anonyme de la *Djami el-tévarikh*, que la brouille ne tarda pas à se mettre entre les deux ministres qui firent mutuellement tout ce qui était possible pour se débarrasser l'un de l'autre. En 715 de l'hégire, Tadj ed-Din Ali-Shah fut brusquement destitué de sa charge, probablement grâce aux intrigues de Rashid, mais il parvint, au bout de peu de temps, à se faire réintégrer dans ses fonctions, avec une notable augmentation de ses dignités [1]) ce qui ne l'empêcha pas de se voir causer toutes sortes d'ennuis, plus fâcheux les uns que les autres, par l'émir Toghmakh, qui appartenait à la coterie de Rashid et qui paraît-il n'était autre que le Djauhéri, fils du changeur juif de Tauris dont il a été question plus haut dans l'histoire de la fausse lettre, car le continuateur de la *Djami el-tévarikh* dit formellement que le vrai nom de l'émir Toghmakh était Djauhéri [2]).

A la fin du règne d'Oltchaïtou, dit l'auteur du *Hébib el-siyer*, Khadjèh Ali-Shah fut l'objet de très grandes faveurs que lui conféra le sultan; il le chargea notamment du soin de régler des affaires très importantes sans en référer préalablement à Khadjèh Rashid ed-Din et sans prendre son avis; cela mit Rashid dans une colère qu'on ne saurait décrire et il représenta à Oltchaïtou qu'il ne pouvait accepter une telle situation: s'il était, dans le vizirat, le supérieur d'Ali-Shah, celui-ci devait lui obéir et le traiter avec déférence;

1) Man. supp. persan 209, f. 471 v.

2) جوهری که نام تغماق بود, s'il n'y a pas là une erreur, car il est dit plus haut, page 27, que Djauhéri était un des officiers de Toghmakh.

si Ali-Shah avait reçu l'autonomie dans son département, lui, Rashid, n'avait plus qu'à se démettre de ses fonctions et à s'en aller; il offrit à Khadjèh Ali-Shah de choisir entre ces trois nouveaux statuts: 1⁰ Ali-Shah aurait la charge de toutes les affaires et lui, Rashid, en revanche, s'occuperait de rédiger un mémoire sur les comptes des années précédentes, évidemment pour attaquer la gestion financière d'Ali-Shah qui était des plus irrégulières; 2⁰ toutes les affaires qui relevaient du vizirat seraient communiquées à Rashid qui les traiterait avec l'agrément du sultan; 3⁰ les contrées dont la réunion formait l'empire mongol de l'Iran seraient réparties en nombre égal entre Rashid ed-Din et Tadj ed-Din qui resteraient désormais complétement indépendants, chacun dans sa sphère [1]). Oltchaïtou répondit que Rashid ed-Din et Tadj ed-Din étaient deux fidèles serviteurs de la monarchie, que Rashid était un homme âgé, savant et expérimenté, tandis qu'Ali-Shah était un homme jeune, actif et d'une très grande capacité; le bon fonctionnement des services de l'état voulait qu'ils collaborassent étroitement et qu'ils expédiassent de concert les affaires en cours; Rashid devait se montrer indulgent envers Ali-Shah et Ali-Shah était tenu à témoigner les plus grands égards à Rashid. En fait, Oltchaïtou mettait Tadj ed-Din et Rashid ed-Din sur le même pied, ce qui fut la cause de disputes constantes et acharnées entre les deux

1) و حالا خواجه عليشاه هر يك ازين سه صورت اختيار نمايد بنده بقدم اتّفاق پيش آيد اوّل آنكه متعهد سر انجام جميع امور ديوانى شود تا من بجواب محاسبات سنوات سابقه قيام نمايم دوم آنكه تمامى مهامى كه متعلّق بوزرا مى باشد به بنده باز كذارد تا من بعنايت سلطانى مستظهر بوده از عهده آن بيرون آيم سيوم آنكه بلاد و ممالك محروسه را منقسم بدو قسم ساخته هر يك در سر كار خود دخل كنيم, man. suppl. persan 178, f. 106 v.

ministres, comme le dit Mirkhond dans le *Rauzet el-séfa* [1]), ils vécurent jusqu'à la fin du règne d'Oltchaïtou comme deux loups affamés qui auraient conclu une paix boiteuse et ils s'attaquèrent avec rage dès que le sultan fut mort.

Cette histoire n'est racontée, ni par Kashani dans son histoire d'Oltchaïtou, ni par le continuateur de la *Djami el-tévarikh*, elle est vraisemblablement une déformation littéraire, quoique assez fidèle, du récit des événements de l'année 715 tels qu'ils sont rapportés par ces deux historiens. Cette année, des ambassadeurs envoyés du Khorasan [2]), dont il

1) Man. supp. persan 158, f. 180 r.

2) در اثنای این حال از جانب خراسان از خدمت شهزادهٔ جهان ابو سعید متواتر ایلچیان بطلب وجوه لشکر میرسیدند پادشاه از وزراء باز خواست مال کرد خواجه رشید الدّوله میکوید اکر چنانك در همه ممالك پادشاه یك براه بعلامت من یا کسان من باشد جواب همه مال عالم بر من باشد و خواجه تاج الدّین میکفت منم و وزارت و جامهٔ کرباسین و مرکوبی عاریتی و بر دانکی وجوه قادر نه مکر وظیفه و راتبهٔ انعام پادشاه مع هذا چون ما هر دو بمشارکت یکدیکر تمشیت امور میکنیم و موارد و منافع و فواید و مداخل مرتّب بسویت است پس چکونه بکناه ملتمسات خرج و باز خواست شریك و انباز نباشی رشید میکوید از برای آنك بالتمغا و بروات و علامات تو استیفا و تحصیل مال عالم میکنی چون ما جرای وزراء بسمع اشرف پادشاه رسید رشید را فرمود که تو نیز علامتی دیوانی میکن رشید بپاسخ میکوید من چکونه شریك کسی شوم که اکر مالی بر ولایتی بشکنند یا عاملی تلف کند جواب او کوتاه دستی و کم طمعی و جامهٔ کرباسین باشد مع هذا که نوّاب و متعلّقان تو بایّام سابق بر دانکی وجوه قادر نبوده اند و امروز هر یك قارونیست خواجه علیشاه میکوید چون ارزاق سپاه زیادت از محصول اموالست و دخل از خرج قاصر و

était gouverneur, par le prince Abou Saíd, vinrent à plusieurs reprises à la cour du sultan pour demander l'argent

واصل از حاصل خاسر جرم من پس چه باشد پادشاه بفرمود تا ممالك‌را بر وزرآء بدو قسم کردند از آب میانه و کنار پول زره (پول زره .man) عراق عجم و فارس و کرمان و شبانکاره و لور بزرك و کوچك تا سرحدّ خراسان برشید ٱلدّوله سپرد و تبریز و دیار بکر و دیار ربیعه و موغان و ارّان و بغداد و بصره و واسط و حلّه و کوفه بخواجه تاج ٱلدّین علی شاه وزیر تفویض فرمود بعد از ان هر دو قسم یکی شدند و هر یك نشانی میکرد و باستنابت رشید علاء ٱلدّین محمّد پسر عماد ٱلدّین مستوفی خراسان نامزد شد و بنیابت خواجه تاج ٱلدّین عزّ ٱلدّین قوهَدی مفوّض کشت و خواجه رشید ٱلدّین بقشلامیشی ارّانیّه مدّت چهار ماه بعارضهٔ درد پای و بیماری مبتلا بود و تردّد بحضرت پادشاه نا ممکن و ایلچیان متواتر از حضرت شاهزاده باستدعای اموال چریك منصور میرسیدند پادشاه بشکار بر نشست و حوالت وجوه و حساب مال سه سال بامیر چوپان نویان حوالت فرمود و او نوّاب‌را در حساب کشید و سیصد تومان مال بر ایشان دعوی کرد که اختزال نموده اند نوّاب از ان حال ترسان و هراسان بودند و با خواجه علیشاه کینکاج کردند که اکر تدارك این خلل و زلل کرده نشود کار از دست و تیر از شست رای و تدبیر بکذرد خواجه علیشاه شب بخلوت بخدمت پادشاه رفت و بکریست و عرض داشت که مالی که از نوّاب می طلبند آن وجوه ببنده برسیده است پادشاه اورا نیکو بنواخت و فرمود که چون مالی بوی رسیده است حساب نوّاب اورا نکنند بامداد امیر ابرنجین خواست که از نوّاب مطالبهٔ مال کند پادشاه فرمود که بیچاره علی شاه حساب و کتاب نمیداند این مالها همه رسانیده است و فراموش کرده و اکنون با یاد خاطر آورد امیر ابرنجین صورت این ما جری بسمع

qui lui était nécessaire pour l'entretien de son armée. Oltchaïtou pria les vizirs de lui verser les sommes que son fils

امیر چوپان رسانید کفت ای دریغا بچاغ هولاکو خان و اباقا خان اکر کسی خواستی کـه سخنی بپادشاه عـرض دارد تا نخست با جملهٔ امرآء کینکاچ نکردی نتوانستی و اکنون کار بجائی رسیده که تازیکی بی استشارت امیر در نیم شبان با پادشاه خلوت و کینکاچ میکند و رای امرآء ضایع و عاطل . . . . امیر بامداد بکاه بعلاء الدّین محمّد مستوفی میکوید کـه اکر حساب نـوّاب سه سالهٔ تاج الدّین علیشاه بدین منوالست پس حساب بیست و پنج سالهٔ شما چکونه خواهد بـودن . . . . بعد از ان خواجه علیشاه کفت کـه رشید در خانه تمارض نموده است و میخواهد کـه برای و حیل مرا با نوکران بازی دهد و دست خـوش حیلت و پایمال مکیدت خود کند چنانك با سعد الدّین وزیـر کرد اکر حکم یرلیغ نافذ شود تا من نیز حساب چندین سالهٔ او و پسران بکنم حکم بامضا و اجرای آن نـفـاذ یافت خواجه تاج الدّین نخست جـلال الدّین پسر مهتر رشیدرا میکوید کـه از شهر تستر کـه مال مواجب اولجای سلطان دختر غازان خانست مبلغ سیصد تومان بر تو نوشته اند و متوجّه تست جـلال الدّین موچلکا داد کـه اکر ازین دانکی بـر من درست شود در کناه باشم خواجه همچنان حساب او فرو کذاشت از فرط مکـارم اخـلاق و حسن اعـراق و چـون از دیه محمود آباد کاوباری کوچ کردند خواجه علیشاه با نوکران مغلوب بـود و اعـدا غالب و منصور و چون از انجا یك فرسنك کوچ کردند مسئله منعکس شد و احوال عالم بوقلمون منقلب و تابع متبوع و مقتدی مقتدا شد چه پادشاهرا معلوم و مقرّر شد کـه از مال مستدرکات عالم ربعی رشیـد می بـرد بچند وجـه از حـقّ تقریب کـه وجوه نقد رابع آنست و

réclamait et cela provoqua une violente altercation entre les deux ministres également concussionnaires. Rashid allé-

از مال اوقاف غازانی و از مال شهر یزد چندین و از مال خواتین (خاتون .man) چندین و از انعام پادشاه جایزهٔ جامع التواریخ هشت تومان هر سال و از بغداد و تبریز که قسم منست ثلثی از مستدرکات و محصولات آنجا برشید عاید میشود بغیر رشوت و خدمتی که روز بروز از عمّال و رعایا میگیرد بی حصر و عدّ چنانک از نوّاب او مجهولی بی مایه و هنر از حرارت بوزارت افتاده که پدر و جدّ او هرگز قدرت و مکنت بهای غلامی سیاه نداشتندی اکنون دویست غلام ترك و مغول دارد هر یك با یك تومان مال و بیشتر که بکسب میدهند و املاك و اسباب مثل آن بیکتمور غلام (غلام .man) و صد نفر غلام ترك دارد این همه مال پادشاه است که او می رباید فرمان نفاذ یافت که خواجه تاج الدّین رشید بحکم یاسا رساند خواجه تاج الدّین از روی مروّت و فتوّت و ابوّت و بنوّت (ابوب و ذنوب .man) بر وی ببخشود و بپادشاه عرض داشت که مردی پیر است و خدمت این درگاه از زمان ارغون تا غایت وقت کرده تا پادشاه خون او باو بخشید رشید چون چاره ندید خودرا باعطای مال نفاذی نمود و تختهٔ چند جامهای کوناکون تا بخراسان فرستادند و پادشاه گرمود که وزرآء با هم جادهٔ صلح و صلاح سپرند که الصّلح خیر و راه پدر فرزندی ممهّد و مقرّر دارند.... *Histoire d'Olchaïtou*, man. suppl. persan 1419, fs. 126 v.—129 r.; j'ai lu page 36, ligne 1 : و از مال و از مال اولجای خواتین چندین, mais il se pourrait qu'il faille lire اولجای خاتون چندین, Oltchaï-Khatoun, Otchaï-Soultan, Oltchaï-Koutlough اولجای قتلغ étant la fille de Mahmoud Ghazan, à laquelle, suivant Ali-Shah, le fils de Rashid avait soustrait 300 tomans. و دربن سال سنه خمس عشر و

gua qu'il n'avait jamais été le trésorier de l'empire et que les revenus de la monarchie n'étaient venus, à aucune

سبع مایه از جانب خراسان شهزاده ابو سعید بطلب مال جهت تربیت لشکر متواتر می فرستاد سلطان از وزرآء مال خواست خواجه رشید آلدّین عرضه داشت که من هرکز متصرّف ملك نبوده ام و بر من وجهی متوجّه نه و در بروات ملك نشانی نداشته ام حوالت مال بر من نباشد خواجه علیشاه جواب می کفت که من ام و این جامهٔ کرباس و بر دانکی قادر نه و چون ما هر دو بسویّت در ملك تصرّف می کنیم در وقت اداء چون از هم جدا باشیم خواجه رشید آلدّین کفت از بهر آنکه وزیر و صاحب عهد توئی و مرا در آل تمغا و بروات نشانی نه خواجه علیشاه کفت تو نیز در آل تمغا و بروات نشان می کن خواجه رشید کفت من با تو چکونه شریك باشم که چون از تو مال طلب دارند دعوی افلاس کنی و نوّاب ذلال تو هر یک صد تومان بر هم نهاده اند و هر یك قارونی کشته فی آلجمله نزاع بتمادی رسید و بعد از قل و قیل بسیار حکم یرلیغ شد که ممالك بدو قسم کنند نوّاب دیوان قسمت ملك کردند عراق عجم و خوزستان و لور بزرك و کوچك و فارس و کرمان بجانب خواجه رشید آلدّین افتاد و اذربایجان و عراق عرب و دیار بکر و ارّان و روم بخواجه علیشاه بعد از ان خواجه علیشاه عرضه داشت که مصلحت در ان است که مملکت بشرکت می داریم و نشان با همدیکر می کنیم خواجه رشید کفت با تو شرکت نمی توانم کرد بدان سبب که هر وقت که از تو وجهی طلب دارند سر بافلاس بر اری و مرا وجه اداء باید کرد چون این سخن بسمع الجایتو سلطان رسید فرمود که نیابت خواجه رشید بخواجه علاء آلدّین مفوّض باشد و نیابت خواجه علیشاه بخواجه عزّ آلدّین

époque, se verser dans ses caisses. «S'il existe, ajouta-t-il, dans tous les états soumis au sceptre du sultan, un seul

قوهدی و اتّفاقًا در ان زمستان خواجه رشید بوجع ٱلمفاصل مبتلاء بود و در مدّت چهار ماه مجال تردّد نداشت و بحضرت سلطان نتوانست رسیدن و متواتر ایلچیان از خراسان بطلب وجوهات می رسیدند سلطان از خواجه علیشاه وجه می طلبید خواجه علیشاه کفت در خزانه یک درم نیست پرسید کجا رفت کفت پیش خواجه رشید ٱلدّین است سلطان الجایتو بشکار بر نشست و محاسبه و یارغوی آن بامیر چوپان حواله فرمود و او نوّاب خواجه علیشاه را در حساب کشید خواجه عزّ ٱلدّین قوهدی و خواجه علاء ٱلدّین محمّد سه ساله محاسبهٔ اموال ممالك كه بتصرّف نوّاب خواجه علیشاه بوده مطالبه نمودند و نوّاب خواجه علیشاه خواجه ظهیر ٱلدّین ساوجی و خواجه فخر ٱلدّین احمد و عماد ٱلدّین امیر احمد فلکی را که در ان مدّت متصرّف مملکت بودند در حساب کشیده مبلغ سیصد تومان مال بر ایشان توجیه کردند و نوّاب دیوان ازین حال پریشان و خایف شدند و پیش خواجه علیشاه رفتند و کفتند که اکر تدارك این کار نشود وهن و خلل در کارهای ما ظاهر شود و کار از دست برود و قابل تدارك نباشد و خواجه علیشاه در شب بحضرت پادشاه رفت و عرضه داشت که مالی که بر نوّاب من می نشانند ایشان با من جواب کفته اند و بسیاری تضرّع کرد و بکریست الجایتو سلطان را بر وی رحم آمد اورا نواخت فرمود و فرمان داد که نوّاب اورا مطالبتی ننمایند چون روز دیکر امیر ایرنچین خواست که مطالبت وجه کند پادشاه فرمود که بیچاره علیشاه حساب و کتاب نمی داند این مالهای که بر وی می نشانند او رسانیده است و فراموش کرده اکنون با خاطر

mandat signé par moi ou par l'un de mes subordonnés, je veux être tenu pour comptable de toutes les finances de l'empire!» Tadj ed-Din Ali-Shah répliqua: «Me voici, moi, avec le vizirat, cette robe de coton, ce cheval que j'ai emprunté, et je ne possède pas un sou vaillant en dehors du traitement que je tiens de la grâce du sultan. De plus, nous assurons tous les deux, pour une part égale, la marche des

ما آورد باید کـه زحمـت ایشان ندهند ..... بعد از ان خواجه علیشاه عرضه داشت که خواجه رشید ٱلدّین در خانه بعلّت تمارض نشسته است و می خواهد که بحیله و تدبیر با من همان معامله کند کـه بـا خواجه سعد ٱلدّین کرد اگر حکم شود کـه من نیز محاسبهٔ او و پسران او باز جویم حاکم پادشاه باشد بامضای ملتمس او حکم همایون بنفاذ انجامید خواجه علیشاه با پسر خواجه رشید ٱلدّین خواجه جلال ٱلدّین در منازعت آمد .... چون از محمود آباد کاوباری کوچ کردند علیشاه با نوّاب مقهور و مغلوب بود بوقت فرصت عرضه داشت که از مستدرکات مال ممالك ربعی خواجه رشید ٱلدّین می برد از وقف خاصّ و حقّ ٱلتّغریر و اموال خواتین و مال یزد و غیر آن و امثال این حکایات تقریر کرد چون این معنی در خاطر پادشاه اثر کـرد قضیه منعکس شـد و علیشاه معتبر شـد و خواجه رشیـد ٱلدّین در یافت چارهٔ ندانست بغیر آن کـه طـرف تغماق معمور گردانیـد و مـال وافـر وقایـه عرض ساخت تا عاقبت حکـم رفت کـه خواجگان با هم صلح کنند, man. supplément persan 209, f. 473 v. Le nom d'Irintchen que l'on a vu dans le cours de cette histoire est écrit en chinois 亦憐眞 I-lin-tchenn, transcription de i-Rintchen, transcription du tibétain Rin-tchen = sanskrit रत्न, avec la préfixation de la voyelle *i*-, le mongol ne tolérant en général pas les mots qui commencent par un *r*; cependant le nom de l'empereur Rintchen-pāl = रत्नपाल se trouve dans Sanang Setchen sous la forme [illegible].

affaires de l'état, nous encaissons en quantité identique les recettes, les revenus et les rentrées de l'empire, pourquoi donc, quand il s'agit de nous demander de l'argent, n'es tu pas mon égal. Quel prétexte, quelle raison, invoques tu pour ne pas être soumis aux mêmes obligations que moi?» Rashid lui riposta: «Pour la bonne raison, qu'en réalité, c'est toi qui es le véritable vizir et que moi je ne suis rien; parce que, avec le grand sceau de l'empire qui est à ta disposition, les mandats que tu signes et ta signature qui authentifie les pièces comptables, tu disposes à ton grè, aussi bien pour les recettes que pour les dépenses, des finances impériales». Quand le sultan Oltchaïtou apprit ce qui s'était passé entre les vizirs, il les fit comparaître par devant lui et il ordonna à Rashid de signer désormais les pièces comptables. «Et, dit Rashid, comment peut-on prétendre que je suis l'égal d'un individu qui, lorsqu'il a mangé les revenus d'une province ou quand l'un de ses employés les a gaspillés, répond en criant misère, en proclamant qu'il n'a aucun besoin et en montrant sa souquenille de coton? Et tes subordonnés, et toute ta clique, qui anciennement n'avaient pas le sou, ils n'ont jamais tripoté dans les finances et aujourd'hui chacun d'eux est riche comme Karoun! — Si le budget de la guerre est plus considérable que les rentrées des impôts, si les recettes sont inférieures aux dépenses, si les revenus fonciers sont en plein déficit, que veut-on que j'y fasse, répliqua Ali-Shah et veut-on m'en rendre responsable?»

Pour couper court à cette discussion, le sultan ordonna que l'on divisât l'empire entre les deux ministres, et il décida que l'administration de l'Irak-i Adjem, du Fars, du Kirman, du pays des Shébankarèh, du Lour-i Bouzourg et du Lour-i Koutchek, depuis la rivière de Miyanèh (dans l'Azerbeïdjan) et le pont de Zérèh (dans le Seïstan) jusqu'aux frontières du Khorasan serait confiée à Rashid ed-Daulèh; que celle de Tébriz, du Diar Bekr, du Diar Rébia, de Moughan, de

l'Arran, de Baghdad, de Wasith, de Hillèh, de Koufa appartiendrait au vizir Khadjèh Tadj ed-Din Ali-Shah. Cet arrangement ne convint pas longtemps à Ali-Shah qui ne pouvait plus mettre tous ses vols et toutes ses concussions sur le dos de Rashid ed-Din, puisque leurs deux administrations étaient désormais rigoureusement indépendantes, aussi il demanda à Oltchaïtou de rapporter cette mesure, alléguant qu'il était préférable qu'ils administrâssent l'empire en commun et que chacun d'eux eût la signature. Rashid vit le danger et protesta qu'il fallait laisser les choses en l'état, répétant qu'administrativement parlant, on ne pouvait le considérer comme soumis aux mêmes charges qu'un collègue qui pleurait misère dès qu'on lui demandait des fonds, de sorte qu'il fallait que ce fût lui, Rashid, qui payât toujours et tout le temps, pendant qu'Ali-Shah emplissait ses poches aux dépens du trésor.

Le sultan mongol n'avait pas d'idée très précise sur tout ce qui n'était pas la chasse et la vénerie, il ne voyait plus depuis longtemps que par les yeux d'Ali-Shah et il n'écouta pas Rashid ed-Din. Les provinces de l'empire furent de nouveau réunies sous une administration unique, mais Oltchaïtou donna à chacun des deux vizirs un coadjuteur, plus encore pour les surveiller que pour les aider dans l'exercice de leurs fonctions; celui de Rashid fut Ala ed-Din Mohammed, fils d'Imad ed-Din, mostaufi du Khorasan et celui de Tadj ed-Din, Izz ed-Din Kouhédi.

Sur ces entrefaites, il arriva que Khadjèh Rashid fut atteint, pendant quatre mois, dans l'Arran, où le sultan passait l'hiver, d'un accès de goutte podagre qui le rendit fort malade et qui l'empêcha d'aller faire assidûment sa cour au souverain; pendant ce temps, des ambassadeurs envoyés par le prince Abou Saïd ne cessaient de venir pour réclamer l'argent qui était nécessaire pour l'entretien de l'armée. Devant ces instances, Oltchaïtou réclama de nouveau des fonds à Tadj ed-Din Ali-Shah dont l'eternelle réponse fut qu'il n'y

avait pas une seule pièce de monnaie dans le trésor: «Et où sont passées les finances de l'empire?» demanda Oltchaïtou — «Tout l'argent, répliqua Tadj ed-Din Ali-Shah, est chez Rashid».

Un jour, le sultan monta à cheval pour se rendre à la chasse et, chemin faisant, il chargea l'émir Tchoupan Noyan de faire une enquête sur les finances et d'examiner par le menu la comptabilité des trois années qui venaient de s'écouler. L'émir confia le soin de cette enquête aux substituts des deux vizirs, Khadjèh Izz ed-Din Kouhédi et Khadjèh Ala ed-Din Mohammed; ces deux personnages enjoignirent aux employés d'Ali-Shah de justifier de l'emploi des finances dont ils avaient été responsables durant ces trois années et de rendre leurs comptes; après un mur examen, ils condamnèrent trois d'entre eux, Khadjèh Zahir ed-Din Savédji, Khadjèh Fakhr ed-Din Ahmed et Imad ed-Din, fils de Émir Ahmed Féléki qui, pendant ces trois années, avaient été comptables des deniers de l'empire, à restituer une somme de 300 tomans de l'emploi de laquelle ils ne pouvaient justifier et qu'ils s'étaient, en réalité, indûment appropriés.

Cette décision jeta la terreur parmi tous les plumitifs du divan qui se rendirent chez Khadjèh Tadj ed-Din Ali-Shah et qui lui dirent que, s'il ne parvenait pas à parer ce coup droit et à détourner cette attaque, leur situation à tous était irrémédiablement perdue et leur position ruinée.

Une nuit, Khadjèh Tadj ed-Din Ali-Shah s'en alla chez le sultan et lui avoua en pleurant qu'il avait bien reçu les sommes d'argent que l'émir Tchoupan réclamait aux fonctionnaires de ses bureaux. Oltchaïtou lui témoigna beaucoup de bienveillance et dit que puisque Tadj ed-Din avait bien reçu ces sommes que les deux enquêteurs accusaient ses subordonnés d'avoir détournées, il ne convenait pas de les poursuivre pour les forcer à les restituer. Au matin, à la première heure, l'émir Irintchen, qui était le beau-père du

sultan, voulut procéder à des poursuites contre eux pour leur faire rendre cet argent, mais Oltchaïtou lui dit: «Le pauvre Ali-Shah n'a ni registre de compte, ni grand livre, il a versé cet argent dans le trésor et il en a perdu le souvenir; cela ne lui est revenu à l'esprit qu'aujourd'hui, il ne faut pas les tourmenter pour cela».

L'émir Irintchen alla conter cette aventure à l'émir Tchoupan et lui dit: «Les choses vont bien! Du temps d'Houlagou-Khan ou d'Abaga-Khan, si quelqu'un voulait obtenir une audience du sultan pour lui exposer quelque affaire, il ne pouvait y parvenir s'il n'en avait préalablement conféré avec les émirs; aujourd'hui, les choses en sont arrivées à un tel point qu'un méchant persan, sans en avoir donné le moindre avis à un seul émir, s'en va chez le sultan au milieu de la nuit et a un entretien secret avec lui; pendant ce temps, l'opinion des émirs est tenue pour nulle et non avenue».... L'émir dit au coadjuteur de Rashid ed-Din, Ala ed-Din Mohammed Mostaufi: «Si la comptabilité des subordonnés de Tadj ed-Din Ali-Shah est dans ce bel état pour trois ans, qu'est ce que ce sera pour vingt-cinq années de votre gestion à vous?» Après ces événements, Khadjèh Ali-Shah dit: «Rashid reste dans sa maison et garde la chambre pour faire croire qu'il est malade, en réalité, il veut, par sa ruse et son astuce, me jouer un mauvais tour, à moi et à mes fonctionnaires et me perdre par ses intrigues, comme il l'a déjà fait avec le vizir Saad ed-Din; si le sultan veut bien édicter un ordre en ce sens, moi aussi j'examinerai les comptes de Rashid et de ses fils pour quelques années». Oltchaïtou donna l'ordre que cela fût; Khadjèh Tadj ed-Din s'attaqua tout d'abord au fils aîné de Rashid et lui dit: «Sur les revenus de la ville de Touster, qui constitue l'apanage d'Oltchaï-Sultan, fille de Ghazan-Khân, on a écrit un mandat de 300 tomans que tu devais payer». Djélal ed-Din signa une attestation par laquelle il se reconnaissait coupable de concussion, si

l'on trouvait chez lui un sou de cet argent. Khadjèh Ali-Shah dut renoncer a incriminer la comptabilité du fils de Rashid, car la régularité parfaite avec laquelle elle avait été tenue la mettait à l'abri de tout soupçon. Quand l'*ourdou* impérial partit du village de Mahmoud Abad Gaobari, Khadjèh Tadj ed-Din Ali-Shah et ses subordonnés étaient confondus et en pleine déroute, tandis que leurs ennemis (Rashid et ses fonctionnaires) triomphaient sur toute la ligne, mais il n'était pas éloigné d'un farsakh de Mahmoud Abad que la situation changea du tout au tout et qu'il se produisit un revirement subit de la fortune inconstante et variable.

Le sultan apprit en effet (par Tadj ed-Din Ali-Shah), et d'une façon qui ne laissait place à aucun doute, que Rashid prenait pour sa part le quart des revenus de l'état, et cela par différentes voies: droit sur les diplômes de nomination qui consistait en espèces sonnantes, prélèvements sur les revenus des fondations pieuses instituées par Ghazan, sur ceux de la ville de Yezd, sur les rentes des princesses du sang, subvention de 8 tomans par année pour la rédaction de la *Djami el-tévarikh*, qu'il tenait de la générosité du sultan, sans compter un tiers des impôts et du produit des récoltes de Baghdad et de Tauris qui, comme Tadj ed-Din le fit remarquer à Oltchaitou, relevaient non de l'administration de Rashid, mais bien de la sienne, sans compter ni les pots de vin ni les épices qu'il recevait tous les jours que Dieu faisait des fonctionnaires et de leurs administrés. «Rashid, ajouta Tadj ed-Din, ne met aucune discrétion dans l'exercice de ces abus et il ne fixe aucune limite à ses exactions, si bien que cet homme, de simple fonctionnaire du divan, complètement inconnu, sans naissance et sans traditions, a atteint les plus hautes fonctions et s'est jeté à corps perdu sur le vizirat; son père et son grand-père n'ont jamais eu les moyens de se payer un esclave noir, tandis que lui, maintenant, possède deux cents domestiques turks et mongols

dont chacun est à la tête d'une fortune d'un toman et plus qu'ils font valoir et dont ils tirent de beaux revenus, sans compter les biens-fonds et les meubles qui les garnissent, tel Bektémour, l'un de ses officiers et cent autres Turks. Tout cela, dit Ali-Shah, est de l'argent du sultan qu'il a volé».

Oltchaıtou, au comble de la fureur, donna à Khadjèh Tadj ed-Din l'ordre de faire exécuter Rashid ed-Daulèh, mais la clémence et la générosité de Tadj ed-Din, le respect que lui inspirait le grand âge du vizir, le portèrent à implorer en faveur de son ennemi la grâce impériale; il représenta à Oltchaıtou que Rashid était un vieillard qui servait les souverains mongols depuis le règne d'Arghoun, si bien que le sultan lui pardonna ses crimes.

Quand Rashid vit que ses exactions étaient dévoilées et qu'il ne pouvait plus soutenir qu'il n'avait plus de fonds, il se décida à donner de l'argent pour l'armée d'Abou Saïd et l'on put envoyer des approvisionnements de différentes sortes dans le Khorasan.

Oltchaıtou ordonna aux deux ministres de vivre désormais en bonne intelligence et d'être unis par des liens aussi étroits que ceux qui unissent un père et son fils. Malgré tout, et quoique Rashid fût resté en fonctions, son crédit était à peu près ruiné et la direction du vizirat était incontestablement passée à Ali-Shah, comme le constate avec une satisfaction évidente l'auteur de l'histoire d'Oltchaıtou [1]).

در خدمت تخت شاه افریدون فرّ   سلطان جهان محمّد پاک سیر
بودند وزیران دگر لیک جو عقل   تاج الوزرا آمد ازیشان بر سر

Il est fâcheux qu'el-Kashani ait arrété son journal au dernier jour du règne d'Oltchaıtou et qu'il n'ait pas raconté les événements qui amenèrent la condamnation à mort de Rashid. L'auteur de la continuation de la *Djamı el-tévarıkh*,

[1]) Fol. 129 r°.

dont le texte a été abrégé par Quatremère dans la Préface de son histoire d'Houlagou [1]), raconte que la division des fonctions du vizirat entre Rashid et Tadj ed-Din était l'occasion de querelles et de contestations sans fin entre les deux ministres; Rashid avait su se concilier les bonnes grâces du célèbre émir Tchoupan, et cela inquiétait beaucoup Tadj ed-Din qui craignit, quand Abou Saïd fut monté sur le trône que le tout-puissant émir ne le perdît dans l'esprit du nouveau souverain; d'après le continuateur de la *Djami el-tévarikh* [2]),

1) Pages XXXVII et suivantes.

2) میان خواجه رشید الدّین و خواجه علیشاه بسبب اشتراك در منصب همیشه منازعت و مکاوحت قایم بود و خواجه رشیدرا با امیر چوپان طریقهٔ یکجهتی و اخلاص ثابت و چون نوبت سلطنت بشهزاده ابو سعید رسید خواست که آن یکجهتی و اخلاص خودرا مؤکّد کرداند تجدید خدمات پسندیده کرد و عهد و میثاق تازه رفت خواجه علیشاه ازین معنی بغایت متوهّم شد که امیر چوپان در مزاج سلطان تصرّف و اختیاری تمام داشت .... خواجه علیشاه شب و روز در تدبیر آن بود که بر خواجه رشید تخیّب پیدا کند که موجب نقصان درجهٔ او باشد و آن معنی میسّر نمی شد و میان ایشان مکاوحت و نزاع زیادت می شد .... روزی ضیاء الملك و خواجه عزّ الدّین قوهدی و خواجه علاء الدّین هندو همه پیش خواجه رشید الدّین آمدند و کفتند اکر شما رخصت می دهید ما با خواجه علیشاه تلاش کنیم و تصرّفات و خیانت برو روشن کنیم خواجه رشید الدّین بعد از تأمّل بسیار در جواب ایشان فرمود که مردی بزرك است قصد او نشاید کرد من اورا نصیحت کنم تا رضای شما بجوید ایشان از پیش خواجه باز کشتند و با یکدیکر مشاورت کردند و کفتند مارا ازین خواجه کاری نمی کشاید

Tadj ed-Din vivait dans une indicible terreur et ne songeait

و یحتمل که این حکایت که با او کفتیم با خواجه علیشاه بکوید و او نیز دشمن ما شود برفتند و با خواجه علیشاه متّفق شدند و خواجه علیشاه نوّاب امرآءرا رشوت بسیار داد تا مزاج امرآءرا با خواجه رشید متغیّر کردانیدند ابو بکر آقا که کلانتر نوکران امیر جوپان بود بقصد خواجه رشید میان در بست و پیوسته پیش امیر جوپان ازو شکایت می کرد تا مودّی بدان شد که خواجه رشیدرا از دیوان عزل کردند ..... امیر جوپان خواجه رشید الدّینرا طلب فرمود و کفت وجود تو درین ملك چون ملح در طعام در بایستنست و غیبت تو در تدابیر امور دولت موثّر می باید که بتعاجیل تمام عزیمت اوردوی همایون کنی خواجه در جواب عذری می کفت که عمری کذرانیده ام و آنچ مرا در وزارت دست داد هیچ وزیریرا دست نداده است و حالا فرزندان در رسیده اند و هر یك منصبی و جاهی دارد اکنون عزیمت آنست که دو سه روزی که از عمر باقیست بتدارك ما فات مشغول باشم امیر جوپان آن عذررا مسموع نداشت و در آمدن او الحاح فرمود خواجه پیش امیر رفت امیر اورا تعظیم کرد و تربیت و نوازش فرمود و کفت پیش پادشاه بکویم که بیازمودیم مهمّات دیوان چنانچه بدست او بر می آمد بدست هیچ یك بر نمی آمد و تا او از میان کار بیرون رفته است دیوانرا رونقی نمانده و خواجهرا کفت توقّف نمائی تا سخن تو پیش پادشاه بکویم و بعد از ان نشان بنام تو بستدنم خواجه علیشاه و اصحاب دیوان چون ازین معنی واقف شدند دیکر باره اضطرابی تمام بایشان راه یافت .... و درین کرّت این قضیه پیش آوردند که خواجه رشید الدّین سلطان الجایتورا بقصد دارو شربتی داد که سلطان از ان هلاك شد, man. suppl. persan 209, fol. 489 r.—490 r.

plus, jour et nuit, qu'aux moyens de faire périr Rashid ed-Din, ce qui, malgré le discrédit dans lequel il était tombé, ne laissait point de présenter des difficultés. Un jour, Zia el-Moulk, Khadjèh Izz ed-Din Kouhédi et Khadjèh Ala ed-Din Hindou vinrent trouver Rashid et lui dirent que, s'il leur en donnait la permission, ils étaient tout prêts à dénoncer les agissements de Tadj ed-Din et à dévoiler ses excès de pouvoir et ses abus de confiance. Rashid, après avoir longuement refléchi, les détourna de ce dessein et leur dit que Tadj ed-Din était un homme puissant auquel il n'était pas prudent de s'attaquer et qu'il s'entendrait avec son collègue pour leur faire donner satisfaction sur les choses qui avaient provoqué leur mécontentement. Les trois hommes se retirèrent très déçus de cette fin de non recevoir, se disant qu'il n'y avait rien à attendre de Rashid et qu'il était bien capable d'aller rapporter leurs propositions à Ali-Shah qui deviendrait ainsi leur mortel ennemi. Pour prévenir les événements qui en pourraient résulter, ils se rendirent chez Ali-Shah, de l'audace duquel ils savaient que l'on pouvait tout attendre et ils tramèrent avec lui un complot contre Rashid; le vizir donna de nombreux pots de vin aux subordonnés des émirs pour qu'ils perdissent Rashid ed-Din dans l'esprit de leurs maîtres. Un certain Abou Bekr Agha, qui était le chef des officiers d'ordonnance de l'émir Tchoupan, mit tout en œuvre pour indisposer l'émir contre Rashid ed-Din, il ne cessa de se plaindre de ses agissements jusqu'à ce que Tchoupan, abasourdi et excédé de ces lamentations, abandonnât Rashid à la rancune de ses ennemis qui le firent destituer.... Quelque temps après, l'émir Tchoupan se repentit d'avoir agi aussi légèrement et il écrivit à Rashid ed-Din pour le prier de venir le rejoindre. «Ta présence à la tête de cet empire, lui disait-il, est aussi indispensable que celle du sel dans les aliments, et ton éloignement des conseils du gouvernement se fait cruellement sentir. Il faut, de toute nécessité, que tu viennes à l'ourdou impé-

rial et que tu fasses toute la diligence dont tu seras capable».

Rashid, las de ces luttes dans lesquelles il avait usé sa vie, et se défiant à juste titre de la valeur de la protection de Tchoupan Noyan, pria l'émir de lui permettre de n'en rien faire et de rester dans sa retraite: «Les ans, lui dit-il, se sont appesantis sur ma tête et aucun homme n'a jamais atteint dans le vizirat la puissance et la gloire qui furent mon apanage; aujourd'hui, mes fils sont arrivés à l'âge d'homme, chacun d'eux possède une charge et tient à la cour un rang distingué. Et maintenant, mon dessein est d'employer les deux ou trois jours qui restent de ma vie à rechercher les consolations spirituelles auxquelles je n'ai pas eu le temps de penser durant tout le temps que j'ai passé dans les dignités de ce monde».

L'émir Tchoupan ne voulut point admettre ces raisons et il insista pour que Rashid ed-Din s'en revint à l'ourdou impérial; Rashid finit par se rendre et il arriva chez l'émir qui le reçut de la façon la plus honorable et qui lui prodigua, sans les compter, les marques de son estime: «Je vais de ce pas chez le sultan, lui dit Tchoupan, et je vais lui dire: Nous avons expérimenté comment les affaires du divan marchaient quand c'était Rashid ed-Din qui les tenait en main et elles ne marcheront avec aucun autre que lui. Depuis que Rashid a abandonné le pouvoir, le divan a perdu toute la considération dont il jouissait»[1]).

[1]) Cette opinion n'était nullement exagérée: quand, en 727, Abou Said appela au vizirat le fils de Rashid ed-Din, Ghiyas ed-Din Mohammed, il avoua que, depuis le jour où Rashid avait quitté les fonctions ministérielles, il n'avait jamais vu que quelqu'un ait fait marcher l'administration à souhait, qu'il avait mis à l'épreuve tous ceux qui pouvaient être investis de cette charge et que personne n'avait été capable de satisfaire à ses nombreuses obligations: تا پدر او از دیوان بیرون رفته است من دیگر رونق کار حکومت ندیده ام و جمعی که متصدّی این منصب شدند جمله‌را بیازمودم هیچ یک شایان این شغل نبودند, continuation de la *Djami el-tévarikh*, man.

Il ordonna à Rashid de se tenir tranquille chez lui jusqu'au moment où il aurait ainsi parlé au sultan en sa faveur et où il aurait obtenu d'Abou Saïd un rescrit le réintégrant dans ses fonctions de vizir.

Quand Khadjèh Ali-Shah et les fonctionnaires du divan apprirent quelles étaient les intentions de l'émir Tchoupan, ils furent saisis d'un trouble extrême et d'une confusion inexprimable et, cette fois, comprenant que la partie qui s'engageait était décisive, ils accusèrent Rashid ed-Din d'avoir attenté aux jours d'Oltchaïtou en lui donnant à boire une potion qui l'avait empoisonné. Un compilateur arabe du premier quart du XIVe siècle, contemporain de ces événements, qui a écrit une suite au supplément du dictionnaire biographique d'Ibn-Khallikan par el-Sakaï, et dont le témoignage a déjà été invoqué par Quatremère, donne sur cette accusation des détails plus précis, mais dont, en l'absence de tout contrôle, on ne saurait garantir l'authenticité. S'ils sont exacts et il serait, à mon sens, difficile d'établir le contraire, l'émir Tchoupan aurait une fois de plus lâché Rashid ed-Din d'une façon honteuse après avoir fait l'impossible pour l'arracher à sa retraite: «Rashid ed-Daulèh Aboul-Fazl, le médecin, dit l'auteur de ce recueil de biographies, fut d'abord [1]) le vizir de Ghazan et de Khorbanda,

suppl. persan 209, f. 511 r.; ces paroles sont particulièrement caractéristiques dans la bouche du prince qui avait condamné Rashid ed-Din à la peine capitale et elles n'exprimaient que la stricte vérité. Ghiyas ed-Din Mohammed qui avait hérité des talents politiques et des goûts littéraires de son illustre père et qui fut le Mécène de cette triste période de l'histoire de l'Iran, ne tarda pas à atteindre dans les affaires du gouvernement l'influence prépondérante et la situation exceptionnelle que Rashid avait connues sous le règne de Ghazan et au commencement du règne d'Oltchaïtou; ce fut sur ses conseils, qu'après la mort prématurée d'Abou Saïd, le trône de Perse fut dévolu à Arpaï Gaon, descendant d'Érik Boké.

[1]) رشيد الدولة ابو الفضل .... الطبيب أوّلاً وزير قازان و خربندا
نُسب إلىّ انّه سقى خربندا سمًّا و طُلب على البريد الى المدينة

on m'a rapporté comme venant d'une source authentique

ٱلسّلطانيّة وحضر بين يدى جوبان وقيل له قتلت ٱلملك فقال كيف افعل هذا وانا كنت رجلا يهوديًا عطّارًا طبيبًا ضعيفًا بين ٱلناس فصرت فى ايّامه وايّام أخيه متصرّف فى المملكة و اموالها ولا يُصرف شىّ الا بامرى وحصلت فى ايّامهم الاموال والجواهر والاملاك ما لا يحصى فطلبوا ٱلطبيب ٱنجلال بن لحران طبيب خربندا فسالوه عن موت خربندا وقالوا له انت قتلته فقال ان ٱلملك كانت اصابته هيضة قويّة فاسهل نحو ثلثمائة مجلس وتقيّا قيًّا كثيرًا فطلبنى وعرض علىّ هذا ٱلحال واجمع ٱلاطبّاء بحضور ٱلرشيد وٱتّفقوا على اعطائه ادويةً قابضة مخشنة للمعدة والامعا فقال ٱلرشيد عنده امتلاء وهو محتاج الى ٱلاستفراغ بعد فسقيناه برايه دوا مسهلًا فانسهل نحو سبعين مجلسًا ومات فصدقه ٱلرشيد على ذلك فقال جوبان يا رشيد قتلته فامر بقتله ..... وحمل رأس ٱلرّشيد الى توريز وطيف به ونودى عليه هذا رأس اليهودى ٱلّذى بدّل كلام ٱلله لعنه ٱلله وقطعت اعضاوه وحمل إلى كل مكان منها شىء, man. arabe 2061, fol. 83 v. On remarquera dans ce texte la forme خربندا qui est une excellente transcription du mongol ᠭᠤᠷᠪᠠᠨᠳᠠ *ghorbanda*, dans le dialecte des Ordos ᠬᠤᠷᠪᠠᠨᠳᠠ *khorbanda*, „le troisième", que le chinois rend par 哈兒班荅 Ho-eul-pan-ta; cette forme se retrouve dans le *Nodjoum* d'Aboul-Mahasen (man. arabe 1783, fol. 111 v.) avec l'épellation بفتح لخاء المعاجمة و سكون ٱلراء وفتح البا الموحدة وسكون النون; Aboul-Mahasen ne fait pas mention dans le *el-Nodjoum el-zahirèh* de la mort de Rashid ed-Din. La forme خربندا se retrouve également dans le *el-Manhel el-safi*, man. arabe 2071, fol. 219 r. Le sens pour هيضة d'indigestion accompagnée de diarrhée et de vomissements est établi par les deux extraits que donne Dozy (*Supplément*, II, p. 774), surtout par celui du glossaire sur le *Mansouri*: قىء وفساد معى عن فساد الغذا وعن كثرته, et par la définition que les livres de médecine arabes et persans donnent de cette maladie.

qu'il donna à boire un poison à Khorbanda; on l'amena sur les chevaux de la poste à el-Médinet-el-Sultaniyyèh et on le fit comparaître par devant l'émir Tchoupan qui lui dit: «Tu as tué le roi! — Comment l'aurais-je fait, répliqua Rashid, j'étais parmi les hommes un pauvre juif, apothicaire et médecin. Sous son règne et sous celui de son frère, je suis arrivé à avoir pleins pouvoirs dans l'empire et sur ses finances; il ne se dépensait rien sans mon ordre; sous leur règne, j'ai acquis en argent, en joyaux, en biens immobiliers, une fortune incalculable».

On manda alors le médecin de Khorbanda, Djélal ed-Din ibn el-Harran auquel on demanda comment le sultan était mort, et on lui dit: «C'est toi qui as empoisonné Khorbanda». Le médecin répondit: «Le sultan était atteint d'un dérangement gastrique extrêmement violent accompagné de vomissements; il alla près de 300 fois à la garde-robe et il vomit abondamment; il m'appela et m'exposa l'état dans lequel il se trouvait; les médecins s'assemblèrent sous la présidence de Rashid et ils furent tous d'avis de lui faire prendre une drogue astringente et resserrante qui fortifiât l'estomac et l'intestin, mais Rashid dit: «Le sultan souffre de pléthore et il a besoin d'évacuations nombreuses», alors nous lui fîmes boire, sur l'avis de Rashid, une drogue purgative; le sultan alla après cela 70 fois à la garde-robe et mourut». Rashid ed-Daulèh ayant confirmé l'exactitude de ce récit, l'émir Tchoupan l'incrimina d'avoir empoisonné le sultan et il ordonna de le mettre à mort .... Sa tête fut portée à Tauris et on la promena dans les rues de la ville en criant: «Ceci est la tête du juif qui a profané la parole d'Allah; que la malédiction d'Allah soit sur lui!» Son corps fut coupé en morceaux et on en transporta les fragments dans les villes de l'empire».

Ce récit a été la source des historiens postérieurs, de Makrizi et d'Aboul-Mahasen qui, dans le *Soulouk* [1]) et dans le

[1]) Man. arabe 1726, fol. 369 v.

el-Manhel-el-safi [1]), ne mentionnent pas que Rashid fut juif, ni que ses bourreaux l'aient accusé d'avoir profané la parole d'Allah par sa conversion.

Le témoignage du continuateur de Sakaı n'implique pas la culpabilité de Rashid, et les termes mêmes qu'il emploie نُسِبَ إلَى montrent qu'il n'avait pas d'opinion arrétée sur ce point et qu'il se borne à rapporter ce qu'on lui avait dit sans en prendre la responsabilité, ni s'en porter garant. sans doute, le vizir voyait son crédit baisser de jour en jour depuis l'affaire où Tadj ed-Din avait établi, peut-être à l'aide de fausses pièces, car ces gens étaient capables de tout, qu'il détournait à son profit le quart des revenus de l'empire, et il n'était plus moralement que le subordonné de son rival; il aurait pu penser que la mort d'Oltchaïtou ferait passer la couronne sur la tête d'un prince jeune et sans expérience, auprès duquel il pourrait, grâce à la protection de Tchoupan et de Toghmakh, regagner la position qu'il avait perdue; mais rien n'autorise à admettre qu'il ait précipité les événements et qu'il ait profité d'une grave indisposition du sultan pour l'empoisonner: une accusation aussi monstrueuse ne s'édifie pas sur une présomption aussi vaine. Si le récit du continuateur de Sakaı est exact, il en faut conclure que l'émir Tchoupan a agi avec une déplorable legéreté en envoyant Rashid au supplice sur des apparences aussi trompeuses. Tout au plus, l'émir aurait-il pu reprocher à Rashid d'avoir commis une erreur de diagnostic analogue à celle que commirent les médecins qui soignèrent le sultan Bekbars el-Bondokdari, et encore. L'auteur du *Zakhirèh-ı Khvārizmshāhi*, qui était un livre très en vogue à l'époque de Rashid, enseigne que la diarrhée causée par un dérangement gastrique اسهال معدى, ou celle qui a pour origine des troubles intestinaux اسهال معوى, peuvent avoir cinq causes diffé-

[1]) Man. arabe 2071, fol. 219 r.

rentes et il préconise pour leur traitement des drogues qui produisent ces évacuations par le haut et par le bas, comme les conseilla Rashid ed-Din [1]). À cela, les médecins qui se trouvaient réunis en consultation au chevet du sultan pouvaient répondre que l'auteur de ce célèbre traité de médecine dit que la diarrhée accompagnée de vomissements, qui provient de l'ingestion d'une trop grande quantité d'aliments, ou d'aliments gâtés, ou d'aliments indigestes, soit la هیضه, doit se traiter par un jeûne absolu de 24 heures, puis par une alimentation très modérée, à l'aide de mets légers, d'une digestion facile, et par des fortifiants de l'estomac, à choisir dans l'arsenal de la thérapeutique suivant le tempérament du malade [2]).

Le continuateur de la *Djami el-tévarikh* ne croit pas à la réalité de cette accusation dans laquelle il ne voit, avec raison, qu'une honteuse perfidie de Tadj ed-Din Ali-Shah, homme d'une prestigieuse habileté, le seul vizir des sultans mongols qui ait su garder sa place jusqu'à son dernier jour et qui ne périt pas du dernier supplice [3]) auquel il avait envoyé, le cœur léger, Saad ed-Din et Rashid ed-Din.

En réalité, Saad ed-Din et Rashid, sans compter bien d'autres personnages dont l'histoire oublieuse ne cite pas les noms, périrent misérablement, victimes autant de leurs

[1]) Man. suppl. persan 1294, fol. 410 r. et v.; suppl. persan 1273, fol. 281 r. et v.

[2]) اسهال معدی که از بسیار خوردن و بی ترتیب خوردن طعامهای بد و جرب تولّد کند آنرا که اسهال از بسیار خوردن طعامها افتد علاج آن همچون علاج خداوند هیضه کنند و کرسنکی فرمایند یکشبانروز و اندك فرمایند خوردن و طعامهای سبك و زود کوار فرمایند و معدهرا قوّة دهند بداروهائی که موافق مزاج بود . . . . ; man. suppl. persan 1294, fol. 410 v.; suppl. persan 1273, fol. 281 v.

[3]) Man. suppl. persan 209, fol. 505 v.

propres intrigues que des cabales de leurs ennemis. Seul Tadj ed-Din Ali-Shah eut la chance d'échapper aux poursuites acharnées de Saad ed-Din et aux dénonciations de Rashid et il sut conserver jusqu'à sa mort la faveur d'Abou Saïd. Ces dénonciations continuelles, ces accusations de gabegie et de péculat, créaient dans l'esprit du sultan et de ses émirs une ambiance de suspicion dont ils furent les premières victimes.

Tous ces gens se valaient et ceux qui convoitaient leurs charges n'étaient pas d'une mentalité supérieure : ils ne cherchaient qu'à remplir leurs poches avec l'argent du prince, à voler plus encore que ne le comportait leur grade, à tirer le plus de cadeaux qu'il leur était possible de leurs subordonnés et des gens qui avaient le malheur d'être leurs obligés, vivant au milieu d'une agitation extrême et qui ne connaissait pas de trêve, cherchant à précipiter la ruine de leurs collègues qui savaient, en faisant autant, comment ils s'acquittaient de leurs fonctions. Ils sacrifièrent ainsi, jusqu'aux limites de la vieillesse, le calme de leur vie au désir d'entasser des monceaux d'or, se condamnant à un labeur écrasant et aux plus basses intrigues pour laisser dans l'histoire de la Perse le souvenir de leurs vols et de leurs concussions.

C'est par suite de circonstances presque miraculeuses que la chronique de Rashid ed-Din n'a pas été perdue au lendemain même de la mort de son auteur. Le vizir connaissait la valeur scientifique de l'immense ouvrage qu'il avait fait compiler à force de peines et d'argent, et il avait pris toutes ses précautions pour assurer l'éternité à ce livre qui, par l'importance des documents qu'il contient, est peut-être unique dans toutes les littératures du monde. On trouvera plus loin le détail d'une partie des dispositions testamentaires de Fadl-Allah Rashid ed-Din qui avait établi dans la grande mosquée du Raba-i Réshidi de Tauris un véritable atelier de copie, exclusivement réservé à la reproduction indéfinie de la *Djami el-tévarikh* et des autres œuvres littéraires qu'Allah lui avait permis d'écrire.

Ce furent des précautions inutiles et le jeune sultan Abou Saïd Béhadour Khan se chargea, d'un trait de son kalam à l'encre rouge, d'anéantir une œuvre qui est l'unique source de l'histoire de ses ancêtres, et qui a été copiée comme un document authentique par tous les historiens des époques postérieures. « Quand le khvadjèh Rashid eut été tué, dit le continuateur de la *Djami el-tévarikh*, on dépouilla complètement sa famille et les gens de sa maison; on dévasta de fond en comble le Raba-i Réshidi de Tébriz, puis on confisqua tous ses biens, meubles et immeubles, au profit du divan et l'on mit la main sur les fondations pieuses qu'il avait établies »[1])

[1]) چون خواجه رشید کشته شد قوم و خلف اورا مجموع غارت کردند و در تبریز ربع رشیدی تمام بغارت ببردند و بعد از ان اسباب و املاك اورا با دیوان گرفتند و وقفهای که کرده بود باز ستدند *Appendice à la Djami el-tévarikh*, histoire d'Abou Saïd Béhadour-Khan, f. 400 r.

Les sultans timourides, qui arrivèrent à la souveraineté de la terre d'Iran après la longue anarchie au cours de laquelle sombra la dynastie mongole, avaient, comme les Kadjars actuels, la singulière prétention de se rattacher à la lignée de l'Empereur Invincible dont les descendants avaient régné des grèves de la mer de Corée jusqu'aux plages de la Méditerranée. De même que les dynasties de race turke qui, aux premiers siècles de la Perse musulmane, substituèrent leur autorité à celle des khalifes de Baghdad, avaient prétendu, contre toute vraisemblance historique, descendre des Sassanides qui avaient régné par droit divin sur la Perse antique, celles qui héritèrent, au cours des siècles, de la puissance que les princes mongols avaient laissé échapper de leurs mains, trouvèrent des panégyristes pour rattacher leur généalogie à celle de Tchinkkiz Khaghan. Témour, le fondateur du second empire mongol et son fils, Shah Rokh Béhadour, voulaient que leur dynastie fût la continuation du premier empire mongol qui, au cours de la seconde année Khai-hsi de Ning-Tsoung des Soung (1206),[1]) avait été proclamé sur les rives du fleuve Onan et dont les armées avaient chevauché à travers l'ancien monde, des villes aux toits dorés du Kansou et du Tché-kiang, jusqu'aux frontières du marquisat d'Autriche, héros ...... d'une Iliade

qu'Homère n'inventerait pas.

On sait, par un passage de la préface de la *Zoubdet el-téva-*

[1]) 太祖。諱鐵木眞。蒙古部人。後追尊法天啓運聖武皇帝。廟號太祖。奇渥溫鐵木眞稱帝於斡難河。 «Le Thai-Tsou des Yuan avait pour nom defendu Thié-mou-tchenn (Témoutchin): c'était un homme originaire de la nation mongole; après sa mort, il fut consacré sous le titre de l'Empereur guerrier, saint, qui ouvre la fortune (de sa dynastie) d'après la volonté du Ciel; son nom de temple est Thai-Tsou. Khi-yo-wen Thié-mou-tchenn (تیموجین قیان) se proclama empereur sur les bords du fleuve Wonan» (*Li-tai-ki-ssé*, chapitre 94, page 1).

rikh[1]) qu'en 826 de l'hégire, le prince timouride Baïsonghor Béhadour Khan, l'auteur de la préface du Livre des Rois, donna à Nour ed-Din Loutf Allah Hafiz Abrou l'ordre de composer une grande histoire du monde depuis ses origines et qui se terminerait par l'histoire de Témour et de ses huit ancêtres, rattachés avec Katchoulaï, fils de Touménaï, à la lignée de Tchinkkiz Khaghan; c'était de même qu'en 700 de l'hégire, le sultan mongol Ghazan-Khan avait témoigné à Rashid ed-Din la volonté de voir écrire sous son règne une grande chronique générale dont la partie consacrée à l'histoire du monde avant la proclamation de Tchinkkiz ne serait que la préface de la geste mongole. Hafiz Abrou se mit à l'œuvre et, comme il le dit lui-même dans sa préface, il se borna à compiler, sans aucune originalité, comme l'avaient fait ses devanciers et comme le firent les historiens, Khondémir, Mirkhond et les autres, qui vinrent après lui, les ouvrages classiques à la Perse et ceux qui avaient échappé aux incendies allumés par les Mongols, les traités de Traditions, les commentaires du Koran, l'histoire du Prophète de Nishapouri, les Prairies d'or de Masoudi, le Livre des Rois de Firdousi, le *Tarikh-i Yémini* de Otbi, le *Kamil* d'Ibn el-Athir el-Djézéri, le *el-Moadjdjem fi-athar moulouk el-Adjem*, le *Seldjouk-namèh* de Zahiri, le *Tabakat-i Nasiri* d'el-Djouzadjani, l'*Envar el-mévaiz w'el-hikem fi akhbar moulouk el-Adjem*, le *Djihankoushai* d'Ala ed-Din Ata Mélik el-Djouveini, la *Nizam el-tévarikh* du kadi Beidhawi, la chronique de Wassaf Firouzabadi, la *Djami el-tévarikh* de Rashid ed-Din et le *Gouzidèh* d'Hamd Allah Mostaufi el-Kazwini qui est la dernière de ses autorités. Hafiz Abrou a démarqué sans aucune pudeur la *Djami el-tévarikh*, ou plutôt, il l'a fait copier littéralement par ses scribes, sans même se donner la peine de relire ce travail pour faire disparaître, ou modifier, les passages qui établissent d'une façon certaine ses vols et ses plagiats.

[1]) Man. suppl. persan 160, f. 3 v.

Les copies des trois immenses tomes de la *Djami el-tévarikh*, la principale source de Hafiz Abrou, furent évidemment fort rares depuis l'époque du pillage, que seul peut faire excuser la demi-irresponsabilité d'Abou Saıd Béhadour Khan qui était fort jeune et circonvenu par les ennemis du vizir de son père. Rashid s'était bien rendu compte que la gigantesque chronique et ses autres œuvres, dont il avait déposé les originaux dans la mosquée du Raba-i Réshidi de Tébriz, risquaient fort de tomber rapidement dans l'oubli s'il n'instituait pas un fonds spécial destiné à en répandre les copies : les scribes persans sont trop pauvres pour faire, en l'absence d'une subvention, l'avance de tout le travail nécessaire pour transcrire ces volumes qui formaient au moins 3000 pages du plus grand in-folio, et les hommes qui s'intéressent à l'histoire, en Perse comme en Europe, ont rarement les moyens de faire les frais d'une telle copie. Toutes ces raisons portent à croire que dans l'anarchie politique et la débacle financière au milieu desquelles la Perse se débattit, depuis la mort du sultan Khorbanda Oltchaıtou jusqu'à la fin du règne de Témour Keurguen, c'est à dire durant près d'un siècle, les érudits et les copistes, réduits à leurs seules et maigres ressources, laissèrent dormir en repos l'histoire des Mongols de Fadl Allah Rashid ed-Din, comme ses œuvres théologiques.

Dans la préface d'un manuscrit de sa *Zoubdet el-tévarikh* qui est conservé à la Bibliothèque Impériale publique de Saint-Pétersbourg, Hafiz Abrou a exposé d'une façon lumineuse les causes de la misère intellectuelle de cette longue période : « Après le *Tarıkh-ı gouzıdèh*, dit-il, dont la rédaction remonte à cent années, personne n'a composé un ouvrage appartenant au même genre littéraire qui comprenne l'histoire de toutes les dynasties, ou, si un tel livre a été écrit, il n'est point parvenu jusque dans notre pays et il n'y a pas connu de lecteurs. La cause en fut qu'après l'époque à laquelle régna le sultan béni, Abou Saıd Béhadour Khan,

qu'Allah rende lumineuse la pierre sous laquelle il repose!, il n'y eut point de souverain dont l'autorité fût assez universellement respectée pour que ses commandements fussent obéis et exécutés dans les pays et les contrées de l'Iran. Des aventuriers, des condottièri, s'emparèrent des marches de l'empire et prétendirent y régner comme souverains indépendants et de droit divin. Et cela dura jusqu'à ce que l'émir Témour Keurguen, qui fut le soleil de la souveraineté, le maître unique du monde, qui soumit à ses lois les peuples de la terre, le maître des rois des Arabes et des Persans, qu'Allah illumine la tombe dans laquelle il s'est endormi!, se leva à l'orient de la Transoxiane, et les rois du monde qui croyaient être les étoiles étincelantes du ciel de la souveraineté de chaque royaume et de chaque contrée s'enfuirent et leur éclat s'éteignit dans les lointains ténébreux du couchant» [1]).

[1]) Témour Keurguen, dit l'inscription arabe gravée sur la tombe du conquérant de l'Inde, est le fils de l'émir Taraghaï, fils de l'émir Bufkel, fils de l'émir Ilenguir, fils de l'émir Itchil, fils de Karatchar Noyan, fils de l'émir Soughoutchitchin, fils de l'émir Irzamtchi Baroula, fils de l'émir Katchoulaï, fils de Touménaï-Khan; c'est à ce personnage que prend naissance la lignée de Tchinkiz-Khan et cette lignée part de cette origine pour arriver jusqu'au sultan très glorieux qui est enseveli dans ce sépulcre illustre et majestueux. En effet, Tchinkiz-Khan est le fils de l'émir Yisoukeï-Béhadour, fils de l'émir Baital-Béhadour, fils de Kaboul-Khan, fils de Touménaï-Khan qui a été cité plus haut; ce dernier est le fils de l'émir Baïsonghor, fils de Kaïdou-Khan, fils de l'émir Doutouminin, fils de l'émir Boukha, fils de l'émir Bozontchar. On ne connait point de père à ce glorieux personnage, si ce n'est que sa mère, Along-Goa, a raconté, et elle était une personne qui avait comme qualités innées la sincérité et la chasteté «et qui ne tenait point une mauvaise conduite» (K. XIX, 20), qu'elle fut rendue enceinte de lui par une lumière qui pénétra par le haut de la porte; «il se présenta à elle sous les traits d'un homme d'une beauté incomparable» (K. XIX, 17). On a raconté que ce Bozontchar était l'un des fils du Commandeur des Croyants, Ali, fils d'Abou Talib et souvent, ses glorieux fils, à toutes les époques, ont affirmé qu'Along-Goa avait été parfaitement sincère toutes les fois qu'elle avait réclamé cette paternité pour Bozontchar. (Allah) domine sur toute chose: هذا مرقد السلطان الاعظم

Le travail de Hafiz Abrou fut conduit avec une rapidité extrême, ce qui n'a rien de surprenant, car son auteur n'avait

الخاقان الاكرم امير تيمور كوركان بن الامير ترغاى بن الامير بركل بن الامير ايلنكير بن الامير ايچل بن قراچار نويان بن الامير سوغوچيچن ابن الامير ايرديمچى بارولا بن الامير قاچولاى بن تومناى خان و بهذا يشعب نسب چنكيز خان من هذا الاصل وحصل الى السلطان الامجد المدفون فى هذا المرقد غاية الشرف والفضل فانّ چنكيز خان ابن الامير بيسوكاى بهادر بن الامير برتل بهادر بن قبول خان بن تومناى خان المذكور وهو ابن الامير بايسنغر بن قيدو خان بن الامير توتومنن بن الامير بوقا بن الامير بوذنچر ولم يعرف والدٌ لهذا الماجد إلا أن أمّه الانقوا حكت وكانت شيمتها الصدق و العفاف ولم تك بغيًّا انّها حملته من نورٍ دخل عليها من اعلى الباب فتمثّل لها بشرا سويا وذكر انه من ابناء امير المومنين على بن ابى طالب وربّما تصدقها فى كل دعواها عليه اولادها الامجاد فى كلّ زمان على كل شيء غالب. Ce n'était pas la première fois que des Mongols convertis à l'Islamisme prétendaient se rattacher à la famille du Prophète; en 721, Témourtash, fils de l'émir Tchoupan Noyan, de la tribu de Souldous, se révolta dans le pays de Roum dont il était gouverneur; il y fit réciter la prière خطبه en son nom et frapper la monnaie سكّه à son chiffre; en même temps, il se déclarait être le Mahdi qui doit venir à la fin des âges. Il demanda aux princes de Syrie et d'Égypte de lui fournir des secours pour aller détrôner le sultan Abou Saïd Béhadour Khan.

Ce Karatchar Noyan, ancêtre de Tamerlan et cousin de Tchinkkiz, comme le dit Hatéfi (man. pers. 214, fol. 14 r.),

قراچار و چنكيز ابن عمّ اند بكشور كشاى قرين هم اند

a été inventé ou, si l'on préfère, son rôle a été considérablement amplifié par les historiens de l'époque timouride, tel Shéref ed-Din Ali Yezdi qui, dans son *Zafer-namèh*, lui attribue, tandis que Rashid n'en dit pas un mot, un rôle prépondérant dans l'*oulous* de Tchaghataï dans lequel, si l'on en croyait le panégyriste de Tamerlan, il aurait, à sa volonté, fait et défait les rois. «Quand Tchinkiz

en somme qu'à faire copier ou à résumer les chroniques antérieures.

Khan eût attribué le pays turk jusqu'au Djihoun, qui sépare le Touran de l'Iran, à son noble fils Tchaghataï, il le confia avec son royaume et l'armée dont il l'avait gratifié à Karatchar Noyan qui descendait d'un de ses oncles. Tchinkiz Khan lui recommanda chaleureusement son fils, car il connaissait, pour en avoir éprouvé les effets, la valeur de l'aide que Karatchar pouvait apporter au prince, son fils. Aussi, Tchaghataï Khan, respectueux des volontés de son père, ne s'engagea dans aucune affaire sans prendre le conseil et l'avis du noyan et ce fut grâce aux sages directions de son ministre que Tchaghataï témoigna toujours le plus grand respect et la plus grande déférence pour Ougédeï, si bien qu'ils finirent par être unis par les liens de la plus sincère affection et de l'amitié la plus vive. Tchaghataï était fort enclin à festoyer et à se livrer au plaisir de la chasse et ces occupations prenaient la majeure partie de son temps, pendant que l'émir Karatchar Noyan s'occupait des affaires du royaume de son maître et prenait soin du gouvernement, résolvant au mieux de leurs intérêts les questions qui intéressaient le peuple et l'armée. Tchaghataï mourut sept jours avant Ougédeï Khan, au mois de Zilkaada de l'année 638 et le noyan, qui avait pris une très grande part à la répression de la révolte de Mahmoud Tarabi, continua à gouverner le pays turk comme il l'avait fait du vivant de son maître, si bien que personne n'eût pu agir mieux que lui.

Quelques années se passèrent après la mort de Tchaghataï et l'émir Karatchar Noyan choisit pour la souveraineté Kara Houlagou, fils de Maïtoughan, fils de Tchaghataï, et il le fit asseoir sur le trône royal. Puis, sur l'ordre de Kouyouk Khan, Karatchar Noyan déposa Kara Houlagou et il proclama roi, Yisou-Monkké, fils de Tchaghataï Khan, au mois de Shaaban de l'année 643. Yisou-Monkké étant venu à mourir, le noyan fit de nouveau asseoir Kara Houlagou sur le trône, suivant ce qui lui parut le plus juste. Puis, en l'année 652, qui correspond à l'année de la poule, l'âme de Karatchar Noyan brisa son enveloppe terrestre et elle s'envola de ce monde de tristesse et d'instabilité.

و چون چنگیز خان هنگام قسمت توران زمین را تا کنار جیحون که واسطهٔ میان توران و ایران است نامزد این فرزند ارجمند کرد اورا با مملکت و سپاه که ارزانی داشته بود بقراچار نویان که از ابنای اعمام او بود سپرد و سپارش بسیار نمود که چنگیز خان را از مبدای حال پشت استظهار در هر کار بامداد و اعتضاد او بود . . . . و

Le premier volume de la *Zoubdet el-tévarikh* qui comprend l'histoire du monde depuis Adam jusqu'au règne du dernier

چغتای خان نیز بر حسب وصیت پدر بی مشاورت و استصواب مشارٌ الیه در هیچ مهمّ شروع نفرمودی ..... و پیوسته از نتایج حسن تدبیر امیر قراچار با اوکتای خان طریق مجامله و ملاطفه بنوعی می سپرد که علاقهٔ اخوت و وداد بمرتبهٔ یکانکی و اتّحاد انجامید ..... و چغتای خان بعیش و شکار بغایت مشعوف بود اکثر روزکارش بآن مصروف و امیر قراچار نویان بتدبیر مهمّات سلطنت و جهانداری قیام نمودی و مصالح رعایا و لشکری بر وجه احسن کفایت فرمودی

شعر

شد از عدل آن سرور کاردان رعیت غنی لشکری کامران

و بهفت روزش از اوکتای خان در ذی قعدهٔ سنه ثمان و ثلاثین و ستّمایه موافق اود ییل ازین سرای فانی رحلت کرد

بیت

بر هیچ آدمی اجل ابقا نمیکند سلطان مرك هیچ محابا نمیکند

و بعد از وفات او نویین مشارٌ الیه بر قرار معهود بضبط و نسق امور مملکت و سلطنت و کفایت مصالح و مهمّات جمهور خلایق از لشکری و رعیت بنوعی قیام می نمود که مزیدی بر ان متصوّر نبود .... قرا هلاکو خان بن مایتکان بن چغتای خان که چون از وفات چغتای خان چند سال بکذشت قراچار نویان اورا بخانی بر کزید و سریر سلطنت‌را بجلوس او زینت بخشید .... یسومنکه بن چغتای خان که بر حسب اشارت کیوك خان قراچار نویان قرا هلاکورا عزل کرد و اورا بتاریخ شعبان سنه ثلاث و اربعین و ستّمایه موافق ایت ییل بر تخت خانی نشاند و چون او در کذشت نویین مشارٌ الیه باز قرا هلاکورا بپادشاهی نصب فرمود چنانك رای صایب او بود

بیت

آب اقبالش بجوی بخت باز آمد دکر بر سریر پادشاهی سر فراز آمد دکر

roi sassanide, Yezdedjerd, fut en effet terminé, comme on le voit par un manuscrit de Saint-Pétersbourg, le jeudi 19

و در ان ولا بتاریخ سنه اثنی و خمسین و ستمایه موافق تونشقان ییل سال مرغ روح قراچار نویان قفس شکست و ازین وحشت زار تا پایدار وخت بر بست (*Zafer-namèh*, man. supp. persan 214, fol. 51 r. et ssq.).

Le *Moezz el-ansab* donne, il est difficile de dire d'après quelles autorités, la liste extrêmement touffue des descendants des ancêtres de Témour Keurguen, depuis le fils de Touménai jusqu'au premier Sahib-i kiran. Ces listes onomastiques, toutes sèches et arides qu'elles soient, n'en présentent pas moins un certain intérêt: اردمچو باروﻻ (fol. 7 r.) eut quatre fils: Todan تودان qui fut père de Tchoutchia جوجيه, père de Bouloughan-Kalatch بولوقان قلچ (fol. 79 r.), Yuké يوكه, père de Tchoulpan چولپان et de Houlatchou, Soughoushtchan سقوسجان, qui est le سوغوچيچن de l'inscription du sarcophage de Témour et Béklékei باكلكاى; Karatchar eut 16 fils ايچل نويان, Iluder ايلدر, Lala; يسونتته مونكا, Yisountou-Monkké; Monkké مونككا; Shirga شيرغا; Il Dabakha ايل تبقا; Beg Dabakha بيك دبقا; Kadan قدان; Il ايل; Ungur انكور; Tengiz تنكيز; Bayan بايان; Mir Ali; Tukel توكل; Tchouran چوران. Itchil Noyan eut, en plus d'Ilenguir, un autre fils nommé Koutlough Kia قتلغ قيا; Ilenguir, en plus de Burkel Noyan بوركل نويان, eut un fils nommé Tchamish چاميش, qui fut père de Siventch boukha qui eut trois fils, Toughai boukha, l'un des meilleurs émirs de Témour, qui eut 4 fils, Roustem, émir de 10000 au service de Témour, puis d'Oulough Beg, Hamza, Pir Mohammed, Ali et 6 filles, Bakht Sultan, Daulet Sultan, Fatima Sultan, Yadigar Sultan, Nuguer Sultan, Adil Sultan. Les deux autres fils de Siventch boukha furent Laal لعل qui fut un émir de Témour et Tchita جيته. Burkel Noyan بوركل نويان, en plus de Taraghai, eut un fils, Balta بلته, qui eut un fils, Tchoupan چوپان et 3 filles, Sibi Agha سبيج آغا, Torolmish Agha تورآلمش آغا, Bayan Agha بيان آغا; Burkel Noyan eut également quatre filles, Toromish Aga تورميش آغا; Korbogha Agha قربقا آغا; Toughai Agha توغاى آغا et Kiyan Agha قيان آغا. Témour eut trois frères dont le *Moezz el-ansab* n'indique pas la postérité: Alem Sheikh عالم شيخ, Siyourghatmish سيورغتميش et Tchuki جوكى; il avait également deux sœurs, Koutlough Turken Agha قتلغ تركان آغا et Shirin Beg Agha. Les

du mois de Déí de l'année parsie 792, date qui correspond au jeudi 8 du mois de Zilkaada de l'année 826, c'est à dire quelques mois seulement après que le prince Baïsonghor eût donné à Hafiz Abrou l'ordre d'entreprendre la rédaction de sa chronique: روز اوّل پادشاهی یزدجرد ابتدای تاریخ فرس است که حالا مستعمل بر صفایح تقاویم و اصول اکثر زیجات متداول بر ان تاریخ نهاده اند و روز تحریر این کتاب بتخصیص این قصّه پنج شنبهٔ نوازدهم دی ماه هفتصد و نود و دو یزدجردی بود موافق با هشتم ذی القعده سنه ستّ و عشرین و ثمانمایهٔ هجری[1]. Ce manuscrit contient la récension primitive de la *Zoubdet el-tévarikh*, celle qui fut entreprise sur l'ordre de Baïsonghor avant l'intervention de Shah Rokh et, dans les manuscrits de la seconde récension, l'auteur a fait disparaître, comme on le voit par deux autres manuscrits de St. Pétersbourg[2]) et par celui de Paris[3]), cette date de 826.

L'ordre que Baïsonghor donna à Hafiz Abrou de composer une nouvelle chronique générale, qui porterait le titre de «Quintessence des chroniques», ne peut s'expliquer que par un désir immodéré de posséder un grand travail historique qui lui fût dédié, une تاریخ مبارك بایسنغری qui correspondrait à la تاریخ مبارك غازانی et qui assurât à son nom l'immortalité.

La peine que prit Hafiz Abrou, et celle qu'il imposa à ses copistes, étaient fort inutiles puisque l'on possédait la *Djami el-tévarikh* de Rashid ed-Din qui, cent vingt-six années

souverains Kadjars prétendent, au mépris de toutes les lois phonétiques, se rattacher à ce Karatchar Noyan qui, si l'on en croit les historiens de la dynastie timouride, aurait été le Monk du pays de Tchaghataï; il est heureux qu'ils aient borné là leurs prétentions et qu'ils n'aient pas choisi pour ancêtre de leur race, Karatchar, fils d'Ougédeï.

[1]) Man. de la Bibliothèque impériale publique de St. Pétersbourg, fol. 170 v. (Rosen, *Les manuscrits persans de l'Institut des langues orientales*, p. 68).

[2]) Le manuscrit de l'Institut des langues orientales et celui du Musée Asiatique. [3]) Man. suppl. persan 160, fol. 225 v.

plus tôt avait, lui aussi, compilé sans les citer les histoires des Prophètes, la Chronique de Tabari, le *Kamil* d'Ibn el-Athir, le *Rahet el-soudour* qu'il transcrivit presque littéralement, le *Djihan-koushai* de Djouveïni, et bien d'autres. Dans de telles conditions, la *Zoubdet el-tévarikh* ne pouvait être qu'une répétition inférieure, et en tout cas inutile, de l'œuvre de Rashid, car les originaux des documents les plus importants sur lesquels elle était basée étaient à jamais disparus avec la dynastie fondée en Perse par Houlagou, sans parler des renseignements oraux dont le vizir de Ghazan avait eu la chance de profiter et que nulle puissance humaine ne pouvait évoquer. Il aurait été plus simple et plus rationnel de compléter la *Djami el-tévarikh* par l'histoire des 123 années qui s'étaient écoulées depuis la mort de Ghazan jusqu'à l'époque du prince Baïsonghor, sans recommencer inutilement un travail qui avait été fait, et assez consciencieusement.

Tel était en effet le dessein de Shah Rokh Béhadour, qui avait pour l'œuvre de Rashid une estime particulière; on sait, par le continuateur de Rashid [1]), que le successeur de Témour avait décidé de faire ajouter à la *Djami el-tévarikh* l'histoire des deux sultans Oltchaïtou et Abou Saïd avec lesquels les princes timourides voulaient que le premier empire mongol se terminât. En la 828e année de l'hégire, Shah Rokh envoya à Hafiz Abrou l'ordre de compléter la *Djami-i Réshidi*, c'est à dire l'histoire écrite par Rashid ed-Din, dont la partie qui comprenait l'histoire du monde jusqu'à Mahomet était perdue [2]). Hafiz Abrou exposa respectueusement à l'empereur que le premier tome de la *Zoubdet el-tévarikh* contenait le récit des événements qui se sont passés dans le monde depuis la création jusqu'aux premiers temps de la mission de Mahomet et que cette chronique avait été com-

[1]) Man. supp. persan 209, fol. 443 r.

[2]) Affirmation étrange, car elle se trouve dans les manuscrits et appartient certainement à l'œuvre de Rashid.

pilée d'après la *Djami el-tèvarikh* et ses sources, l'histoire de Tabari, le *Kamil* d'Ibn el-Athir, et d'autres; dans ces conditions, le meilleur parti à adopter était de prendre le premier quart de la *Zoubdet el-tèvarikh* qui avait été écrite pour la bibliothèque du prince Baïsonghor, d'en faire copier le texte et de l'insérer au commencement de la *Djami el-tèvarikh* [1]).

[1]) Cette partie ne paraît naturellement pas dans les exemplaires de la rédaction qui fut terminée en 826 (voir page 65) et qui fut offerte au prince Baïsonghor, tel le manuscrit de la Bibliothèque Impériale publique dans lequel on lit seulement (Rosen, *Les manuscrits persans de l'Institut des langues orientales*, p. 60) و حضرت شاه زاده بخطاب مستطاب سر افراز کردانید و بلفظ وحی آثار فرمود که کتابی می باید نبشت مشتمل بر ذکر انبیا و اولیا و محتوی بر آثار و اخبار ملوك و سلاطین ماضیه و امم سالفه و کیفیت زمان متقدّم و چکونکی قرون متقادم چنان چه از کلّیّات وقایع و مشاهیر حکام از زمان آدم صفی صلوات الرحمن علیه تا بایام همایون و روزکار میمون که امداد آن بامتداد روزکار متّصل باد چیزی فوت نشود ...... آنچه نقاوه و لباب حکایت مبود از کتب احادیث و تفاسیر و تواریخ متعدد مثل قصص الانبیا و سیر النبی و تاریخ محمّد جریر طبری و مروج الذهب و معادن الجوهر مصنّف علی بن عبد الله مسعود الهذلی و شهنامهٔ فردوسی و یمینی عتبی و کامل التواریخ اثیری موصلی و کتاب المعاجم فی آثار ملوك العاجم و سلجوق نامهٔ ظهیری و طبقات ناصری الجزجانی و انوار المواعظ و الحکم فی اخبار ملوك العاجم و جهانکشای عطا ملك جوینی و نظام التواریخ قاضی بیضاوی و تاریخ وصّاف فیروزابادی و جامع التواریخ رشیدی و کزیدهٔ حمد الله المستوفی انتخاب کرده شد و بعد از کزیده که از ان تاریخ صد سال میشود درین فنّ کتابی که مشتمل بر جمیع طوایف باشد کسی مدوّن نکرده و اکر نیز نبشته بدین دیار نرسیده و مطالعه نیفتاده بسبب آن که بعد از انقضای ایّام

L'histoire des Mongols de Rashid s'arrête à la mort de Ghazan en 703; l'auteur avait le dessein, malgré l'âge avancé

سلطان سعید ابو سعید نوّر الله مرقده پادشاهی ممکّن که بر جمیع بلاد و امصار حکم او نافذ و جاری باشد نبود و بر هر طرف از ممالك جمعی مستولی کشته دعوی استبداد و استقلال می کردند تا آن زمان که آفتاب دولت جهانکشائی خدایکان عالم مالك رقاب الامم مولی ملوك العرب و العجم ناصر اولیاء الله قاهر اعداء الله المویّد من السماء ..... امیر تیمور کورکان انار الله برهانه از مشرق ما ورا النهر طلوع کرد پادشاهان عالم که ایشانرا ستارکان آسمان سلطنت هر مملکت و ولایت می پنداشتند بمغرب نسخ و زوال افول و غروب نمودند و باندك روزکاری از سرحدّ خطای تا اقصای روم و فرنك و از نهایت هند تا بدایت دیار مغرب و زنك ...... مسخّر و مسلّم کردانید .... و بعد از انقضای ایّام انار الله برهانه که حالا مدّت بیست سال دیکرست وقایع و حوادث که در اطراف و جوانب میان اروق همایون از کردش روزکار بوقلمون و غیرهم از امور عجیبه و اتّفاقات غریبه بوقوع پیوسته شرح داده آید, tandis que l'on lit dans les manuscrits qui furent écrits postérieurement à 828 de l'hégire, tels le man. de la Bibliothèque Nationale, suppl. persan 160, fol. 4 v.; les manuscrits du Musée Asiatique et de l'Institut des langues orientales de Saint-Pétersbourg:

..... و حضرت شاهزاده بخطاب مستطاب سر افراز کردانید و بلفظ وحی آثار فرمود که کتابی می باید نوشت مشتمل بر ذکر انبیا و اولیا و محتوی بر اخبار و آثار ملوك و سلاطین ماضیه و امم سالفه و کیفیت زمان متقدّم و چکونکی قرون متقادم چنانك از کلّیات وقایع و مشاهیر حکایتها از زمان آدم صلوات الرحمن علیه تا بایّام همیون و روزکار میمون که امداد آن بامتداد روزکار متّصل باد چیزی فوت نشود .... آنچه نقاوه و لباب حکایات از کتب احدیث و تفاسیر

auquel il était parvenu et les lourdes responsabilités du vizirat, d'écrire l'histoire du sultan Khorbanda Oltchaïtou et d'en former une partie du troisième volume, mais il est probable, et cela pour plusieurs raisons, qu'il ne put réaliser ce projet; d'ailleurs, il était dangereux de parler du sultan régnant autrement que pour en faire un panégyrique enthousiaste et la tâche, relativement aisée avec Ghazan, devenait ardue avec Oltchaïtou qui était loin d'avoir l'envergure de son prédécesseur. Il était, si l'on en croit son panégyriste, Aboul Kasem Abd Allah ibn Ali el-Kashani, un assez piètre souverain qui s'entourait d'animaux de vénerie et qui faisait passer les plaisirs de la chasse avant les devoirs de la royauté: «Le sultan, dit cet auteur qui n'était point payé pour mal parler de son souverain, avait une vraie passion et un amour aussi désordonné qu'invincible pour les éperviers d'Europe, pour les faucons turks, pour les faucons de mer, pour les aigles de montagne, pour les gerfauts royaux, pour les chiens arabes; pour les chevaux du Hedjaz à la course rapide comme

و تواریخ متعدد چون قصص الانبیا و سیر النبی و تاریخ محمّد بن جریر الطبری و مروج الذهب و معادن الجوهر و شه نامهٔ فردوسی و غیرهم انتخاب کرده شد درین اثنا حضرت اعلی خلّد الله تعالی ملکه و سلطانه فرمودند که کتاب رشیدی را که اولش ضایع شده بود تمام می باید ساخت بندهٔ کمینه بعرض رسانید که قسم اوّل این کتاب که از زمان آدم است علیه السّلام تا ابتدای احوال حضرت رسالت صلی الله علیه و سلّم چون این کتاب که حالا نوشته شده است بعد از مطالعهٔ رشیدی و طبری و کامل و چند نسخهٔ دیگرست اگر از انجا نقل کرده آید اولی باشد فرمودند که شاید بنابرین مقدّمات ربع اوّل از ان کتاب که از بهر کتب خانهٔ شاه زادهٔ اعظم نوشته است نقل افتاد.

le vent qui sont la distraction et la compagnie habituelle des rois, des sultans, des empereurs et des généraux. Toutes les fois qu'il trouvait un endroit propice à la chasse, une verte prairie ou une belle plaine, il se hâtait vers ce lieu de délices et il y donnait le vol à quelques uns de ses oiseaux" [1]).

Il restait à écrire vingt-cinq années d'histoire, le règne des deux sultans Oltchaïtou et Abou Saïd (703—728) pour raccorder la *Djami el-tévarikh*, la chronique du premier empire mongol, avec les annales de la monarchie timouride dont Shah Rokh avait inspiré la rédaction; cette histoire dont le nom n'est pas cité dans l'appendice à la *Djami el-tévarikh* peut être, soit la chronique de Hafiz Abrou [2]), soit plutôt le *Zafer namèh* de Shéref ed-Din Ali Yezdi, qui commençait par le récit des événements contemporains de l'émir Témour et qui fut terminé en 828 de l'hégire. Les princes timourides avaient en effet inventé cette théorie, complétement fausse au point de vue historique, que le premier empire mongol, celui des descendants de Tchinkkiz, se termine en l'année 728 de l'hégire qui fut signalée à la fois par la mort du sultan Abou Saïd Béhadour Khan et par la naissance de l'émir Témour. Ils prétendaient contre toute vraisemblance que l'ère timouride datait de cette époque, sans tenir compte des sultans Arpaï Gaon et Mousa, ni de leurs pâles successeurs. Cette singulière théorie, qui tient si peu de compte de la réalité historique, est celle du

1) چه سلطان بر سنقور فرنکی و شهباز ترکی و شاهین بحری و عقاب کوهی و باشق شاهی و سکان تازی و باد پایان حجازی که سلوت و موانست ملوك و سلاطین و امرآء و خواقین بآن باشد رغبتی صادق و شوقی و شعفی غالب داشتی و هر کجا مواضع نخجیر و شکار و مرغزاری نزه و علفخواری خرم یافتی بدان موضع خرّم شتافتی و یکچند شکره پرانیدی .... , *Histoire d'Olchaïtou*, man. suppl. persan 1419, fol. 36 v.

2) Voir *Cat. des man. persans*, 1905, page 203.

Zafer namèh de Nizam-i Shami, du *Zafer namèh* de Shéref ed-Din Ali Yezdi et du *Matla el-saadein* d'Abd er-Rezzak el-Samarkandi qui, dans le premier tome de sa chronique, l'expose d'une façon formelle.

La tâche n'était point aisee, quoiqu'à l'époque de Shah Rokh, les événements qui avaient provoqué l'accession de Témour au trône de la Transoxiane et de la Perse fussent de la veille, et la période pendant laquelle avaient régné les dynasties intermédiaires entre les fils d'Along Goa et les Timourides offre un enchevètrement de faits tellement incohérent qu'on n'y retrouve qu'à grand peine le fil des destinées de l'Iran.

Un auteur dont le nom est resté inconnu, et qui travaillait pour le compte de Shah Rokh, comme il l'indique dans une courte introduction [1]), peut-être Hafiz Abrou, ou Shéref

[1]) بندکی حضرت با رفعت پادشاه اسلام سلطان سلاطین زمان ..... معین الحقّ و الدنیا و الدّین غیاث الاسلام مغیث المسلمین اعدل الملوك فی العالمین شاهرخ بهادر النافذ احکامه و اوامره فی الخافقین المضروب خیام دولته فوق الفرقدین ..... بنابر شعفی که بر احوال کذشتکان دارد دایم الاوقات در بندکی حضرتش کتب تواریخ خوانند چنانك اکثر آن حضرت را یاد شده از جملهٔ این کتاب مبارك که موسوم است بجامع التّواریخ رشیدی مصنّف صاحب اعظم دستور الوزراء فی العالم خواجه رشید الحقّ و الدّین فضل الله که در شهور سنه اربع و سبعمایه هجری باتمام پیوسته جون در بندکی آن حضرت بعرض رسید و بر مضمون آن وقوف یافت خاطر همایون ملتفت آن شد که قضیهٔ سلطان محمّد خدابنده و پسرش سلطان سعید ابو سعید بهادر نوّر الله مرقدهما در ذیل این کتاب مبارك افزاید چه بعد از ان کلّی احوالات از بقیهٔ اثار و اخبار ملوك و سلاطین روزکار در تأریخ همایون حضرت امیر صاحب قران انار الله

ed-Din Ali Yezdi, entreprit ce travail de raccordement et il écrivit, sous le titre de ذيل جامع التواريخ, l'histoire des deux derniers princes de la dynastie mongole qui régnèrent sur l'Iran avant la dislocation définitive de l'empire. Ces deux biographies sont rédigées à peu près sur le plan qui avait été celui de Rashid, mais leur composition est très inférieure à celle de la *Djami el-tévarikh;* toutes fois, il est regrettable que leur auteur n'ait pas pu continuer son travail jusqu'à l'avénement de Témour, et même plus loin, au moins jusqu'à la chute de Noushirvan, car on y trouve un très grand nombre de faits très importants pour l'histoire de la Perse, exposés d'une façon consciencieuse et claire. La source du ذيل جامع التواريخ est, pour la vie d'Oltchaitou, l'histoire de ce sultan qui a été écrite par Aboul Kasem Abd Allah el-Kashani sous le titre de تاريخ پادشاه سعيد اولجايتو سلطان, avec des additions empruntées à une autre histoire que je ne connais pas. [1])

برهانه كه بتجديد دنابت مى شود داخل است, man. suppl. persan 209, fol. 443 r.

[1]) L'auteur de cet appendice à la *Djami el-tévarikh* avait composé une histoire de Témour; dans son introduction (man. suppl. persan 209, fol. 443 r.), il la nomme تاريخ همايون حضرت امير صاحب قران et il la cite trois autres fois: la première, quand il parle de l'émir Koutch Hosein qui fut tué par Soleiman Khan «comme cela se trouve exposé dans l'histoire de Sa Majesté l'Empereur Sahib-i kiran»: و قوچ حسين را سليمان خان بقتل آورد چنانكه در تاريخ حضرت صاحب قرانى شرح داده آمده است (*ibid.*, fol. 516 v.); la seconde, dans la mention des fils de Tchoupan pour lesquels il renvoie le lecteur à la même chronique: كه ذكر ايشان در تاريخ صاحب قرانى شرح داده خواهد آمد (*ibid.*, fol. 521 v.); la troisième, quand il parle de l'émir Sheikh Hasan qui fut nommé gouverneur du pays de Roum en 733 et qui exerça ces fonctions jusqu'à la mort d'Abou Saïd: le récit de ses aventures postérieurement à cette date est donné, dit l'auteur de l'appendice à la *Djami el-tévarikh*, dans un autre endroit de sa chronique: و او تا زمان وفات سلطان حاكم روم بود بعد از ان از انجا خروج كرد چنانك ذكر آن بموضع خود كفته شود (*ibid.*, fol. 527 v.). C'est à l'histoire de Témour qui se trouvait dans la *Zoubdet el-tévarikh*, ou le *Zafer namèh* (Rieu, I, 423), que Hafiz Abrou, ou Shéref ed-Din Ali Yezdi, fait allusion ici.

La renaissance timouride, qui commença avec Témour et qui se continua brillamment pendant tout le règne de ses successeurs, vit éclore, sous l'inspiration des princes du Fars et du Khorasan, plusieurs ouvrages historiques qui se rattachent tous au plan que Shah Rokh Béhadour et Baïsonghor Mirza avaient imposé à Hafiz Abrou. Cette renaissance, qui contraste singulièrement avec l'état dans lequel les lettres étaient tombées en Perse après la dissolution du premier empire mongol, à laquelle appartiennent un grand nombre des œuvres les plus importantes de la littérature et de la science persanes, se continua même quand l'empire iranien se fut imprudemment fragmenté en royaumes rivaux, souvent hostiles, jusqu'aux derniers jours de la puissante dynastie fondée par Témour le boiteux. Les princes timourides, aussi bien ceux qui perdirent leur couronne dans le Khorasan et dans la Transoxiane que ceux qui s'en allèrent régner sur l'Inde des radjas, portèrent sur le trône un goût artistique et des talents littéraires qui leur faisaient oublier les soucis de la souveraineté et qui ont assuré à leur nom une place honorable, quelquefois glorieuse, dans l'histoire littéraire de l'Orient.

Un auteur dont le nom est inconnu [1]) a dédié à Shah Rokh, au commencement de son règne, une histoire générale du monde depuis la création jusqu'à son époque qu'il a intitulée منتخب التواريخ معينى, d'après le titre de معين الدنيا و الدين qui était porté par le fils de Témour. Cette histoire n'est qu'un résumé très sec de la *Djami el-tévarikh*; sa seule originalité consiste en des tableaux dressés avec le plus grand soin pour chaque dynastie et dans lesquels se trouvent réunis tous les renseignements possibles sur les souverains qui la composent: noms du souverain et de son père, dates d'avenément et de mort, causes de la mort, titres, légendes des sceaux, constructions

[1]) Man. suppl. persan 1651: l'histoire des successeurs de Témour se trouve fol. 300 v. et suivants.

et encore bien d'autres. Le récit du *Mountékheb el-tévarikh*, dont le titre a évidemment été choisi par antiphrase avec celui de la *Djami el-tévarikh*, suit le récit de Rashid jusqu'au milieu du règne de Témour, à partir duquel l'histoire chinoise est racontée d'une façon invraisemblable, je ne sais d'après quelles sources.

Témour Kaân eut pour successeur Ananda Kaan, fils de Manghala اسده قان بن ممعلون بن قوبلاى قان qui mourut en 697 et qui fut remplacé sur le trône par son fils Yisoun-togha [1]) بيسون توا بن انده; Yisoun-togha eut pour successeur son fils Toda Monkké تودا مونكلو بن بسون توا [2]) qui régna sept ans et auquel succéda en 718 [3]) son fils Siyoutchar [4]) سيوحار بن تودا مونككا, qui eut pour successeur, en 723, son fils Shinkoum سنكوم بن سوخار [5]), qui mourut en 740. Le dernier empereur est, d'après cet étrange historien, Ésen Boukha Khan ايسن بغا خان avec lequel se termina la dynastie fondée en Chine par Koubilaï. Tous ces personnages, sauf Ananda, sont

[1]) Sous cet empereur, d'après le *Mountékheb*, l'influence de l'Islam, toute puissante avec Ananda, subit une éclipse en Chine.

[2]) Ce prince aurait cédé des territoires aux princes des *oulous* de Tchoutchi et de Tchaghataı pour se les concilier.

[3]) Toda Monkké fut enterré dans un endroit nommé ناوور قوروق «l'enceinte sacrée du lac», en mongol [illegible] *naghour ghourough*.

[4]) Les Chinois se révoltèrent contre lui peu de temps après son avénement parce qu'il favorisait l'Islamisme, il ordonna alors par un édit de tuer tous les Musulmans de son empire et cette mesure lui assura la souveraineté; il fit construire des temples bouddhiques dans le Man-tzeu منزيستان.

[5]) Cet empereur promulgua une loi d'après laquelle les héritiers des Musulmans qui avaient été tués en Chine sous le règne de son prédécesseur étaient capables de recevoir leurs biens et il employa les biens tombés en déshérence à construire des mosquées et des collèges, de sorte que sous son règne les Musulmans se multiplièrent de nouveau dans le Céleste Empire. La faveur qu'il témoigna aux Musulmans provoqua des soulévements en Chine et il y eut même sous son règne des émeutes à Khanbaligh; ces troubles se prolongèrent durant dix années.

complétement imaginaires et l'on sait, par l'histoire chinoise, qu'Ananda fut mis à mort après le décès de Témour et que ce fut Khaishang qui succéda à cet empereur. D'après l'auteur du *Mountékheb el-tévarikh*, ces souverains, avant leur accession au trône, auraient gouverné le Tangghout qui aurait été ainsi l'apanage des princes héritiers; plusieurs professaient l'Islamisme et cherchaient à le répandre parmi leurs sujets, tel Ananda qui fit bâtir à Khanbaligh quatre mosquées dans lesquelles 1 000 000 d'hommes venaient prier le vendredi. Cette propagande avait d'ailleurs si bien réussi que l'un de ces souverains, Shinkkoum, ayant fait construire dix mosquées dans Khanbaligh, elles ne purent recevoir tous les Musulmans qui s'y présentèrent. Voici comment cet historien raconte la fin de la dynastie mongole et le commencement de celle des Ming: «Après la mort de son père, Ésen Boukha Khan resta dans le Tangghout et ne put se rendre dans la capitale اردو; les généraux qui commandaient à Khanbaligh empêchèrent que cette ville ne tombât au pouvoir des révoltés qui s'étaient emparés de la Chine, mais tout le reste de l'empire échappa aux lieutenants du dernier empereur, de telle sorte qu'il finit par exister soixante et douze principautés indépendantes dans le Céleste Empire. Ésen Boukha partit du Tangghout avec une puissante armée et se mit en route pour gagner Khanbaligh; il livra plusieurs batailles à ceux qui s'étaient révoltés contre son autorité et la Fortune favorisa ses armes. Quand il fut arrivé à Khanbaligh, il envoya, suivant les traditions de ses ancêtres تورا ذكره, des officiers aux gouverneurs des provinces pour les prier de venir à sa cour et il affecta de les bien traiter sans faire la moindre allusion aux fautes dont ils s'étaient rendus coupables. Quand Ésen Boukha fut affermi sur le trône, il créa une garde chargée de la surveillance du palais et il en donna le commandement à des généraux choisis dans chaque tribu طايفه. La garde du palais appartenait pour vingt-quatre heures, nuit et jour, à chacun de ces généraux;

l'un d'eux, qui avait su particulièrement gagner la faveur du souverain, se nommait Tounghouz تونقوز ou, suivant un autre passage, Deunggueuz تونككوز «le cochon», ce personnage était venu dans le pays de Tchaghataï à l'époque du sultan Toughlouk Témour; toujours d'après la légende du *Mountékheb*, il était gouverneur داروغه de Tchash چاش et de Moghalak مغلاق dans la Transoxiane et il abandonna la situation qu'il occupait dans le pays turk pour en aller chercher une autre dans la capitale de l'empire chinois. Un jour que Tounghouz était venu prendre la garde au palais, il éloigna tous les officiers en leur disant qu'Ésen Boukha voulait rester tout seul et ne recevoir personne de sorte qu'ils pouvaient s'en retourner chez eux; en réalité, Ésen Boukha était complétement ivre et occupait ses loisirs à lutiner une jeune chinoise; soudain, le général mongol envahit la retraite de l'empereur avec trente Chinois décidés à tout qui le massacrèrent et mirent son corps en pièces. Ésen Boukha avait régné 20 années et cette catastrophe arriva en l'année 775 de l'hégire, soit en 1373. Tounghouz monta sur le trône, fondant ainsi la dynastie des Daï-Ming دايمين et il fit si bien que personne en Chine ne connut rien de son origine, ni l'endroit où il était né, ni sa vie avant ce tragique événement. Sous le règne de son fils Tchountchou چونچو, on publia la vie de Tounghouz; il ordonna, dit le *Mountékheb*, qui prétend avoir copié les sources chinoises, que l'on rattachât sa généalogie à Faghfour et, comme dans l'antiquité, on nommait les souverains chinois de ce titre de Faghfour [1]), on ne savait pas de quel pays il venait. Tchountchou eut pour successeur son frère Tchoumantchou? جوماچو [2]) qui régnait à l'époque à laquelle écrivait l'auteur du *Mountékheb* [3]) et qui, comme ses deux prédécesseurs, portait le titre de Daï-Ming.

[1]) Faghfour, arabisation de baghpour, est le perse bagaputhra «fils du Ciel, de Dieu», traduction du chinois 天子. [2]) Pour بوياتسو Bouyantou?

[3]) Man. suppl. persan 1651, fol. 332 r.

Les personnes qui connaissent l'histoire de la Chine s'apercevront immédiatement qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce récit[1]), mais le fait que l'auteur du *Mountékheb* cite

[1]) On trouve dans le *Rauzet el-séfa* (man. suppl. persan 158, fol. 80 v.) de Mirkhond une variante importante de cette légende; cet auteur dit qu'il a lu dans certaines chroniques dont il ne cite pas les titres que les successeurs de Tchinkkiz Khan, qui régnèrent après lui dans la capitale mongole ألغ بيورت, depuis Ougédeï jusqu'à Taï-zeu Oghlan تايزى اغلان, furent au nombre de quinze. Ce Taï-zeu Oghlan, qui est évidemment le Thaï-Tsou 太祖 des Ming, que l'empereur chinois, dans la lettre adressée à Shah Rokh nomme تاى زوى, s'enfuit de Chine à l'époque de Témour Keurguen et vint lui demander aide et protection. Il se convertit à l'Islamisme et, après la mort de Témour, il se rendit à Kalmak قلماق, où il s'assit sur le trône de la souveraineté, mais, au bout de quelques jours de règne, il fut assassiné par ses sujets. Comme, avant que Taï-zeu se réfugiât dans la Transoxiane, Tounghouz تنقوز (man. تنغور) s'était révolté en Chine et s'était emparé de l'empire des souverains mongols, les descendants des Khaghans قاآنيان ne possédèrent plus que Kalmak et Kara-kouroum قراقرم, et encore pour peu de temps, car les émirs de la tribu des Euïreuths اويرات, ayant acquis une grande puissance, leur arrachèrent les débris de l'empire de Tchinkkiz. Dans d'autres chroniques, Mirkhond dit que l'on compte, comme l'auteur du *Khilaset el-akhbar*, dix-neuf successeurs de Tchinkkiz, mais que pour parler franchement, on ne connaissait pas, à son époque, en Perse ni dans la Transoxiane, l'histoire précise des successeurs de Témour Oltchaïtou Khaghan. Il est au moins bizarre de voir, dans cette légende, le Thaï-Tsou des Ming, qui rejeta Toghon Témour dans la steppe, transformé en un empereur mongol qui serait venu se réfugier à la cour de Tamerlan. Il est probable que Toghon Témour, se sentant perdu, demanda des secours aux *oulous* vassaux, mais ceux-ci étaient eux mêmes en assez piteux état pour ne pouvoir intervenir dans la lutte que le dernier empereur des Yuan soutenait contre ses sujets révoltés. D'après les historiens de la Chine, Toghon Témour, le 25 Août 1368, confia la régence au prince Témour Boukha et il annonça le lendemain qu'il abandonnait la ville impériale pour se retirer en Mongolie; il partit presque sur le champ malgré les exhortations de Témour Boukha qui voulait aller chercher la mort, les armes à la main. Le 29, les troupes de l'empereur Ming entrèrent dans Daï-dou et Toghon Témour se réfugia à Ing-tchang à trente lieues au N. E. de Shang-tou. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, le 4e mois de l'année 1370, et le prince héritier se retira à Kara-kouroum; d'après Sanang-Setchen, Toghon

six empereurs mongols successeurs de Témour et trois empereurs Daï-Ming, de la chute des Mongols au commencement du règne de Shah Rokh, ce qui est parfaitement exact[1]), montre que l'on connaissait très bien, dans la Transoxiane et en Perse, le nombre des souverains qui, depuis la mort de Témour Khaghan, s'étaient succédés sur le trône du Céleste Empire. Il faut évidemment voir dans cette légende bizarre[2])

Témour se retira en Mongolie où il fonda la ville de Bars-Khotan sur les bords du Kéroulen, et mourut en 1370.

[1]) Six princes mongols ont porté le titre impérial après Témour: Wou-Tsoung Jin-Tsoung, Ing-Tsoung, Taï-ting-ti, Wen-Tsoung et Shun-ti, et trois empereurs Ming ont régné de 1368 à l'époque du *Mountékheb*: Thaï-Tsou, Kian-wen-ti et Young-lé (Tching-tsoung-wen-ti en 1425). On connaissait même par Wassaf le nom mongol des premiers successeurs de Témour, Külük-Khaïshang = Wou-Tsoung et Paribhadra = Jin-tsoung.

[2]) Le *Khilaset el-akhbar* de Khondémir (man. suppl. pers. 175, f. 259 r. et 1322, f. 348 r.) donne une liste toute différente des successeurs de Témour, il est vraisemblable qu'il l'a empruntée à l'*Oulous arbaa-i Tchinkkizi* d'Ouloug Beg, dont l'abrégé conservé au British Museum présente, d'après Mr. Rieu, une grande ressemblance avec l'ouvrage historique de Khondémir. D'après cette légende, Témour Oltchaïtou Khaghan eut pour successeur Khoushala, fils de Khaïshang, fils de Dharmapala قوشیلا بن خیشنك بن ترمه بالا, sixième empereur; le 7e fut Tokhtogha, fils de Khoushala توقتای بن قوشیلا; le 8e, Taï-zeu (Batra ?), fils de Tulek تابزی بن تولك qui reçut le surnom de Biliktou بیلکتو; le 9e, Anoushirvan ibn Dara (*sic*) انوشیروان بن دارا sous le règne duquel des troubles commencèrent à éclater dans l'empire; le 10e, Fougha Témour توقتیمور, fils de Témour Khaghan (*sic*); le 11e, Yisoudar بیسودار; le 12e, Yenké ینکه ou Iké ایکه, suivant un autre manuscrit, fils de Yisoudar; le 13e, Ilbeg Kaan ایلبك قاآن, et المبك قاآن; le 14e, Kéi-Témour کیتیمور; le 15e, Orok-Témour اورك تیمور; le 16e, Eltchi Témour Kaan qui vint à la cour de Témour Keurguen dans la Transoxiane et, après la mort du Sahib-i kiran, se rendit dans la capitale mongole اُلُغ یورت (l'Ourdou Baligh en Mongolie) et s'y fit reconnaître comme souverain après la chute de sa dynastie en Chine. La souveraineté de la Mongolie passa alors, suivant le *Khilaset el-akhbar*, aux descendants d'Érik Boké, le 17e souverain étant Dalitai دالتای, le 18e Oridé اورادای, fils de Mélik Témour et le 19e, Adai, fils de Ourouk Témour, ce qui est l'impossibilité même. Un auteur assez tardif, Haider ibn Ali Hoseini Razi, a écrit, sous

une histoire tendancieuse qui avait pour but de faire croire aux Turks et aux Persans que les princes qui régnaient en

le titre de *Medjma el-tévarikh*, une vaste compilation historique, sans grande originalité, mais dans laquelle on trouve des renseignements intéressants. Cet historien a utilisé pour la partie de sa chronique qui parle des empereurs Yuan, l'*Oulous arbaa-i Tchinkkizi* d'Ouloug Beg Keurguen. Les chroniqueurs persans, dit-il, n'ont, en réalité, aucune notion de ce qui s'est passé en Chine après Témour Kaan, et ils se bornent dans leurs livres à citer une liste de noms de souverains, sans ajouter de détails historiques. Ouloug Beg Mirza rapporte dans son histoire que les empereurs de la Chine qui se nommaient Khaghans قاآن furent au nombre de dix-neuf, le 6e étant Khoushala, fils de Khaïshang, fils de Dharmapala, fils de Tchinkim قوشلای بن خليل بن تومه بلای بن حکیم; le 7e, son fils Tokhtogha بوقیان qui fut surnommé Biliktou بیلکتو; le 8e, Khaïshang, fils de Dharmapala, fils de Tchinkim حیشان ابن نزهو بلای بن جیم کیم qui fut surnommé Külük Khaghan کلرخان, ce qui signifie le juste داد کر, cet empereur mourut le 15 Ramadhan 710; le 9e, Pari Badhra بربه بانری, son frère, qui fut surnommé Bouyantou بیومابو; le 10e, Ananda, fils de Mangala, fils de Koubilaï ایندہ منقلای بن قوبلا; le 11e, Khashli Kaan, fils de Dharmapala, fils de Tchinkim قشلی بن بر دالای بن جیم کیم qui, d'après Ouloug Beg aurait embrassé la religion chrétienne; le 12e, Khan Birdi? Kaan, fils de Tulek خان ایری قاآن بن تولك qu'on nommait également Buluk بولك; le 13e, Anoushirvan ibn Dara انوشیروان بن دارا; le 14e, Témour Kaan تیمور قاآن (dont le nom a été omis dans la liste donnée par le *Khilaset el-akhbar*); le 15e, Yisoudar یبودار; le 16e, Ilbeg التك قاآن sous le règne duquel Témour Keurguen envoya un ambassadeur à la Chine; le 17e, Païghou پیغو qui chassa de l'empire beaucoup des Mongols qui s'y trouvaient, lesquels allèrent habiter Karakouroum et Kalmak قلماق. Les émirs des tribus Euïreuths atteignirent une grande puissance et on dit qu'ils détrônèrent les empereurs mongols در ایام دولت او جمعی از اویرات قوتی تمام پیدا کردند و سلطنت از ان سلسله بیرون بردند کویند; le 18e, Kour Khan قور خان qui, au mois de Ramadhan 831, fit noyer un nombre considérable de Musulmans dans la mer; il périt peu de temps après cela, avec toute sa cour, dans un incendie allumé par la foudre et qui consuma son palais; le 19e, Daï-Ming Khan دیمنه خان qui était un excellent musulman (man. suppl. persan 1331, f. 114 r.). Il est inutile d'insister sur cette histoire invraisemblable dans laquelle on a accumulé comme à plaisir toutes les impossibilités et toutes les sottises en ramassant au hasard des noms connus dans l'histoire des Mongols. Nowaïri prétend dans son Encyclopédie

Chine étaient des Musulmans, on savait déjà par Rashid ed-Din que, malgré son nom bouddhique, Ananda était un fervent sectateur de l'Islam, et que les souverains mongols avaient été remplacés dans la souveraineté du Céleste Empire par des princes dont l'auteur du *Mountékheb el-tévarikh* parle d'une façon mystérieuse pour laisser croire qu'ils étaient originaires du pays de Tchaghataï. On verra bientôt que les singuliers rapports qui unissaient, au commencement du règne de Shah Rokh Béhadour, la Chine et l'empire des Timourides expliquent fort bien ce maquillage historique qui, encore aujourd'hui, fait croire aux Persans, même fort instruits, que le trône de la Chine est occupé par un descendant de Tchinkkiz [1]).

(man. arabe 1577, f. 27 v.) que Koubilaï eut pour successeur son fils Shirémeun شرمون; cet historien prétend que Shirémeun succéda à son père Koubilaï en 688; Koubilaï avait trois fils: Nomokhan, Shirémeun et Kumilik; Nomokhan mourut dans le pays de Khita et ce fut Shirémeun, qui d'ailleurs était l'aîné de ses frères, qui devint khaghan et il régna jusqu'en 712. A sa mort, Tokhta fils de Monkké-Témour, souverain de la Horde d'Or, se rendit en Mongolie pour y réclamer la dignité impériale, mais il mourut avant de l'avoir obtenue et ce fut l'un de ses fils qui devint khaghan كان جلوسه على تخت القانية بعد وفاة ابيه فى شهور سنة ثمان و ثمانين و ستمايـة و كان لقبلاى ثلاثة اولاد وهم نمغان و شرمون و كملك و اما نمغان فانه كان ببلاد الخطا كما ذكرنا فمات بها و كان شرمون هو الاكبر فجلس فى الملك و دامت ايامه الى سنة اثنتا عشرة و سبعماية .... و لما مات سار طقطا ابن منكوتمر صاحب البلاد الشمالية فى طلب القانية فمات ايضا ولم يليها و جلس على كرسى القانية احد اولاده. Je ne sais où Nowairi a pris cette histoire mensongère qui était évidemment la version des khans de la Horde d'Or, et qui avait été inventée par eux pour faire croire que l'empereur chinois était un prince de leur clan et qu'il était juste qu'ils se considérassent comme ses vassaux. Les relations entre la Horde d'Or et la cour du Kaire étaient assez fréquentes pour que cette histoire ait été apportée des bords de la Volga en Égypte.

1) En réalité, les Mandchous actuels sont les très proches parents des Niutché dont une famille régna en Chine sous le nom de Kin 金, et vit sa puissance anéantie par les Mongols.

A ce cycle appartiennent les ouvrages suivants:

Le *Zafer namèh* de Nizam ed-Din Abd el-Wasi[c] Shami, ou Shéneb-i Ghazani, dont un manuscrit est conservé au British Museum sous le n⁰ Add. 23980. Cette chronique qui fut écrite sur l'ordre direct de Témour comprend l'histoire de l'*oulous* de Tchaghataï et celle du Sahib-i Kiran jusqu'à la fin de l'année 806.

Le *Zafer namèh* de Shéref ed-Din Ali Yezdi qui, avec le petit traité qui lui sert de préface, la تاریخ جهانکیر, dont les éléments sont tous empruntés à la *Djami el-tévarikh*, comprend l'histoire des Timourides depuis les origines légendaires des Turks jusqu'au règne de Ibrahim Sultan Mirza.

Cette chronique, qui est citée par les Persans comme un modèle d'élégance, fut rédigée à l'aide de deux histoires officielles de Témour, l'une en vers turks, l'autre en prose persane, que le Mirza Ibrahim Sultan, second fils de Shah Rokh Béhadour († 838) communiqua à Shéref ed-Din. L'auteur du *Zafer namèh* raconte dans sa préface [1]) que l'émir Témour, qu'il fût en campagne ou qu'il vécût dans sa capitale, était

1) حضرت صاحب قران را در سفر و حضر پیوسته اعاظم ارباب عمایم
از سادات و علماء و فقهاء و اهل فضل و دانش از بخشیان ایغور و
دبیران فرس ملازم می بودند و همواره جمعی ازیشان بر حسب فرمان
قضا جریان هر چه وقوع می یافت از صادرات افعال و اقوال آن حضرت
و واردات احوال ملك و ملت و ارکان دولت همه را تحقیق نموده باهتمام
تمام قلمی می کردند و حکم چنان بود بر سبیل تأکید که هر قضیه
چنانچه در واقع بوده باز نموده شود بی تصرّفی در ان بزیادتی و نقصان
بتخصیص در باب اصالت و شجاعت هر کس که اصلا مراعات جانب
و مداهنه کرده نشود و خصوصًا در انچه بشهامت و صرامت آن
حضرت داشته باشد که در ان بهیچ وجه مبالغه نرود و هم باشارت
عالیهٔ آنحضرت اصحاب بلاغت آنرا کسوت عبارت پوشانیده بنظم و نثر

toujours entouré d'Alides, de docteurs musulmans, théologiens et juristes, de bakhshis ouïghours et de secrétaires

در سلك تأليف ميكشيدند بهمان شرط كه در ضبط آن رفته بود و بكرّات در مجلس عالى بسمع مبارك ميرسانيدند تا وقوف تمام بصحّت ان حاصل مى شد و بدين منظومهٔ تركى و مؤلفى فارسى هر يك از ان مشتمل بر معظمات احوال اوضاع آن حضرت رقم زدهٔ كلك نظم و تأليف شده بود و بغير از ان بعضى از بندگان درگاه عالم پناه متصدى تدوين تأريخ آن حضرت شده در تفتيش و تحقيق ان سعى بليغ مى نمودند و فضلآى سخن پرداز در ظلّ تربيت و رعايت ايشان آنرا بنظم و نثر تركى و فارسى مرتّب و مكمّل ساخته و پرداخته بودند و چون درين كتاب ..... نوبت ببيان باين مقاله رسيد حضرت سلطنت پناهى .... التفاتى كه بذات شريف در جمع و ترتيب اين تصنيف از اوّل باز مى فرمود سمت ازدياد و تضاعف پذيرفت و مجموع نسخ مذكور از منظوم و منثور تركى و فارسى از تمام ممالك طلب داشته جمع آمده بوده وآماده نهاده و هنگام توجّه مبارك بان شغل فرخنده سه طايفه از مردم خوانندده و دانندده و نويسندده در حواشى بساط جلالت مناط از سر تيقّظ و احتياط باقامت وظايف خدمت قيام مى نمودند بخشيان تركى دان و سخن دانان فارسى زبان هر يك نسخهٔ از ان نسخها ميخواندند و در هر واقعه جمعى كه گاه وقوع آن حاضر بودند اوضاع آن را چنانچه براى العين ديده بودند عرضه داشتند بعد از اطّلاع بر مضمون نسخ و تقرير ارباب وقوف و خبرت و تكرار استكشاف و استفسار تغيير و تطمير آن آنچه خاطر عاطر آنحضرت بصحّت و راستى آن جزم مى نمودند بزبان درر بار گهر نثار ادا فرموده نويسندگان بقيد كتابت در مى آوردند .... و اگر جزوى امرى

persans, qui, à tour de rôle, étaient chargés de noter par écrit tous les actes et toutes les paroles du conquérant, suivant une antique coutume renouvellée des khaghans mongols de Kara Kouroum et des empereurs de Daïdou. Ces secrétaires consignaient également tous les événements qui se produisaient dans l'empire ainsi que tout ce qui arrivait aux grands personnages; ils avaient l'ordre formel de les rapporter exactement comme ils s'étaient passés, de n'y rien ajouter, de n'en rien retrancher et surtout de ne jamais faire le panégyrique de Témour. Des littérateurs habiles, poètes et prosateurs, étaient chargés de revêtir cette matière historique des ornements de leur style et ils venaient lire les chapitres de leur travail à l'émir Témour pour qu'il fût bien certain de l'authenticité de leur rédaction. L'histoire officielle du conquérant de l'Inde se trouva ainsi exposée sous la forme de deux versions officielles, l'une en vers turks, l'autre en prose persane, sans compter, ni les chroniques officieuses en prose qui furent rédigées par les gens de la cour dans l'espérance de gagner les bonnes grâces du maître, ni les histoires

در عقدهٔ ابهام و اشتباه مى ماند يا مخالفتى ميان نسخ و راويان
واقع مى شد رسل و رسايل باطراف ممالك ارسال ميرفت و از معتمدان
صاحب وقوف كه در ان قضيه اعتمادى بر سخن ايشان بيشتر بود
استفسار كرده مى شد و بدين طريق قصّه قصّه تحقيق نموده در
مجلس همايون قلمى ميكشت و چند نوبت باز خوانده تصحيح مى
يافت چنانچه جمع ابن تاريخ و نسق وضع و ترتيب آن و ايراد آن
قضيه در محلّ مناسب كه تأليف كتاب عبارت از انست مطلقا از
حسنات حسن التفات و نتايج خاطر فياض آن حضرت است و بعد
از ان بر حسب فرمان بعبارتى كه قرار بر ان يافته سمت تحرير مى
پذيرفت و ديگر بار در مجلس عالى شرف اصغا مى يافت . . . .

man. suppl. persan 214, f. 62 v

en vers et en prose, en turk et en persan, qui furent entreprises par les professionnels de la littérature. Ibrahim Sultan Mirza avait commandé en 822 de l'hégire, à Shéref ed-Din Ali Yezdi, un abrégé de l'histoire des Mongols depuis leurs origines mythiques jusqu'à Témour, dans lequel se trouverait exposé d'une façon claire et précise le raccordement de la lignée de Témour à celle de Tchinkkiz Khan; on a vu un peu plus haut que, pour complaire à son puissant protecteur, Shéref ed-Din Ali Yezdi ne s'était point géné pour maquiller l'histoire réelle et pour créer de toutes pièces le rôle de l'émir Karatchar dont Rashid ne parle pas. Cette chronique, qui reçut le titre de *Tarikh-i Djihangir*, n'était, dans la pensée d'Ibrahim Sultan et de son père, que la préface d'une œuvre considérable dans laquelle serait exposée d'une façon élégante et claire l'histoire des commencements de leur dynastie. Quand Shéref ed-Din arriva à l'histoire du conquérant, Ibrahim Sultan écrivit dans toutes les provinces de l'Iran pour rassembler à sa cour tous les manuscrits qui contenaient la geste de son aïeul, qu'ils fussent écrits en turk ou en persan, en prose ou en vers, et il entreprit d'en faire tirer tous les renseignements qui y étaient contenus: trois groupes d'érudits collaborèrent à cette œuvre, des gens experts en paléographie et en diplomatique qui lisaient les documents rassemblés par Ibrahim Sultan, des hommes qui connaissaient à fond l'histoire de Témour, des scribes, des *bakhshis*, qui savaient le turk et des secrétaires qui parlaient élégamment le persan. Ces personnes lisaient chacune un de ces manuscrits et l'on avait soin de faire assister à ces lectures des hommes qui avaient pris part aux événements dont il allait être parlé et qui exposaient les faits tels qu'ils les avaient vus. Quand Ibrahim Sultan avait ainsi pris connaissance de ce qui se trouvait dans les manuscrits et que leur récit avait été confirmé par le témoignage des personnes qui avaient été les témoins oculaires des faits qu'ils narraient,

ainsi que par une enquête approfondie, il donnait aux écrivains l'ordre d'écrire la version qui lui paraissait la plus authentique. Si un fait particulier ou un détail se trouvait douteux, s'il existait des divergences entre les manuscrits et le récit des personnes qui avaient été les acteurs de la geste timouride, le prince envoyait des lettres et des gens dans les contrées les plus reculées de l'empire, aussi loin qu'il le fallait, et il faisait enquêter les personnes qui, sur ce point spécial étaient connues pour avoir la plus grande compétence. C'est ainsi que, fragment par fragment, Ibrahim Sultan établit un texte authentique de la vie de son illustre aïeul et qu'il le fit consigner par écrit en sa présence. Quand ce travail fut entièrement terminé, Ibrahim Sultan chargea Shéref ed-Din Ali Yezdi de le reprendre au point de vue littéraire et il se fit lire le *Zafer namèh* quand le styliste persan en eût fini la rédaction.

Le *Matla el-saadein*, par Kémal ed-Din Abd er-Rezzak ibn Ishak el-Samarkandi, écrit dans un style élégant et fleuri, qui contient, dans les exemplaires complets, le récit des événements qui se sont passés dans l'Iran et dans l'*oulous* de Tchaghataı depuis la naissance du sultan Abou Saïd Béhadour Khan (704) jusqu'à l'avénement d'Aboul-Ghazi Sultan Hoseın (875). Cet excellent ouvrage dont l'une des principales sources est la *Zoubdet el-tévarikh* de Hafiz Abrou et auquel on ne peut reprocher qu'une trop grande imprécision dans les dates, forme la suite naturelle de la *Djami el-tévarikh* de Rashid: il suffit de lui ajouter le septième volume du *Rauzet el-séfa* et une partie du troisième volume du *Hébib el-siyer* pour avoir un exposé complet de l'histoire des Mongols, des origines de leur nation à la chute de l'empire des Timourides de l'Iran. Bien qu'il ait vécu au service des descendants de Témour, Abd er-Rezzak ne s'est pas borné à faire dans son histoire le panégyrique de la maison du Sahib-i Kiran, et il s'est montré aussi impartial

que peut l'être un historien qui se condamne à écrire dans de telles conditions.

Le *Moezz el-ansab* fut rédigé en 830, sous le règne de Shah Rokh, par un anonyme, et sur l'ordre de ce prince. Ce précieux ouvrage fut continué par des auteurs qui n'ont pas indiqué leurs noms jusqu'à Bédi el-Zéman Mirza (923); il consiste uniquement en tableaux généalogiques fort soigneusement dressés; tous ceux qui concernent les princes du premier empire mongol, d'Along-Goa à Témour Khaghan, sont la copie pure et simple des tableaux généalogiques شعب جدول que Rashid ed-Din avait dressés pour la *Djami el-tévarikh* et que les copistes ont supprimés dans tous les exemplaires. Quant aux tableaux qui représentent la descendance des Timourides depuis Karatchar, il est bien difficile de savoir où l'auteur en est allé puiser les éléments, mais il est probable que ce fut dans les archives de la maison de Témour.

L'histoire des quatre *oulous* de la maison de Tchinkkiz الوس اربعهٔ چنکیزی par le sultan Oulough Beg, fils de Shah Rokh, contient l'histoire des peuples turks, de leurs origines légendaires jusqu'en 851. Cet ouvrage qui n'existe dans aucune bibliothèque européenne, mais qui s'est peut-être conservé au Sérail de Constantinople, n'a évidemment aucune valeur dans sa partie antérieure à l'année 703 de l'hégire, car l'auteur n'a eu en sa possession aucun document qui aurait échappé à Rashid et il n'a eu aucun de ceux qui avaient été utilisés par lui; ses sources furent la *Djami el-tévarikh*, le *Djihan-kushai* et la *Zoubdet el-tévarikh* de Hafiz Abrou, qui est elle-même basée sur la chronique du vizir de Ghazan. La *Tarikh-i oulous arbaa-i Tchinkkizi* prendrait une certaine importance à partir de l'année 703 date à laquelle s'arrête Rashid ed-Din [1]).

[1]) Un manuscrit d'un abrégé de la chronique d'Oulough Beg est conservé au British Museum sous le n⁰ Add. 26190 (Rieu, *Catalogue*, page 164) تعداد اسامی ملوك ..... از مجموعهٔ كه سلطان السعيد الغ بيك

On devrait trouver dans cet ouvrage, comme d'ailleurs dans la chronique de Hafiz Abrou, de nombreux renseignements sur la fin de la dynastie mongole en Chine, et sur les commencements de celle des Ming; les relations diplomatiques furent constantes entre la Chine et la Perse durant tout le règne des princes descendants d'Houlagou, et entre le Céleste Empire et la Transoxiane pendant toute l'époque timouride [1]). Shah Rokh et Ouloug Beg n'auraient eu qu'à

مرزای شهید .... در ذکر خانان الوس اربعه تالیف نموده اند تحریر افتاد M. Rieu a remarqué que cet abrégé de la chronique d'Ouloug Beg présente les plus grandes ressemblances avec le 9e chapitre du *Khilaset el-akhbar* de Khondémir qui est consacré à l'histoire des Mongols et l'histoire des ancêtres de Tchinkkiz qui s'y trouve exposée n'est, paraît-il, que l'amplification de la préface du *Zafer namèh*, du *Tarikh-i Djihangir* de Shéref ed-Din Ali Yezdi; mais cette préface du *Zafer namèh* a elle-même pour source unique la *Djami el-tévarikh* de Rashid ed-Din. D'autre part, le contenu de l'*Oulous arbaa-i Tchinkkizi* est, pour l'histoire de la Chine, assez clairement connu par l'extrait qu'en donne en abrégé l'auteur du *Medjma el-tévarikh*.

[1]) L'auteur du *Matla el-saadein* ne cite pas l'*Oulous arbaa-i Tchinkkizi* parmi les œuvres d'Ouloug Beg, et il se borne à parler de ses travaux astronomiques qui sont beaucoup plus connus: خواست که از انوار دانش خویش چون اشراق آفتاب در اقطار افاق ظاهر کرداند و فروغ ادراك از مقعّر خاك بمحدّب فلك ألافلاك رساند و صدای رصد کواکب درکنبد کردون اندازد و طنطنهٔ این کار بزرك در اطراف ربع مسکون منتشر سازد بنا بر ان با خواصّ حکمآء و فحول عقلآی مهندسان عطارد ذکا و فیلسوفان مجسطی کشای که در جمیع علوم و حقایق معقول و مفهوم بتخصیص ریاضی و حکمی اعجوبهٔ عصر و نادرهٔ دهر بودند مثل افلاطون زمان مولانا صلاح ألدّین موسی قاضی زادهٔ رومی وبطلمیوس دوران مولانا علاء ألدّین علی قوشچی که تربیت یافتهٔ میرزا الغ بیك بود و بزبان عنایت اورا فرزند خطاب می فرمود و این دو محقّق دانشمند در سمرقند اقامت داشتند و مولانا اعظم

exprimer aux ambassadeurs chinois qui venaient à leur cour le désir de voir rédiger, à Pékin, même en persan, un ré-

غیاث ألدّین جمشید و مولانا معظّم معین آلدّین که میرزا الغ بیك ایشان‌را از کاشان بسمرقند برده بود انجمنی ساخت و در معرفت دقایق تنجیم و ادراك غوامض تقاویم با ان دانشوران که بمدد عقل کلّ بر کیفیت هر جزوی از اجزای سپهر واقف بودند و بخطوات اقدام مسافر هم کمّیّت طول و عرض عالم علوی و سفلی می پیمودند و در تحقیق ابعاد و سطوح اجرام هیچ دقیقه مهمل و هیچ ثانیه نا مرعیّ نماند و در ارتفاع درجات مرتبه سخن بفلك الافلاك رسانده سخنان پرداخت و بعد از تحصیل کمالات و تکمیل الات میل استنباط رصد و استخراج زیج فرموده و در شمال سمرقند مایل بمشرق مقام لایق تعیین نمود و باختیار حکمای نامدار طالعی که آن کاررا شاید مقرّر شد و بنای آن چون اساس دولت پایدار و بنیاد آن چون قاعدهٔ سلطنت استوار استحکام یافت تأکید بنیان و تشیید ارکان چون قواعد جبال تا موعد یوم تسیّر الجبال مامون از زوال و مصون از اختلال آمد و هیأت افلاك تسعه و اشکال دوایر تسعه و درجات و دقیق و ثوانی تا عواشر و افلاك تداویر وکواکب سبعه سیّاره و صور کواکب ثابته و هیأت کره ارض و صور اقلیم با کوهها و دریاها و بیابانها و انچه از توابع آن باشد بنقوش دلپذیر و رقوم بی نظیر در درون آن عمارت عالی بنیاد رفیع نهاد که نمودار قصر مقرنس سبع شداد بود ثبت و تحریر فرمود و تقویم آفتاب و سایر کواکب‌را رصد کرده بر زیج جدید ایلخانی که جناب حکمت مآب خواجه نصیر آلدّین طوسی استخراج نموده بود فواید و لطایف فرود و در تقویم افتاب و کواکب دیگر تفاوت صریح ظاهر ساخت و حکمای بزرگ در ان مهمّ نازك ممدّ و معاون بودند و آوازهٔ آن امر خطیر در بلاد

sumé de l'histoire du Céleste Empire, pour que les empereurs Ming se soient empressés de le satisfaire, mais ils se sont

و امصار اشتهار و انتشار یافت و شهزاده موفّق گردید تا آن زیج تصحیح یافته و باتمام رسید و بزیج سلطانی کورکانی موسوم شد و در میان مهرهٔ صناعت تنجیم و اصحاب تقویم معمول و متداول است....

man. anc. fonds 106, f. 100 r. et v.; man. supp. persan 221, f. 109 r. et v., sous la rubrique de l'année 823 de l'hégire. Oulough Beg voulut se révéler par les lumières de sa science comme les rayons du soleil dans les contrées célestes; il chercha à élever l'éclat de son intellect au dessus des contingences de ce monde et à atteindre la convexité du ciel des cieux. Il eut le dessein d'élever la voix qui dirait (les résultats de) l'observation des étoiles sous la coupole du firmament et de répandre la renommée de ce grand œuvre dans les contrées du monde. Pour cela, il fit sa société des mathématiciens émérites et des géomètres dont l'intelligence brillait de l'éclat de Canope, dont le raisonnement était aussi subtil que celui de Mercure, philosophes qui avaient résolu les arcanes de l'Almageste, qui, dans toutes les sciences de raisonnement et dans les sciences exactes, principalement dans les mathématiques et en philosophie, étaient les merveilles de leur siècle et les joyaux uniques de leur époque, tels que le Platon de son siècle, Maulana Salah ed-Din Mousa Kazi-zadèh-i Roumi, le Ptolémée des âges passés et à venir, Ala ed-Din Ali Koushtchi qui avait été élevé par Ouloug Beg et que ce prince, par tendresse, appelait son fils, ces deux illustres savants habitaient à Samarkand; tels que Maulana-i A'zam Ghiyas ed-Din Djemshid et Maulana-i Moazzem Mo'in ed-Din, que Mirza Ouloug Beg avait fait venir de leur ville de Kashan pour les installer à Samarkand. Le sultan s'entretint des subtilités de la science des observations astronomiques et des arcanes du calcul du mouvement céleste avec ces savants qui, grâce à l'aide que leur prêtait l'Intelligence Totale, avaient la connaissance parfaite de toutes les propriétés de chaque monade du monde des astres, qui, marchant d'un pas audacieux dans les chemins de leur science, mesuraient la longueur et la largeur du monde supérieur et du monde inférieur, qui ne perdaient pas une minute, qui ne se donnaient pas une seconde de répit pour déterminer avec précision l'eloignement et les dimensions des corps celestes et qui dans leur calcul des coordonnées des astres, avaient porté leur célébrité jusqu'au ciel des cieux. Quand il eût atteint la perfection de leur science et qu'ils eurent terminé la construction d'instruments d'astronomie, le sultan Ouloug Beg témoigna le désir de faire des observations célestes et de dresser des tables; il fixa, au nord de Samar-

bien gardés d'agir ainsi, et ils ont préféré faire inventer par leurs historiographes, comme on l'a vu plus haut, une histoire

kand, tendant vers l'est, un emplacement qui était propre à la réalisation de ce dessein et on assigna, d'après la détermination de ces savants illustres, l'ascendant favorable à cette entreprise. La construction de cet observatoire fut faite inébranlable comme les bases d'un empire qui doit durer éternellement et ses fondations furent établies puissantes comme celles d'une monarchie qui défie les injures des siècles; ses fondations furent jetées et ses murs furent élevés solides comme les assises des montagnes pour qu'au jour annoncé par le Koran où les montagnes glisseront sur leur base, ils soient garantis contre tout dommage et préservés de la ruine. Le sultan fit placer et dessiner dans cet édifice qui s'élevait fièrement dans les airs, semblable au palais aux voûtes azurées que sillonne la course des sept étoiles au vol rapide, des sphères d'une gravure incomparable qui réjouissait la vue, représentant les neuf cieux, les cartes des neuf cercles célestes avec la division en degrés, minutes et secondes jusqu'aux décimes, les cieux de roulement, les sept planètes, les étoiles fixes, un globe représentant la sphère terrestre, des cartes des climats avec l'indication des montagnes, des mers, des déserts et de tous les détails géographiques.

Ouloug Beg fit des observations pour vérifier l'exactitude des tables du soleil et des autres étoiles, et il ajouta le résultat de ce travail aux „Nouvelles tables Ilkhaniennes" qui avaient été calculées par le très savant Khadjèh Nasir ed-Din Tousi; il montra qu'il existait des différences évidentes entre les coordonnées du soleil et des autres étoiles telles qu'elles étaient indiquées dans ces tables et celles qu'il avait calculées, et les savants astronomes, qu'il avait réunis autour de lui, lui furent d'une aide précieuse dans ce travail délicat. La renommée de ce grand œuvre se répandit dans les royaumes et les contrées du monde et le prince entreprit alors de réviser et de mettre au point les „Tables Ilkhaniennes", et ce travail, une fois terminé, reçut le titre de „Tables impériales Keurguéniennes"; c'est un ouvrage très employé par ceux qui font des observations astronomiques et par ceux qui dressent des tables d'étoiles et qui s'en passent les exemplaires de main en main ....» عواشر ne désigne pas les dixièmes de seconde, mais une division du cercle infiniment plus petite: les astronomes musulmans divisent le cercle en درجة, دقيقة, ثانية, ثالثة, رابعة, خامسة, سادسة, سابعة, ثامنة, تاسعة et عاشرة, chacune de ces divisions étant le $\frac{1}{60}$ de la précédente. La عاشرة, ou décime, [illegible] $(\frac{1}{60})^8$ de seconde, soit une infinitésimale qu'il est plus qu'impossible de faire figurer dans les calculs. Les افلاك تداوير „cieux de roulement" répondent

complétement fausse, pour dissimuler, autant qu'il était possible, la chute de la dynastie mongole en Chine et l'avénement dans cet empire d'une dynastie nationale.

Cette lacune ne présente pas d'importance, car l'histoire des Mongols de la Chine sous les empereurs postérieurs à Shih Tsou jusqu'à Shun Ti est connue aussi complétement qu'il est possible de le désirer par le *Youen-ssé* et le *Ming-ssé*. Une lacune beaucoup plus grave, et celle-ci impossible à jamais combler, serait le manque de renseignements sur l'*oulous* de Tchoutchi, sur la Horde d'Or, dont les souverains étaient les maîtres de la Russie, sur lesquels on ne sait presque rien, et pour lequel on n'a pas, et l'on n'aura probablement jamais d'histoire continue. Déjà sous les règnes d'Ougédeï, de Kouyouk, de Monkké et de Koubilaï, l'histoire de l'empire du Kiptchak était complétement ignorée à la Chine et presque aussi mal connue en Perse. Le résumé de l'histoire des événements qui se passèrent dans le pays de Toghmakh, depuis le jour où Tchinkkiz le donna à son fils Tchoutchi jusqu'en l'année 703 que l'on trouve à la fin de la biographie de Tchoutchi, montre que l'on n'avait à la cour de Ghazan que des renseignements très vagues et incomplets sur la Horde. Dans les deux histoires d'Oltchaïtou et d'Abou Saïd (703—716) qui ont été ajoutées à la *Djami el-tévarikh*, on ne trouve pour ainsi dire rien sur le royaume du Kiptchak et les chroniques postérieures, de Mirkhond et de Khondémir, sont très pauvres sur ce point; il est plus que vraisemblable que cette regrettable pénurie de renseignements sur l'une des périodes les plus obscures et les plus ténébreuses du Moyen Age doit également se remarquer dans le *Tarikh-i oulous*

à une conception particulière de la théorie de Ptolémée, grâce à laquelle le savant astronome expliquait le mouvement rétrograde des planètes. Le فلك تدوير d'une planète est un petit cercle auquel la planète est supposée attachée et qui roule dans l'intérieur de la couronne de l'excentrique خارج مركز qui est tangente intérieurement à la couronne enveloppe فلك ممثل.

arbaa, car le *Khilasct el-akhbar*, qui présente de grandes similitudes avec l'abrégé de la chronique d'Oulough Beg, ne donne sur les descendants de Tchoutchi et de Batou que des renseignements tout à fait insuffisants; il en faut conclure, ce qui n'a rien d'étonnant quand l'on songe à l'indifférence et à l'apathie des hommes, que l'on n'avait, en Perse, pas plus de renseignements sur ce qui se passait à Séraï ou à Moscou que les princes de la Horde ne connaissaient les événements qui se succédaient sur la terre iranienne ou dans l'empire des Fils du Ciel [1]).

La partie vraiment importante de l'*Oulous-i arbaa Tchinkkizi* est évidemment l'histoire des deux autres *oulous*, celui de Toulouï, dans la terre d'Iran après 716, alors que l'empire d'Houlagou se fragmenta aux mains de princes pusillanimes et indignes du sang de Tchinkkiz Khaghan, et celui de Tchaghataï.

[1]) Et cependant, les princes du pays de Toghmakh et ceux de l'*oulous* de Perse s'adressaient assez souvent des ambassades; d'après l'auteur de l'*Histoire d'Oltchaïtou* (man. supp. persan 1419, f. 59 v.), en Zilhidjdja 709, on reçut à la cour de Perse des envoyés du khan Tokhta; au mois de Zilkaada 712, arrivèrent des envoyés du khan Uzbek, Gueuk Témour Keurguen et Bai-Boukha (*ibid.*, f. 96 r.). En Moharrem 714, on reçut une nouvelle ambassade d'Uzbek, elle était dirigée par un certain Geikhatou qui avait pour mission de négocier une alliance avec Oltchaïtou (f. 109 v.); un peu plus tard, quand Oltchaïtou et Uzbek se furent brouillés à cause du prince Baba Oghoul, plusieurs ambassades furent échangées par les deux souverains (f. 115 r.). En 715, un certain Ak-Boukha, de la tribu des Kiyot, arriva à Tébriz, comme chef de l'une de ces ambassades et il voulut apprendre à vivre à un émir mongol de Perse, Hosein Keurguen qui le remit à sa place en lui disant assez vertement que sa mission ne consistait pas à apprendre le *yasak* aux descendants de Tchinkkiz Khan (f. 115 v. et continuation de la *Djami el-tévarikh*, man. supp. persan 209, f. 471 v.). *Bai* dans Bai-Boukha est la transcription du chinois 白 *pai* «blanc», et non l'aboutissement du mot *beg* بيك «prince» qui est lui-même la transcription de 伯 *pak*, *pek* «chef, prince». C'est par ce mot 白 «blanc», prononcé anciennement *pik* que s'expliquent les noms comme Bek-témour, Bek-poulad, Bek-bars qui se trouve aussi sous la forme Bai-bars, Bars-bai et non par 伯 *pik* «chef».

Bien qu'elle soit restée incomplète de son troisième tome et de la seconde section du deuxième volume qui devaient comprendre, l'un la description du monde, l'autre la vie du sultan Khorbanda Oltchaïtou, la *Djami el-tévarikh* est l'une des plus vastes chroniques des littératures musulmanes et elle les dépasse toutes par la difficulté de son texte, hérissé de noms propres étranges qui étaient complétement inconnus avant elle et que l'on n'a plus jamais revus. Les Persans estiment d'ailleurs assez peu ces œuvres historiques écrites en prose et dépourvues d'élégances littéraires, qui se contentent de présenter au lecteur un exposé assez aride des événements et des faits, dénué des ornements de la rhétorique et de la poésie: l'extrême précision à laquelle Rashid a sacrifié toute élégance, au point de laisser subsister dans sa chronique des passages qui sont parmi les plus médiocres de la littérature persane, le soin avec lequel il avait dressé des tableaux schématiques représentant la filiation des princes mongols, n'ont jamais été goutés par les Persans qui estiment que ces notions historiques ne valent pas une historiette du Goulistan ou un quatrain de Hafiz.

Ghazan était un homme bien trop ouvert aux choses de l'esprit, et trop perspicace pour ne pas se rendre compte du danger que courait la chronique dont il avait inspiré la rédaction, celui de n'avoir qu'un nombre infime de lecteurs, ceux-là seuls, et Dieu sait combien ils sont rares dans la terre d'Iran, qui s'intéressent plus à la réalité des faits historiques qu'à la musique et au rythme d'une ode d'Envéri ou d'un ghazel de Saadi.

La forme historique qui est de beaucoup la plus goûtée par les Persans est celle du Livre des Rois, et les auteurs qui ont cru assurer l'éternité à leurs chroniques en les rédigeant dans une savante prose métrique, Wassaf lui-même, ont vu leurs œuvres tomber peu à peu dans un injuste oubli tandis que les vers héroïques de Firdousi garderont la jeunesse de leur gloire tant que le persan sera la langue de la terre iranienne.

Si l'on ajoutait une foi absolue à ce que raconte un certain Shems ed-Din Kashani, auteur d'une fort médiocre histoire en vers de l'empire mongol, des origines mythiques de la race jusqu'au sultan Oltchaïtou, dont le manuscrit, probablement unique, est conservé à la Bibliothèque Nationale sous le n⁰ 1443, la chronique de Rashid ed-Din n'aurait été composée que pour servir de thème à son œuvre [1]).

Au cours d'une réception, Mahmoud Ghazan avait exprimé le désir de voir composer en vers persans, sur le modèle du Livre des Rois, une histoire de ses ancêtres qui, depuis l'époque d'Along-Goa, avaient régné sur les tribus mongoles. Poulad Tchheng-siang, ambassadeur de Koubilaï à la cour de Perse, dit au sultan qu'il connaissait par cœur l'histoire des souverains mongols et qu'il lui serait facile de répondre à une partie de son désir, mais que la rédaction en vers de cette histoire était l'affaire d'un autre que lui. Ce fut alors que Ghazan ordonna à Rashid de recueillir oralement toute l'histoire des Mongols de la bouche de Poulad et de la rédiger en prose de façon à fournir un canevas aux poètes futurs. Le vizir consigna par écrit tous les renseignements que lui fournit l'ambassadeur de Koubilaï et il les compara avec les récits que lui firent d'autres personnes également versées dans la connaissance de l'antiquité mongole.

Rashid ed-Din renonça immédiatement, d'après ce que dit Kashani, à toutes ses occupations, ce qui n'est point vrai, et il

[1]) Ce manuscrit a été copié en 826, f. 306 r.

se confina dans la tâche que lui avait assignée Ghazan, employant tout son temps à traduire les documents mongols et turks qu'il s'était procurés et à les combiner avec la narration de Poulad Tchheng-siang dont il respecta l'intégrité jusque dans ses moindres détails et à laquelle il ne fit subir aucune altération :

چون پولاد چنگسان و خواجه رشید نشستند با هم چو پیر و مرید
روایت همی کرد فرخنده میر وزو می نبوسید دانا وزیر

La *Djami el-tévarikh* fut terminée après deux ou trois années d'un labeur opiniâtre; il ne faut pas voir dans cette assertion du rimeur de Ghazan une exagération poétique : l'histoire des Turks et des Mongols, qui forme la première partie de la *Djami el-tévarikh*, fut commandée par Ghazan Khan à Rashid ed-Din dans le courant de l'année 700 de l'hégire et entièrement terminée avant le mois de Shavval 703, date de la mort de Ghazan. Rashid s'occupait de faire recopier son manuscrit pour le présenter au sultan quand le souverain mongol mourut inopinément; la copie ne fut terminée qu'une année plus tard, en Shavval 704, et offerte à Oltchaïtou, frère de Ghazan, qui lui avait succédé dans la souveraineté de l'Iran; cette histoire des Mongols, avec le titre de تاریخ مبارک غازانی, est complétement indépendante du reste de la *Djami el-tévarikh*, et c'est cette histoire que Shems ed-Din Kashani a mise en mauvais vers persans. Quant au reste de la *Djami el-tévarikh*, qui comprend l'histoire du monde musulman, il est du à l'inspiration du sultan Oltchaïtou qui tenait à posséder une histoire générale du monde qui fût écrite sous son règne; la partie qui en est connue n'offre qu'un intérêt des plus restreints, sauf les résumés de l'histoire de l'Inde, de la Chine, et surtout des Ismaïliens, car elle est un simple résumé ou la copie des chroniques antérieures, de Tabari, d'Ibn el-Athir, de Ravendi, et de bien d'autres; la rédaction de la partie qui fut commandée par Oltchaïtou à son vizir fut terminée en 706 de l'hégire, comme on le

sait par Aboul-Kasem Abd Allah el-Kashani [1]) et par le continuateur de Rashid [2]); l'histoire des Mongols, la تاریخ مبارك غازانی, s'arrête en 703 [3]).

[1]) وآدینهٔ دوم (شوال سنه ستّ و سبعمایه) دستور ایران خواجه رشید الدین کتاب جامع التواریخ بر رای پادشاه عرضه کرد, *Histoire d'Oltchaïtou*, man. supp. persan 1419, folio 37 verso. C'est par erreur que dans le *Catalogue des manuscrits persans*, tome I, p. 283, j'ai dit que cette présentation avait eu lieu en 704, il n'y a aucun doute sur l'année 706 et la date de 704, que j'avais reproduite d'après Schefer, est fausse, comme, d'ailleurs, son indication du passage de l'histoire d'Oltchaïtou.

[2]) در جمعهٔ دوم شوال (سنه ستّ و سبعمایه) صاحب سعید خواجه رشید الدّین طیّب الله ثراه کتاب جامع التواریخ بر رای پادشاه سعید عرضه داشت و تربیت و نواخت فراوان یافت; man. supp. persan 209, f. 450 r. Le *Hébib el-siyer* qui, au cours de la vie du sultan Abou Saïd Béhadour Khan, donne une biographie assez détaillée de Rashid, n'indique pas la date de cette présentation. La source du continuateur de Rashid pour le règne d'Oltchaïtou est l'histoire de ce prince qui vient d'être citée. M. Rieu, dans son admirable *Catalogue of persian manuscripts*, tome I, page 76, dit que la *Djami el-tévarikh* fut terminée en 710; je ne sais sur quelle autorité il se fonde pour indiquer cette date. On sait par Rashid lui-même qu'il écrivait l'histoire des Francs en 705 (*ibid*, page 76), or l'histoire des Francs se trouve tout à fait à la fin du 2e chapitre du second volume de la *Djami el-tévarikh*, cela seul suffirait à prouver que l'auteur terminait sa chronique en 705 et, dans ces conditions, il est tout à fait vraisemblable qu'il l'a présentée à Oltchaïtou en Shavval 706.

[3]) Man. supp. persan 209, f. 269 v. et 443 r. Rashid dit dans sa préface que son ouvrage, qui contient l'histoire de Tchinkkiz Khan, de ses pères et de ses ancêtres, de ses fils et de ses descendants, fut composé sur l'ordre précis de Ghazan Khan d'après des chartes اوراق et des rouleaux généalogiques طوامیر dont aucun n'était complet et qui se trouvaient dispersés un peu partout, d'après des livres et des documents de tout genre. Quand, après la mort de Ghazan, Rashid présenta son travail à Oltchaïtou, il lui offrit de le lui dédier et d'inscrire dans sa préface ses titres royaux, mais Oltchaïtou refusa et voulut au contraire que le nom de son frère et ses titres y figurassent pour rappeler aux générations de l'avenir qu'il avait eu la première idée de cette œuvre: ce fut ainsi que ce volume, de beaucoup le plus important, fut nommé

Les sources orales ne furent heureusement pas les seules dont se servit Rashid et Shems ed-Din Kashani n'a pas cité la plus importante des sources écrites de l'histoire des Mongols, le *Livre d'or* de l'antiquité turke, l'*Altan depter* التان دفتر, auquel Rashid renvoie souvent dans ses notices sur les tribus turkes et mongoles et qu'il nomme

تاريخ مبارك غازانى «Chronique bénie inspirée par Ghazan»; quand Oltchaïtou eût lu cette histoire, il fit la remarque que l'on n'avait jamais composé une chronique qui comprît les annales de toutes les populations qui habitent les divers climats du monde, le détail des événements au milieu desquels elles avaient vécu et la description des diverses races dont se compose l'humanité. Il n'existait alors en Perse aucun livre dans lequel on trouvât l'histoire de tous les pays et de toutes les contrées de la terre; comme les climats les plus lointains du monde étaient soumis à son sceptre et à celui des princes de sa race, que les savants, les astronomes, les érudits, les historiens du Khitaï, du pays de Matchin, de l'Inde, du Kashmir, du Tibet, des Turks Ouïghours et des autres tribus turkes, des tribus arabes et des Francs, se trouvaient réunis à sa cour, il exprima le désir que l'on entreprît, à l'aide des matériaux que ces gens avaient à leur disposition, une chronique générale qui lui serait dédiée. Cette chronique devait, avec un grand traité de géographie comprenant des cartes صور الاقاليم et la description des routes des royaumes, former deux volumes. Rashid se mit à l'œuvre, mais on voit, par la façon dont il parle de cette entreprise, qu'il ne considéra jamais cette chronique que comme un appendice à son histoire des Mongols: c'est la somme de l'histoire des Mongols, la تاريخ مبارك غازانى, et de ces appendices qui forme la *Djami el-tévarikh*. Rashid ne mentionne pas l'époque à laquelle il présenta l'histoire des Mongols, définitivement recopiée, à Oltchaïtou; cette lacune est heureusement comblée par le continuateur anonyme de Rashid qui fixe d'une façon certaine cette date à 704: اين كتاب مبارك كه موسوم است بجامع التواريخ رشيدى .... كه در شهور سنه اربع و سبعمايه باتمام پيوسته, (man. supp. persan 209, f. 443 r.), cet historien entendant ici par *Djami el-tévarikh* l'histoire du monde mongol. Dans son كشف الظنون (éd. de Constantinople, page ٣٩١), Hadji-Khalifa donne des renseignements passablement erronés sur l'œuvre de Rashid: il dit en effet que Ghazan est mort en Shavval 704, qu'il a eu pour successeur son fils Khodabendèh et que ce prince ordonna à Rashid de faire figurer son nom à côté de celui de Ghazan dans la dédicace du livre; le reste est exact.

التان دبتر [1]). Rashid fit traduire toutes ces pièces en persan et, dit Shems ed-Din Kashani d'une façon assez énigmatique, l'écrivain turk et l'écrivain persan étaient tous les deux des Persans; pour les récompenser de leurs peines, Rashid les couvrit d'or et de joyaux, ce qui est évidemment une exagération, car l'on verra plus loin que le vizir de Ghazan et d'Oltchaïtou n'avait pas l'habitude de se montrer aussi généreux. Ni Rashid, ni Shems ed-Din Kashani ne parlent des sources chinoises de la *Djami el-tévarikh* et il faut recourir au témoignage d'un historien un peu postérieur pour trouver sur elles quelques renseignements.

A aucune époque, dit Abou Soleïman el-Bénakéti dans sa chronique [2]), les livres historiques des Chinois n'étaient par-

[1]) Il ne faut pas voir dans cet *Altan depter* un livre bouddhique analogue à l'*Altan toptchi* parce que le mot *altan* «or» figure dans son titre; comme un certain nombre de traités bouddhiques ont des titres composés avec le mot सुवर्ण, la traduction mongole de ces titres porte *altan* qui en est l'équivalent habituel, mais il ne s'en suit pas que l'*Altan depter* fût un livre bouddhique.

[2]) ... و در هیچ عهدی کتب تواریخ ایشان درین دیار نبوده بواسطهٔ بعد مسافت و حکمآء و دانایان ایشان اینجا نرسیده اند و پادشاهان این ولایت بر تفحّص وتجسّس آن مایل نبوده و تا زمان هولاکو خان که جمعی از حکمآء و منجّمان ایشان با او اینجا آمدند از انجمله تومیتچی [a] نام معروف بشینك سینك [b] یعنی عارف که خواجه نصیر ٱلدّین طوسی بفرمان هولاکو خان بجهت زیج ایلخانی ازو قواعد نجومی و تأریخ ایشان معلوم کرد دیکر در زمان پادشاه اسلام غازان خان فرمان شد تا تاریخ مبارك غازانیرا تألیف کنند خواجه رشید ٱلدّین وزیر از حکمای خطای لیتاچی [c] و یکسون [d] نام را که ایشان هر دو بر علم طبّ و نجوم و تواریخ واقف و مستحضر بودند و بعضی از ان کتب از خطای با خود آورده احضار فرمود و ایشان تقریر کردند که هر چند تاریخ اهل خطای و عدد سالها

venus en Perse, et cela par suite de l'immense distance qui sépare les deux contrées; les savants chinois n'étaient jamais

و ادوار ایشان تا منتهای است لیکن تاریخی که اسامی پادشاهان آنجا در ان مشروح و مفصّل است و بنیاد حکایات بر ان نهاده و در این وقت میان اهل خطای شهرتی دارد و بر ان اعتماد کرده اند کتابیست که آنرا سه حکیم معتبر باتّفاق ساخته اند یکی را نام فو هین *e* خوشانك فو هین اسم است و خوشانك صفت یعنی بخشی *f* و از شهر تای غانجو *g* بوده است و دیکررا نام فیاخو *h* خوشانك از شهر قنجو *i* و نام دیکر شنخون *k* خوشانك از شهر لاو کین *l* ایشان هر سه آن تاریخرا از کتب قدیم انتخاب کرده اند و تمامت حکماء و دانایان ایشان تصحیح و مقابله کرده, man. supp. persan 210, f. 149 r.; supp. persan 1347, f. 96 v. *a* A سومساجی, B تیوینکی; *b* A et B دسیبك سینك, *sheng seng*, en chinois 聖僧 «le saint lama»; *c* A لبتاجی; B لیناجی; *d* A دکسو; B یکسون, nom fort douteux, le premier élément est peut-être le chinois 于 *yu* qui se prononçait anciennement *yük*, au Fo-kien *ouk*; jap. *utsz*, ann. *wet*; *e* A فرمین; B قوهین; *f* A a la leçon incompréhensible نجشمشی; *g* A دای غاکر; B هاى غانجر; j'ignore où est cette ville et la véritable forme de son nom; *h* A فناکو; B فیاخو, lecture douteuse, Feï peut être 裴 ou 費, mais فی pourrait représenter Fang et Fong; *i* A فسکو; B سی حو, 甘州 Kam-tchéou au Kan-sou ou peut-être 乾州 Kan-tchéou, dép. de Si-an-fou; *k* A شیاخون; B شنحون, malgré la ponctuation de A, il doit falloir lire Shan ou Shen, Sheï n'existe pas dans les noms des cent familles, Shang serait 上, 尙, 雙 (shoang); Shen 申, Shin 沈, Shing 盛; tous ces noms sont très douteux; *l* A لادکین; B لاذکیر, nom connu; خوشانك est la transcription de 和尙 *houo-shang* qui désigne un prêtre bouddhiste. Dans la traduction de 聖僧 *sheng seng* par عارف, il faut comprendre «celui qui possède la عرفان بالله, qui est arrivé à la *bodhi*», معرفة étant la traduction de *bodhi* et l'équivalent de *nirvana*.

venus en Perse et les souverains de ce pays n'avaient aucune curiosité des affaires de la Chine, ni aucune tendance à s'en occuper; cela dura jusqu'à l'époque d'Houlagou Khan avec lequel vinrent en Perse des savants et des astronomes chinois, parmi lesquels Tou Mi-tzeu (dans un autre man. Tou-Yen-tzeu) qui était connu sous le titre de Sheng Seng, ce qui signifie «celui qui est arrivé à la connaissance métaphysique». Ce fut de lui que Nasir ed-Din Tousi, sur l'ordre d'Houlagou Khan, apprit les éléments de l'astronomie et du comput des Chinois pour la composition du *Zidj-i Ilkhani*. Quand le sultan de l'Islam, Ghazan Khan, donna l'ordre que l'on rédigeât la *Tarikh-i moubarek-i Ghazani* (qui forme la première partie de la *Djami el-tévarikh*), le vizir Rashid ed-Din fit venir chez lui deux des savants chinois qui se trouvaient à la cour, Li Ta-tzeu et Yuk Soun; ces deux personnages étaient versés dans la médecine, dans l'astronomie, ainsi que dans les sciences historiques et ils avaient apporté de Chine plusieurs de leurs livres avec eux. Ces deux savants exposèrent à Rashid ed-Din que la chronologie des Chinois, le nombre de leurs années et de leurs cycles sexagénaires est indéfini, mais que, malgré cela, on a fait une chronique dans laquelle se trouvent exposés en détail les noms des empereurs chinois et qu'elle est devenue la source (officielle) des récits historiques en Chine. Cet ouvrage jouissait d'une grande vogue parmi les Chinois qui lui accordaient toute leur confiance; c'était un livre qui avait été fait en collaboration par trois célèbres savants: le premier, Fo Hien Kho-shang (Fo Hien est un nom et Kho-shang un adjectif qui signifie lama) qui était natif de la ville de Thai-ghan-tchéou?; le second, Fei Ho Kho-shang, de la ville de Kam-tchéou; le troisième, Shang Houan, de la ville de Lao-kien. Ces trois personnages avaient compilé cette chronique d'après les livres anciens (les histoires dynastiques), tous les savants l'avaient vérifiée et contrôlée avec ses sources, après quoi, elle avait été gravée

sur des planches de bois suivant l'habitude des Chinois; cet ouvrage [1]) auquel Rashid ed-Din a emprunté ses renseignements sur la Chine et qui s'arrêtait à la fin de la dynastie des Soung, a certainement disparu depuis l'époque lointaine à laquelle Bénakéti écrivit ces lignes; ces précis historiques ne sont pas rares en Chine et on en a composé un grand nombre à l'époque des Ming, sous le règne des Taï-Thsing, comme avant, qui ont fait tomber dans un oubli complet ceux qui avaient été composés sous les dynasties antérieures [2]), tels le 歷代史表 de Wan Seu-thong (1676), le 甲子會紀 de Sie Ying-khi (1559), le 歷代帝王姓系統譜 par Ling Ti-tchi (1579) qui est une liste généalogique des empereurs et des princes. Il semble, d'après ce que dit Bénakéti, que le résumé historique des lamas Fo Hien, Feï Ho et Shang Houan se rapprochait beaucoup du *Thong-kian-kang-mou* de Nan Hien (1553) qui n'est, en somme, qu'un abrégé fort bien fait des histoires dynastiques; Rashid ed-Din n'en a guères tiré que les noms des empereurs avec l'indication de la durée de leurs règnes, de sorte que sans ce que dit Bénakéti, on pourrait croire qu'il s'est borné à faire traduire en persan une liste de noms d'années 年號 des Fils du Ciel.

L'auteur de l'histoire en vers des Mongols, qui avait la singulière prétention d'écrire une œuvre comparable au Livre des Rois, rend une pleine justice au vizir de Ghazan et d'Oltchaïtou: «Depuis les jours du prophète Noé jusqu'à maintenant, il relata les vicissitudes de la fortune envieuse, il mentionna la destinée de chacun des princes et réjouit ainsi le cœur et l'âme de ceux qui le lurent. En fait d'histoire des Turks et des Mongols, avant ce temps-ci, il n'y avait

[1]) C'est probablement cette histoire qui a été traduite en langue mongole par Hiu Heng (*Histoire générale de la Chine*, tome IX, page 320, note). L'original de cette traduction était un abrégé de l'histoire et de la chronologie chinoises dont Koubilai recommandait la lecture à ses sujets.

[2]) D'ailleurs, la fragilité des livres chinois suffirait à expliquer la disparition totale des éditions de cette histoire.

aucun livre dans la terre d'Iran, et maintenant, c'est grâce à l'heureuse étoile du roi et du vizir qu'un ouvrage aussi précieux se trouve dans les mains de tous, tel que personne n'a jamais composé un tel livre, grâce auquel on peut connaître la généalogie de chaque personnage. Quand la prose de l'histoire des Turks fut terminée, Ghazan voulut qu'on en fît une récension en vers».

Il est inadmissible que le souverain mongol ait considéré l'œuvre de Rashid ed-Din comme un simple canevas historique sur lequel devait s'exercer la verve poétique d'un émule tardif de Firdousi, et la vérité semble toute différente: l'histoire officielle persane des ancêtres de Tchinkkiz Khan et de l'empire mongol est la *Djami el-tévarikh*, ou plutôt sa première partie, la *Tarikh-i moubarek-i Ghazani*, tandis que l'œuvre de Shems ed-Din Kashani n'en est qu'une rédaction très abrégée entreprise sur les ordres du souverain mongol de la Perse dans l'espérance que ses sujets liraient plus volontiers ce petit volume de vers qu'une immense chronique pleine de noms bizarres et du récit de faits minuscules qui n'avaient d'intérêt que pour les princes de la dynastie fondée par Tchinkkiz et pour les hommes de leur cour.

«Les grands personnages, dit Shems ed-Din Kashani, quand ils connurent cette volonté, allèrent s'assembler devant le trône du Roi des Rois; et tous, réunis dans son palais, ils vantèrent l'excellence de ce dessein béni du monarque: «Ton heureuse étoile a voulu qu'un poète célèbre se manifestât dans ce siècle, un poète qui a ressuscité l'âme de Firdousi et d'Envéri dans les poésies qu'il a chantées; l'homme qui réalisera les desseins du roi, c'est Shems-i Kashani qui a consacré sa vie au culte de l'éloquence et qui dit que, lorsqu'il en recevra l'ordre, comme Jésus, il donnera la vie à ce corps mort; il mettra en vers l'histoire des hommes des âges passés et il fera sortir du sommeil de la tombe le souvenir de ceux qui se sont endormis dans l'éternel repos».

L'ordre vint de mon roi d'entreprendre cette œuvre et ce fut comme si la Fortune m'avait favorisé de ses grâces; je n'ai dans mon bagage que des marchandises qui conviennent aux rois et c'est ainsi que Ghazan s'en vint acheter chez moi. En écrivant ce livre, je fouille une mine de pierres précieuses et, la nuit comme le jour, je sertis ces joyaux dans mes vers, dans l'intention d'irradier la couronne du roi de ces diamants dignes d'une Majesté».

بزرك و سخن ران و جكسان لقب   بپیش جهاندار بکشاد لب
که تاریخ شاهان مرا از برست   ولی نظم کار کسی دیکرست
بخواجه رشید آنکهی کفت شاه   که ای دانشی موبد نیکخواه
زمنثور تاریخ ترکان نخست   همه بشنو از راست کویان درست
بنثر آن سخنها چو کرد آوری   در آرند از ان پس بنظم دری
همه بستد و کرد فکر اندر ان   بپیوست با کفتهٔ دیکران
زبیدار و دانندهٔ ترکان پیر   زتاریخ دان مردم یادکیر
بپرسید یکسر سخنها باصل   زهر جا بدست آمدش فصل فصل
بنزدیك هر پیر و هر مهتری   زترکان درین باب بُد دفتری
ازیشان همه بستد و نقل کرد   ورا رهنمائی درین عقل کرد
نویسندهٔ ترکی و پارسی   همانا که بودند دو پارسی
که از بهر این کار بنشاندشان   بسر بر زر و کوهر افشاندشان
دو سه سال بودند زین جست وجوی   نمی کرد با کس جز این کفت وکوی
نمود این همه کوشش و اجتهاد   که تا کرد هر دفتری‌را سواد
از ایام نوح نبی تا کنون   بیاورد کردار کردون دون
روشهاء هر کس درو یاد کرد   دل و جان خوانندکان شاد کرد
زتاریخ ترك و مغول پیش ازین   نبودی کتابی بایران زمین
کنون هست از اقبال شاه و وزیر   بدست اینچنین دفتری دلپذیر
که هرکز کتابی چنان کس نساخت   کزان می توان نسل هرکس شناخت

چو شد نثر تاریخ ترکان تمام   غزان خواست کز نظم باید نظام

. . . .

بزرگان چون زین معنی آگه شدند   به پیش سریر شهنشه شدند

بسی نیکوئی زین نکو خواه شاه   بگفتند هر یک بدرگاه شاه

کز اقبال تو شاعری نامدار   پدید آمدست اندرین روزگار

که او جان فردوسی و انوری   همی پرورد در سخن پروری

دعا گوی شه شمس کاشانیست   که خود پیشهٔ او سخن رانیست

بگوید اگر شاه فرمان دهد   چو عیسی تن مرده را جان دهد

بنظم آورد قصّهٔ رفتگان   زخواب اندر آرد سر خفتگان

زشاهم بدین کار اشارت رسید   که گوئی زبختم بشارت رسید

متاع شهانست در بار من   از ان شد غزان خان خریدار من

درین نامه کان گهر می کَنم   شب و روز نظم گهر می کُنم

بنیّتی کزین گوهر شاهوار   مرصّع کُنم افسر شهریار

En réalité, la rhapsodie de Shems ed-Din Kashani qui comprend une dizaine de mille vers, dans lesquels on ne sent passer aucun souffle poétique, est un très médiocre résumé de l'histoire des Mongols de Rashid, bien inférieur à la partie du *Gouzidèh* et du *Rauzet el-séfa* dans laquelle se trouvent exposées les annales du monde turk. Aussi, il ne semble pas que cette œuvre qui, comme l'histoire de Rashid, fut terminée bien après la mort de Ghazan, ait jamais eu la moindre vogue en Perse, et l'oubli dans lequel elle tomba fut la juste récompense de son outrecuidante médiocrité.

Bien que Shems ed-Din Kashani ait adressé au vizir de Ghazan les louanges que lui méritaient ses talents politiques et l'œuvre immense sans laquelle on ne connaîtrait rien de l'antiquité mongole, bien qu'il ait célébré dans ses vers la *Djami el-tévarikh* comme un livre unique au monde, il n'est pas probable que son œuvre ait eu l'agrément de Rashid,

ni qu'il lui ait témoigné beaucoup de déférence, car il n'a pas craint de dire, dans un pitoyable vers, que sa poésie était destinée à ressusciter l'œuvre de Rashid qu'il compare à un corps sans âme, comme le souffle de Jésus rendait la vie à ceux qui l'avaient perdue. S'il n'est que trop vrai que la *Djami el-tévarikh*, comme toutes les chroniques orientales, est une matière inerte et morte, ce n'étaient pas les vers de Shems ed-Din Kashani qui pouvaient lui donner une âme.

Il est probable que, sur l'ordre de Ghazan, le vizir dut communiquer son récit historique au méchant rimeur qui avait la ridicule prétention de ressusciter, à la fin du XIIIe siècle, Firdousi et Envéri, oubliant que les Persans ne reconnaissent en poésie que trois prophètes:

در شعر سه تن پیمبر اند   قولی است که جملگی بر انند
هر چند که لا نبی بعدی   فردوسی و انوری و سعدی

mais qu'il le fit d'assez mauvaise grâce. On sent, en voyant quelles précautions il avait prises pour qu'une seule page de ses œuvres ne se perdît après sa mort, que Rashid était plus entiché de sa gloire littéraire que de ses talents politiques. Comme tous ceux qui tiennent une plume, le vizir se croyait le centre du monde et c'est évidemment lui qui dicta les titres pompeux de المولى المخدوم الاعظم الصاحب الدستور الاعلم مدبر امور ممالك العالم ناصر رايات العلوم والحكم سباق غايات معالى الهمم مزين مسانذ الوزارة ممهد قواعد الامارة عامر بنيان الخيرات مشيد اركان المبرات مظهر اسرار التحقيق والعرفان اية الله فى الكشف والبيان سلطان الوزرا والحكما فى الارضين المخصوص بعناية الله رب العالمين رشيد الحق والدنيا والدين فضل الله . . . . . qui se lisent dans un manuscrit de ses œuvres mineures, copié dans la mosquée qu'il avait fait construire à Tauris [1]); sa susceptibilité et son orgueil durent lui faire accueillir fraîchement

[1]) Arabe 2324, folio 134 recto.

une rivalité que Shems ed-Din prétendait lui imposer comme un service. Aussi n'est-il pas impossible que par rancune, aussi bien contre le rimeur qui venait lui dérober une partie de ses travaux que contre le sultan qui semblait espérer pour l'œuvre de Kashani une plus grande vogue que pour l'histoire des Mongols, Rashid ait suscité à Kashani un rival qui eut d'ailleurs une destinée aussi misérable que lui.

L'un des écrivains qui faisaient partie du cercle de lettrés qui vivaient autour du vizir de Ghazan, comme les beaux esprits de l'époque de Sultan Hoseïn étaient les clients d'Ali Shir Névaï, était Hamd Allah ibn Abou Bekr ibn Ahmed ibn Nasr el-Mostaufi el-Kazwini dont le nom jouit de quelque notoriété dans les fastes de la littérature persane. Son arrière grand-père, Émin ed-Din Nasr, appartenait à une ancienne famille de Kazwin, celle des Mostaufis, qui prétendait descendre de Hourr ibn Yézid Riyahi. Ce personnage qui, après avoir exercé les fonctions de mostaufi de l'Irak, avait embrassé la vie religieuse, fut tué par les Mongols lors de l'invasion de la Perse; Zeın ed-Din Mohammed ibn Tadj ed-Din, frère de Hamd Allah, était le coadjuteur de Rashid et ce fut vraisemblablement sous ses auspices qu'Hamd Allah fut admis dans le cercle littéraire que présidait le vizir. D'après ce qu'il a pris soin de nous raconter, Hamd Allah [1]) sentit le goût des études historiques se développer en lui dès qu'il fit partie de ce cénacle, et il conçut le projet d'écrire en vers, sur l'inimitable modèle du Livre des Rois, dont il avait publié une édition [2]), une chronique générale, de l'hégire à son époque, qui devait former la suite naturelle de l'épopée de Firdousi. Quoique l'auteur n'en ait rien dit dans sa préface et qu'il se borne à mentionner qu'il fut encouragé dans ce dessein par plusieurs de ses amis, il est à présumer qu'il avait l'agrément de Rashid ed-Din, si même il n'a pas été inspiré par lui, car le fonds de la chronique en vers

[1]) Rieu, *Catalogue*, page 81. [2]) Rieu, *Supplément*, page 172.

de Hamd Allah Mostaufi est la narration de l'histoire des Mongols. Rashid ne pouvait engager officiellement quelqu'un à entreprendre une telle œuvre quand Ghazan en avait chargé Kashani, mais il est probable que Hamd Allah eut entre les mains l'histoire de Rashid avant qu'elle ne fût terminée; ses relations avec le vizir et avec son fils, Ghiyas ed-Din Mohammed, auquel il dédia plus tard le *Tarikh-i gouzidèh*, suffiraient à montrer que Rashid ne fut pas étranger au dessein de son client; c'est vraisemblablement par suite de ces circonstances qui l'obligeaient à une grande discrétion, peut-être aussi pour ne pas avouer tout ce qu'il devait à son illustre devancier que Hamd Allah dit, en termes assez vagues, dans son histoire en vers, que ses sources furent les récits de chefs persans et mongols

زتازیك و از سروران مغول   بجستم حکایت زجزو و کل

Hamd Allah donna le nom de ظفر نامه «Livre de la Victoire»

ظفر نامه کن نام این نامه را   بدین تازه کن رسم شهنامه را

à cette chronique rimée qui contient 75000 distiques, à raison de 10000 par siècle

درین نامه از هفصد و چند سال   بگفتم حکایت زهر گونه حال

سخن شد بهر صد ده اندر هزار   بهفتاد و پنج آمد آنرا شمار

et le seul exemplaire qui en soit connu, celui du British Museum (Or. 2833) a été copié en 807 de l'hégire à l'extrême fin du règne de Témour et tout au commencement de celui de Shah Rokh. La valeur littéraire de cet ouvrage est rigoureusement nulle et l'on se rappelle involontairement le vers du Boustan

چه حاجت که نه کرسی آسمان   نهی زیر پای قزل ارسلان

quand on voit les vains efforts que fait Hamd Allah pour se hausser jusqu'à son incomparable modèle et pour atteindre si facilement le ridicule; il tomba dans l'oubli, comme la chronique en vers de Shems ed-Din Kashani, au lendemain

même de sa composition et, sans la renaissance timouride qui les tira des limbes pour quelques instants, il est certain que ces histoires seraient aujourd'hui complétement disparues.

Hamd Allah se défiait lui-même de son génie poétique et il conçut des doutes sur la viabilité de son entreprise; il s'aperçut que ses vers risquaient fort, après quelques siècles, de ne pas soulever l'enthousiasme de ceux de son modèle; ce qui est certain, c'est qu'il interrompit son œuvre quand il en fut arrivé aux deux tiers et qu'il se mit modestement à rédiger, en prose, un précis de l'histoire du monde jusqu'à l'année 730 de l'hégire. Cette chronique, dédiée à Ghiyas ed-Din Mohammed, fils de Rashid et vizir du sultan Abou Saïd après la mort de Dimeshk Khvadjèh, porte le titre de *Tarikh-i gouzidèh* «Histoire choisie». Ses manuscrits n'en sont point rares dans les bibliothèques européennes et l'on y trouve un résumé sans grande valeur littéraire de la *Djami el-tévarikh*: il n'y faut voir autre chose qu'un manuel, un compendium de l'histoire de la Perse et du monde musulman, dont Hamd Allah a fait disparaître tout le détail des faits qui intéressaient uniquement les spécialistes.

Le seul roman historique qui ait échappé au triste sort des chroniques rimées de Shems ed-Din Kashani et de Hamd Allah Kazwini est l'histoire de Témour par Hatéfi et encore, malgré la perfection de son style et la splendeur de sa poésie, ce livre est-il aujourd'hui presque inconnu en Perse, même des érudits qui se livrent à l'étude de l'histoire littéraire.

Le *Témour namèh* ou *Zafer namèh*, car ce livre est connu sous ces deux titres, présente certaines ressemblances avec les essais malheureux de Kashani et de Hamd Allah; Abd Allah Hatéfi, neveu de Djami, était probablement à son époque le poète persan qui maniait le mieux le *mesnévi*; il composa, sur le modèle de l'*Iskender namèh* de Nizami, pour la dédier au sultan du Khorasan, Hosein ibn Baikara, une histoire en vers de son aïeul, l'émir Témour. Hatéfi

prit pour trame de son récit poétique le *Zafer namèh* de Shéref ed-Din Ali Yezdi: «Dans les feuillets usés par les siècles, je ne vis sur le glorieux Iskender de tradition véridique que je pusse mettre en œuvre et qu'il me fût possible d'enrichir d'ornements par mon kalam qui répand les perles; je n'ai pas composé de ce roman sans gloire un récit mensonger de l'histoire d'Iskender; les magiciens du style, les maîtres de l'élégance, ces hommes éminents au jugement béni, me conseillèrent de choisir comme thème de mes vers l'histoire de Témour, et ce livre célèbre, consacré à la gloire du (moderne) Khosroès fut le modèle que je cherchai à imiter dans ce modeste ouvrage. Quand je vis qu'il y avait dans ce livre une histoire merveilleuse, je trouvai que le Livre de la Victoire (le *Zafer namèh* d'Ali Yezdi) est un ouvrage véridique qu'un sage des siècles à jamais écoulés composa de son kalam d'où sortit un océan de poésies et qui versa, sans les compter, les joyaux et les perles».

در اوراق فرسودهٔ روزگار   ندیدم زاسکندر نامدار
حدیث صحیحی که سازش کنم   زکلک دُر افشان طرازش کنم
نکردم زافسانهٔ بی فروغ   زاسکندر مرده نقل دروغ
سخن آفرینان حسّان کلام   که بودند سر دفتر خاص و عام
شدند آن حریفان فرخنده رای   بسوی تمُر نامه ام رهنمای
که آن نامور نامهٔ خسروی   بود در خور نامهٔ ما نَوی
جو دیدم در ان قصّه پر فروغ   ظفر نامه یافتم بی دروغ
رقم کرد دانای آن روزگار   بدریا فشان کلك گوهر نثار[1]

Comme ceux qui l'avaient précédé à l'époque mongole, comme Nizami lui-même dans l'*Iskender namèh*, ce fut dans l'espérance de compléter le Livre des Rois, et aussi de rivaliser avec Envéri, qu'Hatéfi entreprit la tâche ingrate de mettre en vers l'histoire de Témour, et cette œuvre, pas plus que

1) Man. anc. fonds peisan 234, f. 137 v.

toutes celles qu'il entreprit pour célébrer la gloire des Timourides du Khorasan, ne lui rapporta jamais, comme il le reconnait tristement lui-même, d'autre profit qu'une vaine renommée parmi les lettrés de la terre d'Iran:

«Quand Firdousi, le premier qui chanta des vers magiques, tissa la trame aux paroles mystérieuses du Livre des Rois, l'océan des mots aux sens merveilleux recélait en son sein des valves perlières, des valves qui étaient pleines de perles impériales .... Et aussi, le roi de Ghazna le combla de faveurs et l'enorgueillit par ses bienfaits et sa générosité; il le fit asseoir plus haut que ceux qui siègent sur les hautes chaires, car il lui donna une place plus élevée que le Trône d'or.

Et moi, aujourd'hui, d'un kalam dont l'habileté déjouerait les ruses des magiciens, je vais enrichir le Verbe par ce récit en vers de la vie de Témour; mais la mine des mots merveilleux est vide de ses joyaux, et la main de ma pensée est trop courte pour atteindre l'objet de son désir. Les fiancées créees par l'invention (des poètes) sont toutes arrivées dans les bras de leurs époux et aucune vierge n'est restée (pour moi) derrière le voile de soie .... Parmi les fils des hommes, deux monarques virent s'accomplir au dessus de leur tête une révolution complète des astres, qui subjuguèrent le vaste monde jusqu'à ses lointaines limites, Témour Khan et Iskender, le fils de Philippe: l'un qui fut la lune des pays de Touran, l'autre le soleil de la terre russe. Nizami a balayé la mine des paroles précieuses et il a enfilé bien des rubis pour chanter la louange d'Iskender; le mètre poétique est pour moi une mine de perles dont je vais semer les joyaux pour célébrer Témour. J'ai pour lui des paroles qui sont comme des perles à l'orient éclatant, des perles précieuses comme l'éclat du soleil.

Jamais il n'est venu de ce ciel éternel une entité plus précieuse que la parole des poètes: le Verbe est né de la

même façon, de la Mère du Livre (le Coran), que l'Esprit d'Allah de la bienheureuse Marie; le néant n'a pas trouvé de voie pour nuire à la splendeur du Verbe et l'on peut dire que le Verbe fut doué de toutes perfections. Le Verbe est descendu du ciel azuré comme une grâce divine pour l'homme éloquent. S'il n'existait dans le monde d'homme qui possédât le Verbe, qui pourrait célébrer les louanges des empereurs? C'est par les récits du magique Firdousi que furent glorifiés les noms de Kaous et de Kéanide, et si Envéri n'avait pas écrit son divan, qui parlerait de Sindjar et des Sindjarides?»

نخستین که فردوسی سحر باز   سخن راز شهنامه بستی طراز
محیط معانی صدفوار بود   صدفها پر از در شهوار بود
. . . .
شه غزنوی نیز بنواختش   بانعام و احسان سر افراختنش
زبالا نشینانش برتر نشاند   چه برتر که بر کرسی زر نشاند
من امروز که زکلك جادو فریب   سخن‌را دهم از تمر نامه زیب
بود کان معنی زگوهر تهی   وزان دست اندیشه کوتهی
بشوهر رسیده عروسان فکر   نمانده بکی در پس پرده بکر
. . . .
زاولاد آدم دو صاحبقران   کرفتند گیتی کران تا گران
تَمُر خان و اسکندر فیلقوس   بکی ماه توران یکی مهر روس
نظامی که کان سخن‌را برُفت   بوصف سکندر بسی لعل سفت
بود بحر شعر مرا نیز دُر   که ریزم کهرها بوصف تَمُر
سخن دارمش همچو دُر خوشاب   کرانمایه چون کوهر آفتاب
نیامد ازین آسمان کهن   متاعی کرانمایه تر از سخن
سخن زاد زآنسان زامّ الکتاب   که روح اللّه از مریم کامیاب
بحسن سخن ره نیابد زوال   سخن‌را توان کفت صاحب جمال

سخن زآسمان کبود آمده   طفیل سخن ور فرود آمده
سخن ور نبودی اگر در جهان   که میگفت اوصاف شاهنشاهان
زگفتار فردوسی هوشمند   بسی نام کاووس وکی شد بلند
سخن گر نپرداختی انوری   که میگفت از سنجر و سنجری [1]

. . . .

Ces imitations de Firdousi ne sont pas restées isolées et on les retrouve en Perse jusqu'à l'époque contemporaine, sans que la malchance qui a poursuivi Shems ed-Din Kashani, Hamd Allah Kazwini et Abd Allah Hatéfi ait épargné ceux qui ont tenté de marcher sur leurs traces. Le dernier est Feth Ali Khan, qui avait pris en poésie le surnom de Saba-i Kashani صبای کاشانی et qui fut le contemporain de Feth Ali Shah. Feth Ali Khan mourut en 1283 de l'hégire après avoir été gouverneur de Koum et de Kashan et après avoir exercé les fonctions de chef de la police du royaume; il fut le poète lauréat de la cour de Feth Ali Shah et il eut pour successeur dans cette dignité Riza Kouli Khan sans lequel son nom serait resté inconnu. Feth Ali Khan composa de nombreux ouvrages en vers parmi lesquels Riza Kouli Khan cite, dans son *Medjma el-fouséha*, le شهنشاه نامه, le خداوند نامه, le عبرت نامه et le گلشن صبا. Le *Shahanshah namèh* est l'histoire en 60000 vers de la dynastie kadjare; la poésie de cet émule lointain de Firdousi est supérieure à celle de ses devanciers. Riza Kouli Khan et les personnes qui ont pu se procurer des manuscrits du *Shahanshah namèh* vantent la noblesse de son style et la perfection de sa poésie [2]). Ces brillantes qualités que l'on cherche en vain dans les œuvres

[1]) Man. anc. fonds persan 234, f. 11 v. et ssq.

[2]) وافکار و اشعار متینش زیور هر کتاب کلامش فصیح و مطبوع و زیبا و متین است و اشعارش بلیغ و جزیل و مصنوع و رنگین . . . . کمال قدرترا داشته, *Medjma el-fouseha*, tome II, page 247.

de Shems ed-Din Kashani et de Hamd Allah Kazwini ne l'ont pas sauvé d'un oubli pénible dans lequel il méritait de ne pas tomber.

Parmi les ouvrages en prose qui, comme le *Tarikh-i gouzidèh* de Hamd Allah Mostaufi, appartiennent au cycle littéraire de la *Djami el-tévarikh*, se trouvent deux chroniques bien connues, celles de Wassaf et de Bénakéti et une autre plus importante, mais presque inconnue, dont on a trouvé de nombreux extraits dans cette introduction, l'histoire d'Oltchaitou intitulée تاریخ پادشاه سعید غیاث الدنیا والدین اولجایتو سلطان محمّد par Aboul Kasem Abd Allah ibn Mohammed el-Kashani ابو القاسم عبد الله بن محمّد القاشانی. Cette chronique est un journal plutôt qu'un livre d'histoire, elle a été rédigée sous sa forme définitive bien après la mort de Khorbanda Oltchaïtou, sous le règne de son fils, le sultan Abou Said Béhadour Khan, car on y trouve la mention de la 718e année de l'hégire [1]; cet ouvrage forme la suite naturelle de la *Djami el-tévarikh* de Rashid ed-Din; le manuscrit par lequel elle nous est connue est une copie qui fut exécutée pour le compte de Charles Schefer sur un manuscrit probablement unique, peut-être même l'original, qui fait partie de la bibliothèque de Sainte Sophie de Constantinople.

Le texte en est souvent peu correct et les noms propres ont été particulièrement maltraités par le copiste qui ne les comprenait pas et qui avait très probablement sous les yeux un exemplaire usé par les siècles et dont l'écriture était devenue floue comme dans presque tous les manuscrits écrits en Perse au XIVe siècle sur un gros papier de coton pelucheux et friable. Cette histoire d'Oltchaitou a été la source principale, et presque unique, du continuateur de Rashid et de Hafiz Abrou dans sa زبدة التواریخ pour le règne de ce sultan mongol.

1) folio 108 recto.

Les manuscrits de l'édition persane de la *Djami el-tévarikh* qui ont été copiés à l'époque de Shah Rokh Béhadour ne sont pas très nombreux. Le plus complet est celui qui est conservé au British Museum, sous le n⁰ Add. 7628 et qui a été copié sous le règne de Shah Rokh à une date antérieure à la mort du prince Baïsonghor (837 de l'hégire), qui a écrit de sa main, au verso du folio 410, le بسم الله par lequel débute la préface du premier tome de l'histoire de Rashid. Ce manuscrit est un gigantesque in-folio de 728 feuillets mesurant 49 sur 30 cent., qui doit reproduire, à peu de chose près, les dimensions des manuscrits originaux copiés par ordre de l'auteur; il a été exécuté par plusieurs copistes qui travaillaient simultanément sur un exemplaire dérelié de la chronique et, suivant l'habitude, la correction du texte de chacun des cahiers qui le composent est en raison directement inverse de la perfection de leur écriture. Il contient, comme l'a fort exactement décrit M. Rieu dans son inimitable *Catalogue of the persian manuscripts in the British Museum*, le premier volume et une portion considérable de la seconde partie du deuxième volume, comprenant l'histoire du monde depuis la création jusqu'à l'époque de l'auteur, l'histoire d'Ibn el-Athir, celle des Seldjoukides de Ravendi, le راحة الصدور, ayant été deux sources importantes de Rashid pour cette partie, c'est-à-dire, en somme, tout ce qui a été écrit de la *Djami el-tévarikh*. Les copistes de cet exemplaire ont rétabli l'ordre logique des événements en plaçant le texte du premier volume, celui qui contient l'histoire des

[1]) pages 74 et sqq.

Mongols après l'histoire générale du monde [1]). Ce manuscrit, dont le texte est fort incorrect et dans lequel les noms propres sont écrits d'une façon tout à fait erronée, le plus souvent sans aucun point diacritique, est désigné dans les notes par la sigle L.

C'est un fait extraordinaire, et très difficilement explicable, que les noms propres mongols et chinois, dont la lecture exacte est la grande difficulté de l'établissement du texte de la *Djami el-tévarikh*, soient écrits avec une négligence aussi absolue et aussi complète dans deux manuscrits de cette chronique contemporains de l'auteur et dans un exemplaire du *Djihan-koushaï* qui fut copié huit années seulement après la mort du sahib Ala ed-Din Ata Mélik el-Djouveïni.

Le premier de ces manuscrits, que l'on trouvera désigné dans la présente édition par la sigle A, porte aujourd'hui le n⁰ 1113 dans le supplément persan; le prince Mahmoud Kadjar, fils du roi Feth Ali Shah Kadjar, qui a laissé en Perse le souvenir d'un homme lettré et d'un poète d'une certaine valeur [2]), l'eut entre les mains pendant quelques jours, au mois de Djoumada second de l'année 1253, alors qu'il était détenu dans la forteresse d'Ardébil.

Cet exemplaire est malheureusement dans un état pitoyable et très fragmentaire, il est orné d'un grand nombre de peintures fort importantes qui ont certainement été copiées sur celles de l'un des originaux qui furent exécutés par les soins

[1]) folio 410 verso.

[2]) Le prince Mahmoud Kadjar a inscrit au recto de la première page (folio 3 recto) cette note: این کتاب از جامع رشیدی جز و جزئی میباشد بکچند در دار الارشاد اردبیل در ایام حبس حصار برسم امانت صور و جز اورا ملاحظه اکر چه نظر به ترهیب و تخفیف حادثات تمکّن و تعاهد و تقابل او نشد فرصت همان شد که این کلماترا بر سبیل یادکار تحریر تحریرا فی شهر جمادی الآخر سنه ۱۲۵۳ محمود قاچار

de Rashid à Tauris; il est possible que ce manuscrit fut en la possession du sultan Shah Rokh Béhadour, car son texte présente les plus grandes affinités avec celui du manuscrit supplément persan 209 dont je parlerai bientôt et qui a été exécuté pour la bibliothèque de Shah Rokh; ces deux manuscrits sont incontestablement de la même famille et je ne serais pas étonné que le manuscrit supplément persan 209 ait été copié sur le manuscrit à peintures de la chronique de Rashid. Ce sont ces peintures qui ont été la cause première de la mutilation du manuscrit, car elles ont tenté la cupidité de barbares qui ne comprenaient pas l'importance de son texte et qui les ont arrachées à une époque relativement ancienne, car cet exemplaire était déjà dans son état actuel en l'année 1253 de l'hégire.

Le second, qui est conservé au British Museum sous le numéro Add. 16688, a été transcrit par un certain Mohammed ibn Hamza qui se nomme رشيد خوانی «récitateur du texte de Rashid» et qui travaillait certainement à l'époque de Rashid, car il lui donne le titre de مخدوم جهانيان آصف عهد, qui est une allusion très claire à ses fonctions de vizir et qui est presque identique à ceux qui lui sont donnés par Wassaf. De plus, Mohammed ibn Hamza accompagne le nom d'Oltchaitou d'épithètes qui ne peuvent s'appliquer qu'au sultan régnant پادشاه وقت سلطان سعيد ظل الله تعالی سلطان الجايتو خلد ملكه. Il n'y a pas à douter, comme on le voit, que cet exemplaire, qui est désigné par la sigle La, ne soit, comme le précédent volume, l'un des originaux de la *Djami el-tévarikh* qui étaient conservés dans le Raba-i Réshidi. Le titre de رشيد خوان que prend Mohammed ibn Hamza montre suffisamment qu'il n'était pas un simple copiste, plus ou moins ignorant, et, en effet, son écriture peu élégante n'est pas celle d'un *kâtib*, mais que sa fonction officielle dans le médréséh fondé par le vizir, à Tauris, consistait à savoir par cœur tout,

ou partie, de la *Djami el-tèvarikh* ou, au moins, de la posséder suffisamment pour pouvoir corriger les exemplaires transcrits par des scribes professionnels et collationner leurs copies sur les originaux, ce qui était une clause formellement indiquée par Rashid.

On pourrait donc espérer que le texte de ces deux manuscrits, antérieurs de près de 120 années à celui qui fut exécuté pour Shah Rokh Béhadour, copiés du vivant même de Rashid ed-Din, à une époque où les noms mongols étaient courants dans toute la Perse, représentent un document bien plus correct et beaucoup plus voisin de l'original. Cette attente est vaine, et le texte de ces deux manuscrits est dans un état tout aussi déplorable, la lecture des noms propres étant toujours aussi incertaine par suite de l'absence des points diacritiques et par des déformations inexplicables.

Ce fait est à peu près incompréhensible, car on sait qu'il y eut durant toute la durée de l'époque mongole, des copistes qui savaient à la fois le persan, l'arabe, le turk et le mongol et pour lesquels ces noms d'Altountash, de Témour-Boukha, de Toghontchar, d'Erik-Boké avaient un sens et et une prononciation bien connue. Je possède même un manuscrit du *Djihan-koushai* d'Ala ed-Din Ata Mélik qui a été copié en la 700e année de l'hégire et dont le texte est corrompu au point qu'il est pratiquement inutilisable, son seul intérêt est qu'un copiste, qui avait d'ailleurs une très belle main, Mohammed ibn Omar ibn Hasan ibn Mahmoud Abd el-Ghaffour el-Samarkandi, connu sous le nom de Mohammed Bakhshi, s'est amusé, à Maredin, au commencement du second mois de Djoumada 724, à écrire, sur l'un des feuillets restés en blanc de cet exemplaire, des vers de sa composition dans les quatre langues qui étaient en usage à cette époque dans l'empire d'Iran.

Le manuscrit 205 du supplément persan contient le texte de l'histoire des Mongols, la تاريخ جهانكشاى جوينى, écrite

par Ala ed-Din Ata Mélik el-Djouveïni dans un style pompeux et solennel qui fait déjà pressentir, de loin, les extravagances de Wassaf et celles de l'auteur du *Matla el-saadein*. Cet exemplaire a été transcrit par un certain Rashid el-Khvafi qui n'était pas un simple copiste et son écriture rude et inélégante est plutôt celle d'un érudit assez indifférent aux gracilités de son kalam; sa copie a été terminée, le samedi 4e jour du mois de Zoulhidjdja de la 689e année de l'hégire, huit années jour pour jour après la mort d'Ala ed-Din, en pleine époque mongole; or ce volume présente identiquement les mêmes caractéristiques que les deux derniers manuscrits de la *Djami el-tévarikh*. Son texte est très peu correct, et les noms propres mongols et turks y sont complétement méconnaissables par suite de l'omission des points diacritiques ou de déformations dont on ne parvient pas, quoique l'on fasse, à deviner les raisons: c'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, que le nom du prince Yisou-Monkké, de l'*oulous* de Tchaghataï, dont la lecture est amplement fixée par la transcription chinoise 也速蒙哥 Yé-sou Moung-ko, en mongol ᠶᠡᠰᠦ ᠮᠦᠩᠬᠡ, paraît toujours dans le *Djihan-kousha*ï sous la forme incohérente de تيسو qui n'a aucune étymologie et qui ne répond à rien en mongol [1])

[1]) Il est très probable que ce manuscrit, qui portait le n⁰ 36 de la collection Ducaurroy, est celui que Rashid ed-Din a utilisé pour la rédaction de la *Djami el-tévarikh*; ce manuscrit était certainement à Tébriz à une date très peu postérieure, il porte en effet, au folio 1 recto, la mention d'un certain Satelmish ibn Aibek ibn Abd Allah el-Malaki ساطلمس بن ايبك بن عبد الله الملكي qui le posséda a Tébriz en 724, et c'est probablement ce personnage qui a inscrit sur le même feuillet la mention de la naissance de son fils, survenue le dimanche 3 Zoulkaada de l'année 727, immédiatement après le lever du soleil. Il a ensuite appartenu au prince timouride Emir Hosein ibn Baikara Mirza من كتب فقير امير حسين ابن بيقرا ميرزا qui devint sultan du Khorasan sous le nom de Sultan Hosein: il a ensuite

Et cependant, il est impossible d'admettre que ces formes illisibles, sans points diacritiques et ridiculement déformées, remontent aux originaux du *Djihan-koushaï* ou de la *Djami el-tévarikh* Si, pour une très grande part, le sahib Ala ed-Din Ata Mélik el-Djouveïni ne travailla pas sur des documents écrits, comme le firent les collaborateurs de Rashid ed-Din et s'il s'est surtout borné à consigner, avec quelque précipitation, à ce qui semble, et pour son plaisir, le récit d'événements au milieu desquels il avait joué un rôle officiel qui n'avait pas été sans importance, il est bien certain qu'il connaissait parfaitement la forme exacte de ces noms pour les avoir entendus maintes et maintes fois, tout comme les Allemands au service des Holstein-Gottorp connaissent les noms de Rostislav, de Sviatopolk ou de Mstislaf. Il est absurde de penser que ces noms mongols ont pu se propager dans les bureaux de l'administration des ilkhans sous des formes aussi ridiculement altérées que celle de تيسو pour بيسو.

Quant à Rashid ed-Din, les sources principales de son

passé à Constantinople, vraisemblablement apporté par Bédi el-Zéman Mirza, car il porte les restes du cachet du sérail, l'ex-libris de Ismaïl ibn Mohammed Koutchek Tchélébi Zadèh avec la date de 1136 et celui du célèbre collectionneur Abou Bekr ibn Roustem ibn Ahmed el-Shirvani. Le Satelmish ibn Aïbek qui posséda ce volume est différent du général mongol Satelmish, fils de Bouïalghi, qui épousa la princesse Kurdutchin, fille de Monkké-Témour, onzième fils d'Houlagou après la mort de son premier mari, le sultan du Kirman, Djélal ed-Din Siyourghatmish († 693) et après la mort duquel elle épousa son cousin Toghaï: شهزاده كوردوچين است كه در اوّل خاتون سلطان كرمان جلال الدين سيورغاتميش بود و چون او نماند باميير ساتالميش پسر بورالقى دادند و بعد از او به پسر عمّس داده اند طغاى Rashid ed-Din, *Djami el-tévarikh*, man. supp. persan 209, f. 272 v. Le *Moezz*, f. 62 v., nomme cette princesse كردون چين; kurdutchin est probablement ᠬᠦᠷᠳᠦᠴᠢᠨ adjectif formé de *kurdu* «disque» avec le suffixe adjectival féminin *tchin*, traduction du terme bouddhique चक्री *tchakrî* ou चक्रवर्ती *tchakravartî*; le masculin se trouve en mongol sous la forme ᠬᠦᠷᠳᠦᠲᠦ *kurdutu.*

immense chronique furent des documents mongols, en particulier le «Livre d'Or» ᠠᠯᠲᠠᠨ ᠳᠡᠪᠲᠡᠷ qu'il ne mit pas en œuvre lui-même, et pour cause. La connaissance du mongol et du chinois que Quatremère lui a supposée est très hypothétique et, en admettant qu'il l'ait possédée, le vizir n'aurait jamais eu le temps matériel de traduire du mongol en persan tous les documents à l'aide desquels et sur lesquels fut rédigée l'histoire du monde altaïque. Ce qui est certain, c'est que les personnes qui travaillèrent pour lui s'acquittèrent fort consciencieusement de la tâche qu'il leur avait confiée et qui n'allait pas sans offrir des difficultés. Il est impossible d'ailleurs qu'une pareille masse de faits historiques et de détails de tous genres se soient transmis oralement, en dehors d'une tradition écrite, et l'on voit, à certains détails, très insignifiants en apparence, que les collaborateurs de Rashid ed-Din se trouvaient en face de documents d'une précision insuffisante qui laissent place au doute et que, dans certains cas particulièrement difficiles, ils ont commis des erreurs de lecture qui ne peuvent s'expliquer si l'on admet une transmission orale des documents qui sont à la base de l'histoire des Mongols. L'un des princes de la lignée de Tchaghataï, qui régna dans le Turkestan à l'époque de Koubilaï, est nommé tantôt آلغو Alighou, ou plutôt Aloughou, et tantôt نالیغو Nalighou ; il est assez difficile de déterminer quelle est la forme exacte de ce nom (voir page ۴۳۱), mais ce qui est certain, c'est que Alighou ne dérive pas, par le jeu de l'usure phonétique, de Nalighou, car il n'existe pas dans toute la langue mongole un seul exemple de la chute d'un *n* initial : tout s'explique si l'on reconstitue la forme mongole que Rashid, ou plutôt ses secrétaires, eurent sous les yeux et qu'ils transcrivirent en caractères persans. آلغو Alighou est [illegible] et نالیغو Nalighou est [illegible], formes qui ne diffèrent que par un seul point ; il est évident

que, dans les documents qui parlaient de ce prince, son nom se trouvait écrit tantôt avec un point, tantôt sans point, sur la première lettre et que les traducteurs ont transcrit fidélement ce qu'ils avaient sous les yeux, la première forme par آلغو, la seconde par ناليقو. Et cela est pleinement confirmé par ce fait que les historiens chinois ont commis sur ce même nom une erreur de lecture identique et qu'ils nomment ce prince tantôt 阿魯忽 A-lou-hou, ce qui correspond à سيحنتو et 納里忽 Na-li-hou qui, comme ناليقو, transcrit آسيحنتو; cela prouve même que les historiens chinois à Pé-king, au commencement du règne des Ming et l'auteur persan à Tauris ont consulté et résumé une même chronique qui était écrite en mongol. Il est facile de montrer par un passage du manuscrit complet de la *Djami el-tévarikh* qui a été copié pour Shah Rokh Béhadour, et qui est aujourd'hui conservé au British Museum, ainsi que par d'autres preuves tirées de certains manuscrits de cette chronique, que bien loin de laisser sans ponctuation les consonnes de ces noms propres mongols, turks, chinois, sanskrits, tibétains ou même russes, les rédacteurs de l'histoire des Mongols avaient poussé la précision jusqu'à les vocaliser entièrement et que ce furent les copistes qui, par négligence et par paresse, supprimèrent la vocalisation, puis les points diacritiques des noms propres.

Un prince mongol, petit-fils de Koubilaï et gouverneur du Tangghout, portait un nom universellement respecté par tous les Bouddhistes, celui d'Ananda, le cousin et le principal disciple du Bouddha Sakyamouni, qui parait dans tous les djatakas et qui vécut, en même temps que le Tathagata, les existences infinies du *samsara*. Ce nom sanskrit a été complétement défiguré par les copistes de tous les manuscrits, mais, au folio 589 verso, on le trouve vocalisé آنَنْدَه, avec l'omission d'un seul point, pour آنَنْدَه. La vocalisation du nom d'Ananda

n'est pas un fait isolé et, quand bien même on ne posséderait que ce seul exemple dans tous les manuscrits de la *Djami el-tévarikh*, on serait forcé d'en inférer qu'elle remonte à l'original; si l'on trouvait cette vocalisation appliquée à un nom propre turk ou mongol, d'homme ou de tribu, si compliqué soit-il, comme تِيمُور كُونْچَكْ ou قُوتُوقُو آلْتَانْ, اُولْجَاى يَابُوغَانْ, on ne serait en droit d'en rien conclure, car, en fait, les Timourides étaient les proches parents des Mongols et, comme on le voit par le *Matla el-saadein*, ils portaient des noms qui avaient été ceux des princes tchinkkizides, comme قَيْدُو, جُوكِي et dont, à leur époque, on connaissait certainement la prononciation exacte; mais, sous le règne de Shah Rokh, personne dans toute la Perse et la Transoxiane n'aurait été capable de reconnaître dans اننده la transcription du nom sanskrit आनन्द, dans مینکقالا celle de मंगल, de voir dans le nom du prince du Tchaghatai ترمه شیرین le sanskrit धर्मश्री et de vocaliser ces noms d'une façon exacte. D'ailleurs, dans d'autres manuscrits de la *Djami el-tévarikh*, on trouve les noms des empereurs Soung 光宗 Kouang-Tsoung transcrit كُوَانْكْ زُون, 寧宗 Ning-Tsoung نِينْك زون, et ceux des empereurs Kin 世宗 Shih-Tsoung شِيزُون, 章宗 Tchang-Tsoung جَنزون et personne, sauf Rashid ed-Din et ses collaborateurs, n'a jamais été à même de vocaliser ces noms. Il n'y a pas à douter, comme l'on voit, que l'exemplaire original de la *Djami el-tévarikh* n'ait été vocalisé dans son entier comme un autre manuscrit des œuvres de Rashid qui est conservé à la Bibliothèque Nationale et dont je vais parler.

Comment, dans de telles conditions, expliquer que les copistes qui travaillaient dans le médréséh de Rashid, à Tauris, aux frais de Rashid, ont omis, non seulement la vocalisation, mais même la ponctuation des noms mongols,

chinois et sanskrits, les rendant ainsi complétement inintelligibles, quand on ne les retrouve pas dans le *Youen-ssé.*

Il existe dans le fonds arabe de la Bibliothèque Nationale, sous le n⁰ 2324, un manuscrit des œuvres mineures de Fadl Allah Rashid ed-Din qui sort de l'atelier de copie de la mosquée de Tébriz et qui montre l'ondoyante diversité de cet esprit ouvert à toutes les questions et dont l'activité s'étendait à toutes les branches des connaissances humaines. Cet immense recueil auquel l'auteur de l'histoire des Mongols avait donné lui-même le titre de المجموعة الرّشيدية, ou plutôt de جامع التصانيف الرّشيدى, contient quatre séries de traités qui offrent un intérêt assez contingent pour la critique occidentale. Ce sont les التوضيحات, éclaircissements sur divers points du dogme coranique et des traditions; le مفتاح التفاسير qui comprend deux lettres dans l'une desquelles Rashid montre, avec une surprenante habileté, que le Koran est le chef d'œuvre de la littérature arabe et que son interprétation peut s'étendre indéfiniment, le السّلطانية, dans lequel on trouve, entre autres choses, la définition exacte des termes techniques de la théologie musulmane, et les لطائف الحقائق dans lesquelles Rashid donne la solution de plusieurs problèmes théologiques.

La copie de ces quatre ouvrages, qui ne manquent point d'intérêt pour l'étude trop délaissée de la théologie et qui, comme l'auteur n'a pas craint de l'écrire de sa propre main, renferment en même temps des dissertations approfondies sur les dogmes essentiels de l'Islam, de judicieuses observations sur les diverses branches des sciences et d'utiles remarques pour toutes les personnes qui veulent examiner et connaître dans le détail les merveilles des êtres [1], est précédée des attestations signées de soixante et dix juristes qui témoignent de la parfaite orthodoxie de la doctrine théologique et philosophique émise par Rashid ed-Din.

[1]) man. 2324, folios I et ssq.

Ce manuscrit, qui forme un énorme in-folio de 52 cent. sur 32 cent. écrit à raison de 35 lignes de 28 cent. à la page dans un très bon neskhi cursif largement vocalisé, est entièrement conforme à la description que Rashid ed-Din a tracée des exemplaires qu'il voulait que l'on copiât dans la mosquée du Raba-i Réshidi: «Nous avons déjà composé, en plus de ce livre, dit l'auteur, d'autres ouvrages qui traitent de toutes les sciences et nous avons fait exécuter de chacun plusieurs copies ne contenant chacune qu'un seul traité; ... nous avons ordonné de déposer un exemplaire de chacun de ces livres dans la fondation pieuse que nous avons instituée à Tébriz et qui est connue sous le nom de el-Raba el-Réshidi [1]) pour que toute personne puisse les copier à sa guise; ... nous avons voulu faire copier toutes nos œuvres dans un seul volume qui restera comme un monument de notre mémoire pour les hommes qui viendront après nous» [2]).

«Parmi toutes les clauses que l'auteur a stipulées [3]) dans l'acte de vakf de la fondation pieuse nommée el-Raba el-Réshidi, dit Rashid ed-Din, se trouve celle-ci, que la personne qui sera chargée d'administrer les revenus de ses legs sera tenue de faire exécuter chaque année deux copies complètes de tous ses ouvrages.

«On emploiera pour cela faire du grand papier de Baghdad, qui ne laisse rien à désirer ni pour la beauté, ni pour la finesse et l'on aura soin que l'écriture soit belle et lisible .... Le préposé à l'administration financière des vakfs choisira deux

[1]) Rashid dit plus clairement un peu plus loin, page CLXIII: فى ابواب البرّ الواقعة بظاهر بلدة تبريز الموسومة بالربع الرشيدى فى القبة العظيمة التى بناها لآخرته «dans la fondation pieuse qui se trouve en dehors de Tébriz et qui est nommée el-Raba el-Réshidi, dans le grand édifice qu'il a construit pour le salut de son âme dans l'autre monde».

[2]) Man. arabe 2324, f. 1; le texte a été publié par Quatremère dans sa préface à l'*Histoire des Mongols*, page CXLVIII.

[3]) *ibid.*, page CLXIV.

copistes lettrés qui réunissent la célérité à la beauté de l'écriture de telle façon que les deux exemplaires soient écrits, reliés, dorés et collationnés dans le courant de l'année, sans aucun retard ni aucune négligence.... Nous permettons à toute personne de copier nos ouvrages sur les originaux déposés dans le el-Raba el-Réshidi, mais sous la condition formelle qu'ils ne seront jamais prêtés au dehors».

Le manuscrit de la المجموعة ٱلرّشيدية de la Bibliothèque Nationale est parfaitement conforme à cette description, la copie en est exécutée sur de très beau papier de Baghdad, de la plus grande dimension que l'on puisse trouver et dont chaque feuille a simplement été pliée en deux de façon à fournir quatre pages au copiste. La copie de ce volume monumental qui ne compte pas moins de 375 feuillets, et qui contient un assez grand nombre d'enluminures analogues à celles dont parle Rashid dans le passage que l'on vient de lire, a demandé trois années de travail, ce qui est en contradiction absolue avec les conditions imposées par Rashid à l'administrateur du Raba-i Réshidi, mais, à cela près, les caractéristiques de l'écriture de ce volume sont bien celles qu'imposa l'auteur de l'histoire des Mongols: la netteté du caractère et la rapidité de l'exécution, car le copiste, qui était évidemment attaché à la mosquée du Raba-i Réshidi, qui travaillait du vivant de Rashid ed-Din et dont l'œuvre fut peut-être retardée par quelque cause que nous ne connaissons point, Mohammed el-Emin, prend, dans l'une des souscriptions du manuscrit, le surnom de «tachygraphe» *zoud-nivis*
هذه الرسالة كتابة على يد احوج عباد اللّه الى رحمته محمّد الامين
المعروف بزود نويس البغدادى فى سنة عشر وسبعماية التاريخ الهجرة
الشريفة المعظّمة النبويّة [1]

Tel était, à très peu de chose près, le format des exem-

[1] folio 117 v.

plaires complets de la *Djami el-tévarikh* et de la *el-Medjmoua el-Réshidiyyèh* qui sortirent de l'atelier de copie du Raba-i Réshidi de Tébriz; quant aux exemplaires qui comprenaient seulement une partie de l'œuvre de Rashid, les copistes, pour des raisons faciles à comprendre, se contentèrent d'un format plus modeste qui correspond à notre très grand in-4⁰ ou, si l'on veut, au petit in-folio.

Ce fut évidemment l'un de ces immenses exemplaires de la جامع التواريخ qui arriva en la possession du sultan mongol Shah Rokh Béhadour, fils de l'émir Témour Keurguen et dont la copie, exécutée par cahiers, par des scribes de valeur très inégale, dont la mentalité et l'instruction étaient en raison complétement inverse de la beauté de leur écriture, se trouve aujourd'hui conservée au British Museum sous la cote Add. 7628. Cet exemplaire, pour lequel on a du choisir un papier d'un format à peu près identique a celui de l'original, compte 728 feuillets qui mesurent 49 sur 30 cent., écrits à raison de 33 lignes de 20, 5 cent. à la page, toutes dimensions qui, comme on le voit, se rapprochent beaucoup de celles de l'exemplaire de la المجموعة الرشيدية qui a été décrit un peu plus haut.

Ce sont également ces dimensions colossales que l'on a réduites dans une proportion un peu plus forte dans un exemplaire complet de la جامع التواريخ qui est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque de l'East India Office (n⁰ 3524) et qui mesure 39 sur 25 cent.

Il est vraisemblable que l'illustre auteur de la *Djami el-tévarikh* n'obéissait pas seulement à un sentiment assez banal de megalomanie en imposant à l'administrateur de la mosquée du Raba-i Réshidi un format aussi inusité et aussi peu maniable; mais le vizir savait par expérience ce qui était advenu des grandes chroniques musulmanes, telles que celles de Tabari et d'Ibn el-Athir, copiées en plusieurs volumes dont les exemplaires se dépareillaient au lendemain de leur copie. Il

est évident qu'à l'époque de Rashid, comme aujourd'hui dans les grandes bibliothèques européennes, on ne possédait pas un exemplaire tant soit peu ancien et exact de Tabari formé de volumes de la même main et que l'on était réduit à composer artificiellement un exemplaire complet de la chronique de volumes dépareillés, d'époques et de valeur critique extrêmement diverses.

C'est évidemment pour éviter une pareille malchance que Rashid ed-Din exigeait que l'on copiât ses œuvres dans un seul volume, ou plutôt, car cela était à peu près impossible, que l'on formât un seul volume de la جامع التواريخ et un seul volume de ses œuvres mineures, la المجموعة الرشيدية.

Quand on juxtapose par la pensée les deux immenses volumes qui contiennent l'œuvre de Rashid, le manuscrit de la *Djami el-tévarikh*, qui se trouve aujourd'hui au British Museum après avoir appartenu à Shah Rokh Béhadour, et celui de ses ouvrages religieux et philosophiques, qui forment à eux deux 2200 pages du plus grand in-folio, on se demande avec stupeur comment un homme a eu le temps matériel d'acquérir une science aussi variée et de noircir tant de papier.

Sans doute, il existe dans les littératures orientales des œuvres gigantesques, telles l'histoire de Tabari, celles d'Ibn el-Athir, de Makrizi, d'Aboul-Mahasen, le divan de Férid ed-Din Attar qui dépasse, et de beaucoup, le Livre des Rois, l'œuvre de Soyouti qui a écrit sur tous les sujets; quelques uns de ces livres ont été rédigés dans des conditions de travail invraisemblables, au milieu d'occupations en complète divergence avec les soucis littéraires, mais il y avait dans la vie et dans l'œuvre de leurs auteurs une unité qui leur permettait de reprendre un même travail, ou des travaux très analogues, en suivant le fil d'une même pensée interrompue par les servitudes de leur métier. Tel ne fut jamais le cas du vizir de Ghazan et d'Oltchaitou que ses multiples occupations portaient en même temps aux quatre coins du champ de l'intellect humain. Rashid exerça la médecine durant la plus grande partie de sa vie, tant dans la clientèle privée qu'à la cour, et ce fut seulement à un âge avancé, alors qu'il avait passé plus d'un quart de siècle dans ces fonctions obscures qui n'eussent point fait sortir son nom d'un oubli complet, qu'il fut investi par Ghazan d'une charge politique

extrêmement délicate et écrasante qui ne lui laissait presque pas de loisirs.

On a vu que, pour sauvegarder sa situation attaquée de tous les côtés par des adversaires inlassables, Rashid, quand il s'était acquitté des soins du gouvernement, devait aller faire au sultan une cour assidue et déjouer les machinations des nombreux ennemis que sa fortune lui avait attirés; c'était pour lui une obligation de tous les instants et qui ne souffrait aucune défaillance de surveiller tous ceux qui avaient intérêt à ruiner son crédit, car il tomba dans une disgrâce complète pour avoir été empéché durant quatre mois, par une maladie, d'aller tenir son rôle chez le Maître du monde. De plus, il était extrêmement jaloux de son autorité et, pour être seul à jouir de la faveur du monarque, il se fût volontiers mis sur les bras toutes les charges de l'administration de l'Iran.

Si l'on admettait que Rashid a tout seul, au milieu des complications de sa vie politique, composé l'histoire des Mongols dont une grande partie est la traduction en persan de l'*Altan debter* et d'autres documents écrits en mongol et en turk, il en faudrait conclure que sa chronique est une œuvre de pure fantaisie, tout au plus un ramassis de légendes et de racontars sans l'ombre d'authenticité ni d'esprit critique. Imprimé sans aucune note, à pages pleines, dans le format de ce livre, l'histoire des Mongols formerait trois volumes de 600 pages et il est impossible qu'un homme qui s'aventure pour la première fois sur un terrain complètement inconnu et aussi glissant, sans savoir jusqu'où son travail l'entraînera, puisse, en moins de trois ans, d'après des documents écrits dans deux langues étrangères et une source orale qu'il fallait se donner la peine de recueillir, établir une histoire sérieuse, dans une période qui est loin de représenter le temps de l'impression de son texte définitivement établi.

Si l'on ne connaissait l'histoire des Mongols que par la

chronique de Rashid, il serait impossible de déterminer la valeur exacte de cette œuvre et l'on en serait réduit à ne lui attribuer qu'une créance des plus modérées et à se résigner à ne connaître les événements qui se sont succédés dans le monde altaïque, d'Along-Goa au règne de Témour, qu'à travers un document d'une authenticité douteuse; mais la comparaison du récit de l'historien persan qui écrivit à Tauris au commencement du XIVe siècle avec celui des annales du Céleste Empire, le *Youen-ssé*, qui fut composé dans les premières années du règne du Thaï-Tsou des Ming, à Pé-king, d'après des pièces d'une authenticité incontestable, montre que la chronique musulmane et l'histoire chinoise racontent identiquement les mêmes faits, dans le même ordre, de la même façon, à quelques variantes près qui s'expliquent aisément: si l'on en excepte l'histoire des tribus turkes, qui n'intéressait pas les Chinois et dont ils n'ont rien dit, la chronique persane a vu l'histoire mongole sous son aspect occidental et la chronique chinoise sous son aspect oriental. Les Persans n'ont pour ainsi dire pas connu les noms des personnages dont le rôle s'est passé exclusivement à la Chine et le *Youen-ssé*, rédigé à Pé-king en partie sur des documents écrits au jour le jour dans la capitale, ne peut davantage parler des événements qui se sont déroulés dans l'Azerbeïdjan ou dans le Khorasan, ni des personnages qui les ont provoqués ou qui en ont été les victimes. Sous ces réserves, il est évident que la *Djami el-tévarikh* et le *Youen-ssé* racontent [1]) identiquement la même histoire, mais vue de deux

1) Les tables qui se trouvent dans le *Youen-ssé*, tant celles des princes que celles des officiers, présentent des divergences notables avec les renseignements donnés dans la *Djami el-tévarikh*. Beaucoup de généraux cités dans les listes chinoises des grands officiers ne paraissent pas dans Rashid ed-Din, tandis que par contre, on ne trouve pas dans le *Youen-ssé* les noms des chefs d'armée qui, suivant l'historien persan, commandaient les troupes du khaghan sur les frontières de l'empire. Il ne faut pas en conclure, comme on l'a fait au XVIIIe siècle, que le récit de Rashid n'offre pas les mêmes garanties d'authenticité que celui du *Youen-ssé* et que les noms qui y figurent et qu'on ne

côtés divergents et il existe, dans la chronique persane et dans les annales chinoises, des passages qui sont la traduction, ou plutôt l'adaptation, d'un même document mongol, résumé à Tauris et à Daïdou dans des sens différents, d'après des idées différentes. J'en citerai un exemple qui est suffisamment caractéristique et qui se trouve dans l'histoire de l'expédition que Koubilaï conduisit en 1259 contre la monarchie des Soung et dont le principal épisode fut le siège de la ville de O-tchéou: «Quand Koubilaï-Kaan fut parti de Mongolie et fut arrivé sur les bords du grand fleuve des Nangiyas (les Chinois du sud) que l'on nomme Khoueï-kho, il reçut des nouvelles du malheur qui était arrivé à Monkké-Khaghan; il tint conseil avec Baghatour Noyan, petit-fils de Moukouli Kao-yang, et lui dit: Nous ne devons pas nous laisser émouvoir par ces mauvaises nouvelles».

On lit dans le passage correspondant du *Youen-ssé* (chap. IV, page 4): 九月壬寅朔親王穆哥自合州釣魚山遣使以憲宗凶聞來告且請北歸以繫天下之望帝曰吾奉命南來豈可無功遽還 ce qui, traduit littéralement signifie «A Jeu-yin,

trouve pas dans l'histoire chinoise sont des inventions des Tadjiks. La similitude absolue du récit des événements qui sont racontés à la fois par l'historien persan et par le *Youen-ssé* suffit à prouver que l'on peut accorder une entière confiance aux parties qui ne se trouvent que dans l'une des chroniques, sans avoir de correspondantes dans l'autre. Rashid donne l'aspect persan de l'histoire des Mongols, le *Youen-ssé* l'aspect chinois et administratif. Néanmoins, de la comparaison du texte de la *Djami el-tévarikh* avec les tableaux du *Youen-ssé*, il résulte qu'il s'est produit des déperditions sensibles dans les listes chinoises et qu'on n'y retrouve pas des noms d'officiers qui sont indiqués par Rashid en conformité avec le texte des biographies du *Youen-ssé*; cela prouve qu'il y a eu des défaillances dans l'immense travail de dépouillement qu'a exigé leur établissement et qu'il ne faut, ni leur attribuer une autorité absolue, ni les opposer au texte de Rashid.

[1]) page ٣٣٣v.

le premier jour du neuvième mois, un ambassadeur envoyé par le prince Mouké vint de Ho-tchéou, du mont Tiao-yu, pour lui demander (à Koubilaï) ses ordres en ce qui concernait la mort de Hsien-Tsoung (Monkké Khaghan) et pour l'inviter à retourner dans le nord pour régler les destinées du monde [1]); mais Koubilaï répondit: «J'ai reçu l'ordre de marcher au sud, est-ce qu'il m'est possible de rétrograder subitement sans avoir remporté des victoires?» Il est difficile de ne pas remarquer le parallélisme qui existe entre le texte de Rashid ed-Din et celui du *Youen-ssé*; on en pourrait citer un autre exemple, celui de l'histoire de Patchiman, capturé dans son île de la Caspienne par les soldats de Monkké, grâce à une dénivellation subite des eaux, mais il n'emporte pas l'évidence, car il est plus que vraisemblable que Rashid a copié cet épisode dans le *Djihan-koushaï* d'Ala ed-Din Ata Mélik el-Djouveïni et je n'ai pas à m'occuper ici des sources mongoles du *Djihan-koushaï*.

Le mystère s'expliquerait aisément si l'on admettait, ce dont Rashid a pris garde de ne point parler, que le vizir, tout en gardant la direction effective du travail, avait réparti la rédaction de l'histoire des Mongols, ou tout au moins une première rédaction, entre plusieurs personnes qui travaillaient simultanément ou bien, ce qui est également possible, que Rashid avait commencé une histoire des Mongols quelque vingt années auparavant et qu'il se fit donner par Ghazan l'ordre d'en écrire une, de sorte qu'il n'eut qu'à faire mettre au net un manuscrit plus qu'aux trois quarts achevé.

Si l'on en croit l'auteur d'une vie d'Oltchaïtou, dont il a été souvent question dans cette préface, Abd Allah el-

1) 天 下 «le monde» signifie ici l'empire mongol; il est curieux de trouver la traduction arabe de ce mot, عالم, employée dans l'histoire d'Oltchaïtou d'Abd Allah el-Kashani et par le continuateur de Rashid ed-Din pour désigner l'empire mongol de Perse.

Kashani, les choses se seraient même passées d'une façon beaucoup plus simple.

« Le dimanche 5 de Shavval (706), correspondant au sixième jour du mois turk de Utchuntch, Urtu-Khata, arriva du Khorasan ; le vendredi, dixième jour de ce mois, continue el-Kashani [1]), le vizir de l'Iran, Khadjèh Rashid ed-Din pré-

1) و روز یکشنبهٔ پنجم شوال موافق ششم اُچونچ ای وصول اُردوقتا از جانب خراسان و آدینهٔ دهم دستور ایران خواجه رشید الدّین کتاب جامع التواریخ که تالیف و تصنیف این بیچاره بود بدست جهودان مردود بر رای پادشاه عرضه کرد و جایزهٔ آن پنجاه تومان مال از املاك و دیه و ضیاع بستد و هر سال از محصول مستدرکات و ریوع ارتفاعات آنجا بیست تومان نقد عفوًا صفوًا بوی میرسد و با وجود وعدهٔ تنصیف یك درم به مولّف و مصنّف آن نداد که سعی بلیغ و جهد تجیع نموده بود و بسالها جمع کرده بیت

رنج من بردم ولی مخدوم من   آن بنام خویشتن بردار کرد

و فراوان نواخت و سیورغامیشی یافت ; man. supp. persan 1419, folio 37 verso. Comme l'indique suffisamment le sens de اُچونچ, qui est une forme ouïghoure correspondante à l'osmanli اوچنجی *utchundji*, اچونچ آی signifie le troisième mois; les noms des mois ouïghours sont ainsi donnés et expliqués dans le *Vocabulaire ouïghour-chinois*: 1° [illegible], en chinois *a-lan ai* 正月, premier mois, en transcription arabe آرام ای *aram ai*; 2° [illegible] *i-kin-ti aï* 二月, ایکندی ای *ikindi ai*; 3° [illegible] *yu-shouen-tchheu aï* 三月, اچونچ ای *utchuntch ai*; 4° [illegible] *tou-eul-toun-tchheu aï* 四月, تورتونچ ای *teurtountch aï*; 5° [illegible] *pi-shen-tchheu aï* 五月, بیشینچ ای *beshintch aï*; 6° [illegible]

senta à l'empereur, par la main de juifs maudits, le livre intitulé *Djami el-tévarikh* qui est l'œuvre et le travail de

an-ting-tchheu aï 六月, التينچ اى *altintch ai*; 7° [ouïghour] *yi-ting-tchheu ai* 七月, ييتينچ اى *yitintch ai*; 8° [ouïghour] *sai-sin-tchheu aï* 八月, سكسينچ اى *seksintch aï*; 9° [ouïghour] *tou-soan-tchheu aï* 九月, توقسونچ اى *toukhsountch aï*; 10° [ouïghour] *ouo-nan-tchheu ai* 十月, اونونچ اى *onontch aï*; 11° [ouïghour] *pi-eul yi-ki-eul-ming-tchheu ai* 十一月, بير يكرمينچ اى *bir yigir-mintch ai*; 12° [ouïghour] *tcha-sha-pou aï* 十二月, en transcription چقشاباط اى et چقشابوط اى *tchaghshapout aï*; le mois intercalaire se nommait [ouïghour] *shun aï* 閏, en transcription شون اى *shun ai*. L'année ouïghoure était divisée en 4 saisons [ouïghour] *tou-eul yu*, soit *teurt out* et en 8 temps [ouïghour] *sai-ki-sse tcha*, soit *sékiz tchagh* سكيز چاغ ou ساكيز چاغ. Shihab ed-Din el-Omari dit dans le *Mésalek el-absar* (man. ar. 2325, folio 93 verso) qu'un célèbre sheikh qui vivait à son époque, Aboul-Théna Mahmoud ibn Aboul-Kasem el-Isfahani, lui raconta que Rashid ed-Daulèh avait composé un livre nommé la «Somme des chroniques», qu'il le présenta au sultan Khodabendèh (lire خربنده Khorbanda) et qu'il lui tint ce discours: «Aristote avait fait un livre nommé....... qu'il offrit à Iskender; le roi lui donna en présent un million de dinars, et tu ne peux pas te montrer moins généreux à mon égard que ne le fut Iskender à l'égard d'Aristote». C'est ainsi que Rashid se fit donner des propriétés foncières et immobilières dont la valeur atteignait celle de trois héritages. Le sheikh Aboul-Théna el-Isfahani ajouta qu'à l'époque où il parlait, ces biens étaient en la possession des fils de Rashid ed-Daulèh et de sa postérité».

وحدّثنى شيخنا فريد الدهر ابو الثنا محمود بن ابى القاسم الاصفهانى
اطال الله بقاه ان خواجا رشيد الدولة الّف كتابا سمّاه [جامع
التواريخ] وقدّمه للسلطان خدابنده وقال له ان ارسطو عمل كتابه

l'auteur infortuné de la présente histoire; il reçut comme récompense de cette œuvre la valeur de cinquante tomans, en propriétés foncières, en villages et en terres cultivables. Chaque année, il en tire, sans aléa, un revenu de vingt tomans d'argent liquide qui provient tant du produit des impôts que du prélevement de la meilleure partie des récoltes. Quoiqu'il eût promis de partager cette somme par moitié avec l'auteur du présent livre, il ne lui donna pas une pièce d'argent, bien qu'il ait montré un zèle extraordinaire et qu'il ait mené cette œuvre à bonne fin par un travail acharné de plusieurs années. Rashid reçut beaucoup de félicitations et de faveurs du sultan ».

Il est difficile de ne pas être frappé de la simplicité et du ton de sincérité avec lesquels Abd Allah el-Kashani lance contre Rashid cette accusation qui ne saurait être plus formelle, sans l'accompagner d'aucun commentaire, ni d'imprécations en vers qui ne feraient guère qu'en atténuer la portée. On y sent passer la résignation d'un homme lésé d'une façon odieuse qui sait que toutes ses réclamations

المسمّى .... وقدّمه للاسكندر فاجازه عليه الف الف دينار وما انت ممّن ترضى ان تكون دون الاسكندر لأرسطو فاخذ به خواجا رشيد املاكا و عقارا قيمتها قدر المبلغ ثلث مرات قال والاملاك الى الآن في يد اولاده وذريّته. D'après l'équivalence donnée par Shihab ed-Din el-Omari, il s'en suit que les 50 tomans dont parle el-Kashani valaient 1 000 000 de dinars, autrement dit, qu'un toman valait 20 000 dinars et l'unité monétaire des Mongols 2 dinars, soit un poids de 8 grammes 50 d'or. On a vu plus haut, page 13, que les revenus de l'empire mongol de Perse et de l'Irak étaient de 20 tomans pour 3 jours, soit 2433 tomans par an ou 48 660 000 de dinars = 1 418 439 000 de francs, somme qu'il faudrait multiplier par 8 pour avoir son équivalence en monnaie de notre époque, de sorte que le budget de l'empire, à l'époque d'Oltchaïtou, représentait plus de onze milliards d'aujourd'hui, sans compter ce que les fonctionnaires, les مظلّمة, mettaient dans leurs poches.

seront vaines et superflues, et que, lorsqu'on occupe un rang modeste et obscur dans l'administration, il est dangereux d'intenter un procès à ceux que leur science de la vie et leurs fourberies ont portés au pouvoir.

Cette impression ne fait que s'accentuer à la lecture de la préface qu'Abd Allah el-Kashani a écrite comme introduction à son histoire de Khorbanda Oltchaïtou, dans laquelle il expose ainsi qu'il suit les motifs qui l'ont conduit à entreprendre la rédaction de cet intéressant ouvrage après s'être libéré de l'immense travail qu'il accuse Rashid d'avoir signé de son nom:

«Et maintenant, voici que j'ai terminé entièrement[1]) la rédac-

1) أمّا بعد چون از سیاقت اتمام جامع التواریخ که مضمون آن مشتملست بر صادرات اعمال و نادرات آثار و اخبار پادشاهی و جهانگیری و عالم کشای و وضع احکام سیاسات شاه شاهان و خان خانان جنگیز خان و اسلاف بزرگوار و اخلاف نامدار و اورق و اعقاب جهاندار او که هر یک خانی است و اقلیمی از مسالک ممالک مقصورهٔ معمورهٔ زمین از کوه و هامون و اصقاع بقاع ربع مسکون مسخّر کرده و از نقطهٔ مشرق و چین جیپیم که مبداء طول عمارت عالم است تا اقصاء شام و مصر که طول و عرض بسیط محیط آن از یک سالهٔ راه افزونست در قبضهٔ قدرت و کف کفایت اوروغ جهاندار سر افراز او و امروز هر یکی از ایشان مملکتی طویل بسیط با لشکرهای عرمرم و ایراخته معظم در قبضهٔ تصرّف و حوزهٔ تملّک خود آورده که چریک و چهارپایان ایشان در جوف سطح زمین نمیکنجد و جملهٔ سلاطین عصر و پادشاهان و ملوک عهد محکوم حکم ایشانند و عقود سلسلهٔ نظم دولت ایشان که بانقراض ملک عالم و انقضاء اصل و نسل بنی آدم مسلسل و منعقد باد از خاتون الانقوا تا تموجین که ابا و اجداد بزرگوار وی اند و از جنگیز خان تا غازان خان سعید مغفور انار اللّه

tion de la *Djami el-tévarikh* qui contient la geste du roi des rois, de l'empereur des empereurs, Tchinkiz-Khan, l'his-

برهانه ذرّيّةً بعضها من بعض بطنًا بعد بطنٍ يكی بعد از يكی در سلك كلك تأليف و سمط عقد سياقت ترتيب آورده شد تا نام اين پادشاه دولت يار .... جنكيز خان سياست، تولوی صلابت، [مونككا] قاآن بسطت، قوبلا عظمت، هولاكو مهابت، اباقا سماحت، ارغون هدايت، غازان عدالت .... خاقان الاعظم، مالك رقاب الأمم، سلطان سلاطين ٱلترك وٱلعجم، ظلّ اللّه فی العالمين، .... غياث ٱلحقّ وٱلدّنيا وٱلدّين وٱلدّولة اولجايتو سلطان محمّد خربنده

بيت

شاهی كه بهمت بكذشت از [مه] افلاك   شاهی كه بدولت بكذشت از [سر] كردون

كرد سپهش خواسته از مشرق و مغرب   ماه علمش تافته بر دجله و جيحون

بنابر اين مقدّمات مؤلّف اين تركيب و مصنّف اين ترتيب بندهٔ كمترين ابو ٱلقاسم عبد ٱللّه بن علی محمّد القاشانی كه بقدمت خدمت اين خاندان خلود اساس موسوم است و ناصيهٔ او بداغ عبوديت مرقوم .... خواست كه مكافات و مجازات حقوق قديم و حديث نعمت او بقدر وسع و طاقت و امكان توانايی و مقدرت بكذارد و باركاه دولت اين پادشاه فرجمندرا از كاركاه فكر خود تحفه بر دارد .... و تواريخ حوادث و وقايع ايّام دولت او كه خلاصه و نقاوهٔ جامع ٱلتواريخ است تميمه و ضميمهٔ آن كرداند تا لواحق بسوابق و آغاز بانجام مقرون و مضمون كردد; *ibid.*, fol. 2 r. et ssq.

و چی جيپم est écrit dans le manuscrit و ضی خسم ; چی qu'il faut peut-être corriger en چوی est fort exactement le chinois 洲 ou 州 *tcheu* (prononcé suivant les dialectes *tcheu*, *tchéou* ou *tchou*) qui, en chinois, signifie une île; جيپم Dji-pem est, avec l'alternance fréquente de *m* et *n*, la transcription du nom du Japon 日本 Dji-pen qui a exactement le même

toire de sa souveraineté et de la conquête du monde, les lois qu'il imposa à l'univers, les hauts faits de ses illustres ancêtres, les exploits glorieux de ses descendants, l'histoire de tous les princes de sa maison et de son sang qui ont exercé la souveraineté, dont chacun a conquis un des climats de cette terre heureuse et fortunée, et soumis à son sceptre les montagnes et les déserts, les plaines et les grèves du monde.

Depuis le Soleil Levant et les îles du Japon, qui sont l'origine des longitudes de la partie habitée de ce monde, jusqu'aux frontières les plus lointaines de la Syrie et de l'Egypte, la largeur et la longueur totales de cet empire étant plus considérables qu'une année de marche, le monde est soumis

sens que نقطهٔ مشرق, le Soleil Levant, ce qui montre que Kashani connaissait le sens des mots chinois. Il n'est pas inutile de remarquer que, chez les géographes musulmans, l'origine des degrés de longitude se trouve aux Iles Fortunées et nullement au Japon. A la place de ایراختنه معظم, le man. porte انداختنه معظم; ابراختنه se retrouve dans le texte de Rashid, page ۱۸۹, dans un passage تا با ایراختنه جمع کنم qui ne laisse pas de doute sur son sens d'ami, de partisan; ایراختنه est très vraisemblablement la transcription du mongol [illegible] *iraghota*, cf. [illegible] *iraghotou* «gens agréables, avec lesquels on a du plaisir à vivre», de [illegible] *iragho* qui a le même sens. Ce mot se prononçait anciennement *irakhota*, d'où la transcription إيرَاخُتَه; on comparera خُربَندا Khorbanda qui transcrit une forme prononcée aujourd'hui [illegible] *ghorbanta*. Il est douteux qu'il faille corriger انداختنه en اندوختنه qui signifierait «chose amassée, trésor». L'expression سلطان السلاطين الترك والعجم est la traduction la plus fidèle qui se puisse imaginer de l'ancien titre des rois sassanides [illegible] *malkān malkā-i Irān u Anīrān*, et il n'y a pas à douter que le titre porté par les princes mongols au XIV[e] siècle ne se rattache directement à ceux des Sassanides; quant à ظل الله فی العالمین, on en retrouve l'équivalent dans le protocole des Osmanlis sous la forme ظل الله فی الارضین.

au sceptre de l'auguste famille de Tchinkiz-Khan; et aujourd'hui, chacun de ces princes possède un royaume immense, avec des troupes innombrables et une foule de partisans, au point que la surface de la terre n'est pas assez vaste pour contenir leurs armées et leurs chevaux: tous les souverains qui règnent à cette époque, tous les rois qui exercent la souveraineté sont soumis à leurs lois.

Et dans ce livre de la *Djami el-tévarikh*, j'ai noué avec art les mailles de la chaîne de leur dynastie, qu'elles s'entrelacent éternellement jusqu'à la consommation des siècles et jusqu'à l'extinction des fils d'Adam!, depuis la khatoun Along-Goa jusqu'à Témoutchin avec les princes qui furent ses glorieux ancêtres, et de Tchinkiz-Khan jusqu'à Ghazan-Khan, l'empereur au règne fortuné qui s'en est allé reposer dans la miséricorde de son créateur, qu'Allah illumine la pierre sous laquelle il dort!

J'ai raconté les histoires de ces princes, les unes après les autres, dans l'ordre de leur naissance, jusqu'à ce que je fusse arrivé au nom de l'empereur tout-puissant qui gouverne le monde avec l'autorité de Tchinkiz-Khan, qui possède le rigorisme de Touloui-Khan, l'excellence de Monkké-Kaan, la majesté de Koubilaï-Kaan, la puissance d'Houlagou, la libéralité d'Abaga, la rectitude d'Arghoun, l'équité de Ghazan, l'empereur auguste, devant lequel se prosternent les peuples de la terre, le sultan des sultans des Turks et des Persans, l'ombre d'Allah dans les deux mondes, Ghiyas el-Hakk wel-Dounia wel-Din wel-Daulèh Oltchaïtou Sultan Mohammed Khorbanda.

Comme conclusion de ces prémisses, l'auteur du présent livre, le moindre des serviteurs d'Allah, Aboul-Kasem Abd Allah ibn Ali ibn Mohammed el-Kashani, qui a passé sa vie au service et dans l'obéissance des princes de cette dynastie dont la puissance sera éternelle dans le monde, a voulu reconnaître, autant qu'il lui est possible de le faire, les bien-

faits qu'il a reçus et qu'il reçoit encore de ces souverains, et leur témoigner la gratitude qu'il en a ressentie; il a voulu apporter au palais qui abrite la majesté de cet illustre sultan un présent qui fût l'œuvre de sa pensée et ajouter à la *Djami el-tévarikh*, pour en former l'appendice et la conclusion, le récit des faits et des événements qui se sont passés sous son règne, qui est la quintessence de ce qui se trouve exposé dans cette chronique, de façon à la compléter d'une façon définitive et absolue».

On ne saurait être plus catégorique et, si l'on ne possédait qu'un seul manuscrit, incomplet de sa préface, de l'histoire des Mongols, on n'hésiterait pas un instant, après avoir lu ce passage, à y voir la *Djami el-tévarikh* d'Aboul-Kasem Abd Allah el-Kashani.

C'est ce qui ne pouvait manquer d'arriver.

Il existe dans la bibliothèque de S. M. le roi de Prusse un manuscrit persan qui a été acheté en Perse par Minutoli, qui probablement d'après les indications d'un mirza quelque peu versé dans l'histoire littéraire de son pays, le considérait comme un fragment de la chronique écrite par Rashid. On lit en effet sur une fiche qui a été collée dans l'intérieur de la reliure du volume: جامع التواريخ, l'histoire universelle en persan›.

Cette attribution est inexacte, mais l'on va voir qu'il était logique et inévitable qu'elle se produisît.

Ce manuscrit, qui est décrit sous le n° 368 de l'excellent catalogue de Pertsch [1]), commence après les invocations traditionnelles par une courte préface dont voici le texte et la traduction:

«Le compilateur de cette histoire [2]), l'auteur de ces pré-

[1]) *Die Handschriften-Verzeichnisse der Königlichen Bibliothek zu Berlin*, vierter band.

[2]) اما بعد جامع ابن حکایات و متولّف ابن مقدّمات و مقرّر ابن کلمات ابو القاسم عبد الله بن علی بن محمّد القاشانی بر رای مطالعان

misses, le narrateur de ces discours, Aboul-Kasem Abd Allah ibn Ali ibn Mohammed el-Kashani, expose ceci aux lecteurs

این تالیف و تنسیق و مستفیدان این تصنیف و تلفیق عرض میدارد که چون روزکار بعدل و رأفت خدایکان عالم پادشاه بنی آدم خاقان الترك والعجم سلطان سلاطین العالم ظلّ (man. وان) اللّه فی الارض ناصر عباد اللّه حافظ بلاد اللّه غیاث الدّنیا والدّین قامع الکفرة والمشرکین قاهر الفجرة والمتمرّدین ملاذ المؤمنین اولجایتو سلطان بن ارغون خان بن آباقا خان بن هولاکو خان (بن تولوی خان) بن جنکیز خان خلّد اللّه سلطانه و اعلی شانه بیاراست و از آثار عدل و عاطفت و ماثر مرحمت و تربیت عرصهٔ عالم از منکرات و محظورات بپیراست که ایام دولت او ما طلع الصّباح و نادی المنادی بحیّ علی الفلاح پاینده و مستدام باد بحق الملك العلام بتایید یزدانی و یمن فرّ و دولت ایلخانی از تاریخ و تألیف سایر عالم تلفیق و جماهیر مشاهیر بنی آدم مجموع هفت اقالیم از ابتدای مشرق تا انتهای مغرب فراغی نمود و در سبب تصانیف آن سلك کلك تحریر و تقریر منعقد و منتظم کشت بر وفق ملتمس فرمان نافذه خلّد ملکه و حسب مقتضای زمان و سبب انقلاب حدثان خواست که تاریخ اقلیم رابع که زبدهٔ هفت کشور و نقاوهٔ اقالیم ربع مسکون است مشتمل بر احوال پادشاهان و سلاطین هر زمان مهتر و سرور آن زمین ایران و احوال ملوك و انبیا و خلفای هر عصر از زمان آدم صفی علیه السّلام تا غایت وقت که تاریخ سنهٔ سبعمایه هلال است بر زعم اهل اسلام بر سبیل ایجاز واختصار بباید نوشت و از کتب متقدّمان و کیفیت متأخران [هر] عصر و هر زمان اختیار و انتخاب از چند پاره کتاب تواریخ معروف معتبر مشهور التقاط کرده آمد چون کامل ابن الاثیر (کمال الدین ابن الاثیر .man) و

de cet ouvrage et aux personnes qui voudront profiter de ce livre: lorsque le siècle fut illuminé par la justice et la mansuétude du maître du monde, le souverain des fils d'Adam, l'empereur des Turks et des Persans, le sultan des sultans du monde, l'ombre d'Allah sur la terre, le protecteur des fidèles qui adorent Allah, le gardien des pays d'Allah, qui est le ferme appui du monde et de la loi, qui triomphe des impies et de ceux qui associent à Allah d'autres divinités, qui vainc les criminels et ceux qui refusent de se plier à sa volonté, l'asile des vrais croyants, Oltchaïtou Sultan, fils d'Arghoun-Khan, fils d'Abaga-Khan, fils d'Houlagou-Khan, (fils de Toulouï-Khan), fils de Tchinkkiz-Khan, (qu'Allah éternise son règne et exalte sa puissance!); quand, grâce aux effets de sa justice et de sa bienveillance, aux résultats de sa miséricorde et de son gouvernement, la surface de la terre fut purifiée des crimes et des turpitudes (fasse Allah que les jours de son règne soient prolongés tant que l'aube se levera au déclin de la nuit et tant que le muezzin chantera:

تاریخ ابن سعد کاتب واقدی (تاریخ سعید کاتب واقدی .man) و مغازی و غیر آن تا بتنمیمه و ضمیمهٔ جامع ٱلتّواریخ شود چه از روی حقیقت تاریخ عجم و عرب بنسبت با آن تاریخ جزویست از کلّی و فرعی از اصلی و نهری از بحریست و اصول آن مشتملست بر یك مقدّمه و دو قسم و قسم اوّل در تواریخ پادشاهان فرس و ایشان چهار طایفه اند اوّل پیش دادیان دوم کیانیان سوم اشکانیان چهارم ساسانیان و قسم دوم از زمان مبعث سید الاصفیآء و خاتم الانبیآء ابو القاسم محمّد بن عبد اللّه بن عبد المطّلب بن هشام صلوات الرحمن علیه و آن بر سه قسم است اوّل تاریخ مبعث و رسالت و نبوّت او صلعم دوم تاریخ ملوك بنی امیّه سیوم تاریخ خلفآء آل عبّاس تا نهایت زمان مستعصم آخر خلفای بنی عبّاس.... ; manuscrit de la Bibliothèque Royale de Berlin, folios 1 verso 2 recto.

Venez au lieu de béatitude »!), par la grâce du Dieu de toute science, par la faveur céleste, par la gloire et la fortune qui sont les apanages de l'Ilkhan (Oltchaïtou Sultan), je terminai l'histoire de tout le monde et celle de toutes les nations célèbres que formèrent les hommes dans tous les sept climats, depuis les limites du Soleil Levant jusqu'aux bornes les plus lointaines du couchant.

Pour obéir au désir impérial, qu'Allah éternise le règne de celui qui l'a exprimé! et en considération des exigences du temps présent et par suite des vicissitudes des événements, l'auteur a voulu rapporter et exposer selon les théories des Musulmans, sous une forme concise et abrégée, l'histoire du quatrième climat qui résume à lui seul l'excellence des sept contrées de la terre, et qui l'emporte par ses avantages sur tous les climats du monde habité par les hommes, et rédiger un livre contenant la geste des rois et des sultans de toutes les époques qui ont été les souverains de cette terre d'Iran, l'histoire des rois, des prophètes et des khalifes de tous les siècles depuis le temps d'Adam, l'Élu d'Allah, jusqu'à l'époque présente, qui est celle de la 700e année lunaire; dans ce but, il a fait, d'après les ouvrages des anciens et les narrations des modernes, de chaque âge et de chaque siècle, un choix et un résumé (de l'histoire du quatrième climat), d'après quelques livres historiques célèbres et renommés, tels le *Kamil* d'Ibn el-Athir, la chronique d'Ibn-Saad, le Katib de Wakidi, les livres des conquêtes, et d'autres encore, de façon que cet ouvrage soit la terminaison et le complément de la *Djami el-tévarikh*, car, pour dire la vérité absolue, l'histoire des Arabes et des Persans, par rapport à cette chronique, n'est qu'un fragment d'un ensemble, une branche issue d'un tronc, un des fleuves qui se jettent dans la mer.

La présente chronique est divisée en une préface et deux sections; la première section contient les histoires des rois

de Perse qui comptent quatre dynasties, la première celle des Pishdadiens, la seconde, celle des Kéanides, la troisième, celle des Ashkanides, la quatrième, celle des Sassanides; la seconde section s'étend depuis le temps du Prince des hommes vertueux, le sceau de la Prophétie, Aboul-Kasem Mohammed ibn Abd el-Mouttalib ibn Hisham, que les prières du Miséricordieux soient sur lui!, et cette section est répartie en trois chapitres: le premier retrace l'histoire de la mission et de l'apostolat de Mohammed; le second, l'histoire des rois Omeyyades; le troisième, l'histoire des khalifes de la famille d'Abbas jusqu'aux derniers temps du règne de Mostaasem, l'ultime khalife de la maison abbasside».

L'auteur de cette chronique n'est autre, comme on le voit, que l'historien qui a écrit la vie d'Oltchaïtou, et qui, encore une fois, revendique la paternité de la *Djami el-tévarikh* en termes si catégoriques et si nets qu'il est bien difficile d'y voir une supercherie littéraire et une audacieuse tentative de plagiat.

De la comparaison du texte du manuscrit de Berlin [1]), que le directeur de la bibliothèque de S. M. le roi de Prusse a bien voulu mettre à ma disposition, avec celui de la partie de la *Djami el-tévarikh* traitant de l'histoire ancienne de la Perse et de celle des prophètes de l'Islamisme qui se trouve dans le manuscrit de Londres [2]), il ressort d'une façon éclatante que Rashid ed-Din a indignement volé le malheureux Abd Allah el-Kashani.

1) Ce manuscrit ne contient qu'une partie, le commencement, de l'histoire d'Abd Allah el-Kashani et il s'arrête avec la 63e année de l'hégire: il est écrit en un nestalik très cursif tendant au shikesteh qui a vraisemblablement été copié vers le milieu du XIXe siècle; il est relié en peau rouge souple et mesure 255 sur 175mm.

2) C'est à l'aide de photographies de pages prises au hasard dans cette partie, en assez grand nombre pour écarter toutes les causes d'erreur, que j'ai effectué cette comparaison.

Non seulement les divisions des deux ouvrages sont rigoureusement identiques, non seulement l'arrangement et la classification des faits sont complétement les mêmes dans les deux histoires, mais il suffit de collationner leurs textes pour voir que Rashid ed-Din a tout simplement fait recopier le livre d'Abd Allah el-Kashani en se bornant à changer quelques rares expressions d'une façon assez maladroite et à supprimer, sans aucune raison plausible, des passages entiers qui ne manquaient cependant pas d'intérêt historique. Si l'on fait abstraction de ces remaniements sans grande importance, mais qui, au point de vue littéraire, rendent le texte de la *Djami el-tévarikh* sensiblement inférieur à celui de l'histoire d'Abd Allah el-Kashani, les deux ouvrages sont rigoureusement identiques, et mot pour mot, comme l'on pourra s'en rendre compte par l'examen des deux passages suivants :

Texte de la *Djami el-tévarikh*, fol. 5 recto.

مشاهیر ارباب اخبار و
جماهیر مورّخان آثار و علمآء کبار
اتّفاق کرده اند که اول کسی که
پادشاهی کرد و شهنشاهی بجهان
آورد کیومرث بود و ملك در
اخلاف و اعقاب او بماند تا یزدجرد
ابن شهریار که بایام عثمان رضی
اللّه عنه کشته شد و هیچ قوم
را پادشاهی ابًا عن جدّ چنان
مسلسل نیست که ملوك فرس
و درین ترتیب این ملوك و تاریخ
ایشان خلل کمترست مکر در دو

Texte de la *Zoubdet el-tévarikh*, fol. 8 recto.

چون مشاهیر ارباب اخبار و
جماهیر مورّخان و علماء کبار
اتّفاق کرده اند که اول کسی که
پادشاهی کرد و شاهنشاهی بجهان
آورد کیومرث بود و ملك در
اخلاف و اعقاب او بماند تا یزدکرد
ابن شهریار که بایام عثمان
کشته شد و هیچ قوم
را پادشاهی ابا عنجد چنان
مسلسل نیست که ملوك فرس را
و در ترتیب این ملوك و تاریخ
ایشان خلل کمترست مکر در دو

سه زمان که جهانداری بقومی
دیگر افتاد که نه ازیشان بودند
ضبط آنزمان علماء ایشان را
متعذر بود چنانکه زمان پادشاهی
ضحاك و در مدّت استیلاء افراسیاب
بعد از وفات منوچهر و در روزگاری که
اسکندر غلبه کرد و ملوك
طوایف که بعد ازو پیدا شدند
تا بایام ارده شیر بابکان در ان
مدتها اختلاف بسیارست [و
چنانکه] باید مضبوط نه امّا در
ترتیب باقی ملوك ایشان زیاده
خللی نیست ......

جمشید بن fol. 10 r.

ریو جهان ابن ایبکهر برادر طهمورث
بود نام او جم است و شید شعاعرا
گویند چون بغایت خوب صورت
بود و رویش نورانی و روشن اورا
جمشید گفتند و با وجود جمال
و فرّ و بها در علم و عقل مشار الیه
بود و او چون سلیمان در بسطت
مملکت و وسعت طاعت جن و
انس و حیوانات‌را مسخّر کرد
خلایق چهار طبقه گردانید و
وجوه معاش ایشان تعیین کرد

سه زمان که جهان داری بقومی
دیگر افتاد که نه ازیشان بودند
و ضبط آن زمان علمآء ایشان را
متعذّر بود مانند پادشاهی
ضحّاك و در مدّت استیلآء افراسیاب
بعد از وفات منوچهر و در روزگاری که
اسکندر غلبه کرد و ملوك
طوایف که بعد ازو پیدا شدند
تا بایام اردشیر بابکان که در ان
مدّت اختلاف بسیارست و
چنانك باید مضبوط نه امّا در
ترتیب باقی ملوك ایشان زیادت
خللی نیست ......

ذکر جمشید بن fol. 10 r.

برجهان برادر طهمورث
بود نام او جم بود و شید شعاعرا
گویند و چون بغایت خوب صورت
بود و رویش نورانی و روشن اورا
جمشید گفتند و با وجود جمال
و فرّ و بها در عقل و علم مشار الیه
بود

یکی لشکریان که حامل ملك
باشند دوم علماء ادیان و ابدان
که در احکام ملّت و ازالت علّت
رجوع بایشان باشد سوم کتّاب
و حسّاب که ضبط اموال ممالك
خیر و شرّ کنند و دخل و خرج
را نکاه دارند چهارم بازرکانان و
پیشه وران که خرید و فروخت
و آلات ما یحتاج مردم میسازند
آنکاه انواع سلاحها استخراج کرد
و کرمابه و آسیاب و دولاب ساخت
و بر رودها پلها او ساخت و از
معادن انواع جواهر فلزّات بیرون
آورد چون زر و سیم و مس قلعی
و بر آب دریا کشتیها ساخت و
غوّاصان‌را فرمود تا از دریا صدف
بغوص بیرون آورند و بشکافت
و از لؤلؤ زیورها ساخت و انواع
طبّ از عود و عنبر بدست آورد
و از پشم و کتان و ابرشیم جامه
ها فرمود بافتن عظماء فرس بروی
جمع آمدند و پیشوا و
پادشاه خود کردانیدند و کمر
مطاوعت بر میان بستند بعد از
ان او بتدبیر امور و ترتیب

عظماء فرس برو
جمع آمدند و اورا پیشوا و
پادشاه کردانیدند و کمر
مطاوعت بر میان بستند بعد از
ان او بتدبیر امور و ترتیب

ادوات و اختراع آلات حرب و | ادوات و اختراع آلات حرب و
استنباط صنایع مشغول شد و | استنباط صنایع مشغول شد و
شهر اصطخر بزرگتر گردانید...... | شهر اصطخررا بزرگتر گردانید......

La comparaison de ces deux fragments de la chronique d'Abd Allah el-Kashani et de la *Djami el-tévarikh* établit, non seulement que leurs textes sont identiques, mais encore elle montre clairement le sens de l'emprunt car, si les plagiaires ont pour habitude constante de saccager le produit de leurs vols, il est bien rare que, dans leur ignorance des questions qu'ils veulent se donner l'air d'avoir traitées, ils puissent ajouter un fait de quelque importance au travail qu'ils s'approprient. L'homme qui se sent capable d'améliorer une œuvre déjà existante ne se borne pas à de timides additions ou à des suppressions et il reprend le travail pour son compte, en le recréant de fond en comble, de façon à faire une œuvre originale et digne de son idéal; quand on se trouve en présence de deux récensions, l'une abrégée, l'autre plus complète, il n'y a guères à douter que le travail original soit celui qui présente le plus de détails et cela suffirait à établir le plagiat à peine déguisé du vizir de Ghazan et d'Oltchaïtou.

Il est facile de déterminer la place que la chronique d'Abd Allah el-Kashani devait tenir dans la *Djami el-tévarikh*: cet ouvrage, comme on le voit suffisamment par sa préface, était complétement distinct de l'histoire des Mongols proprement dite, la تریخ مبارك غازانی, et de l'histoire des peuples du monde; il formait une histoire particulière, à laquelle son auteur avait donné le titre de زبدة التواريخ pour indiquer qu'elle renfermait la quintessence de ce qui avait été écrit sur ce sujet par les historiens arabes, et c'est sous ce titre qu'elle se trouve citée par le Katib-i Tchélébi dans son *Keshf el-zounoun*: زبدة التواريخ بالفارسية لابى القاسم جمال الدين محمد بن على الكاشانى المتوفّى سنة ٨٣٦. Hadji-Khalifa n'a certainement

pas eu sous les yeux cette *Zoubdet el-tévarikh*, et il ne l'a citée que de seconde main, probablement d'après un livre qui la mentionnait parmi ses sources, sans quoi il en eût donné une notice plus détaillée. La date de 836 ٨٣٦ qu'il indique comme étant celle de la mort d'el-Kashani est évidemment erronée et il faut lire 736 ٧٣٦, ce qui correspond au peu que l'on sait de cet auteur qui écrivit son histoire d'Oltchaïtou sous le règne d'Abou Saïd Béhadour Khan.

Il se pourrait qu'Hadji-Khalifa ait cité la chronique d'el-Kashani d'après le مرات الادوار و مرقاة الاخبار de Mohammed Mouslih ed-Din el-Lari el-Ansari qui l'indique parmi ses sources en mentionnant son titre de *Zoubdet el-tévarikh* sous la forme assez altérée de زبدة التواريخ لابى القاسم محمد بن على الكاشى[1] en même temps que le *Tabakat-i Nasiri*, le *Tarikh-i Djihan-koushai*, le *Tarikh-i gouzidèh*, le *Nizam el-tévarikh* du kadi Beïdhavi, la *Djami el-tévarikh* de Rashid, et le *Tarikh-i Wassaf*, dans cet ordre aussi incohérent que dispersé.

Si l'on fait abstraction de son troisième volume dont on n'a jamais rencontré d'exemplaires, la *Djami el-tévarikh* est ainsi divisée:

- Volume I = تاريخ مبارك غازانى
  - Tome I Histoire des tribus turques et mongoles
  - Tome II Histoire du monde mongol, de ses origines à la mort de Ghazan
- Volume II
  - Tome I Histoire d'Oltchaïtou jusqu'à l'époque de la composition de l'ouvrage
  - Tome II
    - Chap. I
      - Livre I Abrégé d'histoire générale, d'Adam à 700 de l'hégire
      - Livre II Histoire détaillée des nations du monde
    - Chap. II Continuation de l'histoire d'Oltchaïtou

[1]) man. supp. persan 169, fol. 8 verso, *Catalogue des manuscrits persans*, tome I, page 232; Kashi et Kashani sont deux nisba possibles du nom de la

Le livre II du chapitre I du tome II, l'histoire détaillée des nations du monde qui, dans le manuscrit du British Museum, occupe les feuillets 307—404, est évidemment celle dont Abd Allah el-Kashani parle dans la préface du manuscrit de Berlin et dont il dit از تاريخ و تأليف سائر علم تلفيق و جماهير مشاهير بنى آدم مجموع همت اشيم ...., et le premier livre de ce même chapitre I du tome II, qui s'étend du feuillet 1 au feuillet 307, c'est-à-dire l'histoire antéislamique de la Perse, celles du Khalifat et des dynasties qui furent ses contemporaines, n'est autre, comme on le voit par la comparaison du texte du manuscrit de Berlin avec celui de la *Djami el-tévarıkh*, que la *Zoubdet el-tévarıkh* d'Aboul-Kasem Abd Allah el-Kashani. Quant au tome I et au chapitre II du second tome de ce même second volume, leur réunion forme l'histoire du sultan Oltchaıtou de ce même Abd Allah el-Kashani dont il a été longuement parlé plus haut.

En résumé, on voit maintenant que la *Djami el-tévarikh*, la "Somme des Chroniques", se compose de quatre ouvrages historiques: l'histoire des Mongols, la تاريخ مبارك غازانى, dont Abd Allah ibn Ali el-Kashani réclame la paternité et trois autres histoires qui ont certainement été écrites par lui, dans l'ordre chronologique de leur composition: l'histoire des nations du monde, l'histoire de l'Iran et du Khalifat, et l'histoire du sultan Oltchaıtou. Il y a bien des chances, dans de telles conditions, pour que le reste de la *Djamı el-tévarıkh*, l'histoire des Mongols, soit l'œuvre de cet écrivain, comme il n'a cessé de l'affirmer dans les préfaces des œuvres qui ne lui ont pas été volées par le peu délicat vizir du sultan Oltchaıtou.

Tout ce que l'on peut espérer, c'est que Rashid ed-Din s'est borné à faire recopier sans trop de remaniements l'œuvre

ville de Kashan; mais kashani s'applique uniquement aux personnes et kashi plutôt aux choses, telles les faiences bleues avec des inscriptions en lettres blanches qui se fabriquent dans cette ville.

d'el-Kashani, et qu'il n'a pas fait dans son texte des coupures arbitraires de l'importance de celle qui a été signalée plus haut, mais ce serait beaucoup s'avancer que d'affirmer que Rashid a scrupuleusement respecté le texte du véritable auteur de l'histoire des Mongols, car, dans plus d'un passage de cette chronique, on rencontre des difficultés, des obscurités, qui semblent inhérentes au texte et qui doivent provenir de coupures mal faites que l'on ne saurait évidemment porter au compte des copistes.

Il est évident, surtout à la lecture de l'histoire d'Oltchaïtou, car la *Zoubdet el-tévarikh* n'est guère qu'un résumé sans valeur de chroniques arabes, qu'Abd Allah el-Kashani était un historien de métier et non un amateur; cela se reconnaît aisément à la façon dont il parle des événements qui se sont passés dans le monde, en dehors de l'empire des sultans mongols de l'Iran, dans son résumé de l'histoire d'Irbil [1]), quand il raconte [2]) pour quelles raisons les émirs égyptiens Salar, Euïreudéï, Tchashniguir et Tchaharkas se fâchèrent avec le sultan mamlouk el-Mélik el-Nasir, comment ce prince s'enfuit à Karak, et les événements qui en résultèrent. Les mêmes caractéristiques se retrouvent dans l'histoire du prince Uzbek, de la Horde d'Or [3]), dans celle d'Ésen-boukha, prince de l'*oulous* de Tchaghataï [4]) que le continuateur anonyme de la *Djami el-tévarikh* lui a empruntée en la résumant, dans l'histoire du souverain de Dehli, Ala ed-Din et celle de ses rapports avec les princes mongols [5]), dans le récit de la guerre qu'Ésen-boukha entreprit assez follement contre l'empereur Témour [6]) et qui lui a été également emprunté par le continuateur de Rashid.

Il n'y a guères à douter qu'Abd Allah el-Kashani fût, comme il le prétend lui-même, le véritable auteur de la *Djami el-tévarikh*, et que Fadl Allah Rashid ed-Din se borna à la signer quand elle fut terminée, sans lui verser la

1) fol. 75 v. 2) fol. 91 v. 3) fol. 96 r. 4) fol. 96 r.
5) fol. 117 r. 6) fol. 130 v.

somme qu'il lui avait promise. La tradition de ces accommodements, de ces collaborations anonymes, ne s'est perdue, ni en Orient, ni en Europe, et elle est éternelle; il serait inutilement cruel d'insister sur ce point.

Il semble bien, d'ailleurs, que Rashid ed-Din, malgré toute son habileté, ne trompait pas tout le monde à la cour, et que les gens tant soit peu informés n'étaient point dupes de l'excellence de ses talents littéraires. On a vu plus haut [1]), que le vizir Saad ed-Din l'accusa publiquement, par devant le sultan Oltchaïtou, d'être «un faussaire, un imposteur et un plagiaire», sans que Rashid ait trouvé d'arguments à lui opposer, cela en 710 de l'hégire, alors que la *Djami el-tévarikh* était publiée et que, certainement, Abd Allah el-Kashani avait protesté énergiquement contre les singuliers procédés du vizir. Il est même probable que Rashid avait laissé entendre à Abd Allah el-Kashani qu'il lui permettrait de signer son œuvre historique conjointement avec lui, car c'est le plus naturellement du monde, à une date postérieure à la mort de Ghazan, mais antérieure au mois de Shavval 706 [2]), que cet écrivain dit qu'après avoir terminé l'histoire des nations du monde, le sultan voulut qu'il rédigeât une chronique dans laquelle fussent exposés les fastes de la Perse et du monde arabe. Ce travail paraît du reste n'avoir plu qu'à moitié à Abd Allah el-Kashani qui dit l'avoir entrepris, non par goût, mais par suite «des exigences du temps présent et des vicissitudes des événements» [3]), c'est là une allusion assez transparente à la mort de Ghazan et à l'avénement du sultan Oltchaïtou Khorbanda qui avait donné, en 704, l'ordre d'alourdir, sous prétexte de la compléter, l'histoire du monde mongol [4]), exécutée sur les indications de son frère [5]), d'un fatras d'additions d'une utilité très contestable et qui n'étaient, en somme, que des traductions plus ou moins résumées d'histoires et de chroniques très connues dans l'empire iranien.

[1]) page 9. [2]) page 143. [3]) page 143. [4]) page 95.
[5]) page 95.

Ce fut seulement plus tard, quand il se vit définitivement frustré du fruit de son travail par Rashid que, dans son histoire du sultan Oltchaïtou, Abd Allah el-Kashani accusa le vizir d'avoir indignement abusé de sa confiance et tout cet ensemble de faits s'accorde pour témoigner de sa bonne foi et de sa véracité; l'histoire d'Oltchaïtou, qui forme, en somme, la pièce à conviction de ce procès, est un journal écrit d'après des notes prises sous l'inspiration immédiate des événements, d'une façon très sèche et toute documentaire; d'ailleurs, son auteur était aussi impartial que peut l'être un homme et il n'a pas hésité à rendre une pleine justice à l'un des fils de Rashid, son ennemi, Djélal ed-Din et à affirmer que sa gestion des finances de l'empire était au dessus de tout soupçon, quand il lui était très facile de ne rien dire ou d'insinuer le contraire. Ces sortes d'ouvrages, à moins d'avoir été retouchés et truqués, comme on a prétendu, sans grandes preuves, que le fut celui de Maria Bashkirtscheff, offrent des garanties plus sérieuses d'authenticité que des histoires tendancieuses et, devant ce faisceau d'arguments qui se trouvent réunis contre Rashid, il est impossible d'admettre qu'Abd Allah el-Kashani était fou, ou qu'il avait une audace assez insensée pour s'attribuer le mérite d'une œuvre qu'il n'avait pas écrite.

Il y a d'ailleurs, entre le texte de la *Djami el-tévarikh* et celui de la *Zoubdet el-tévarikh* ou de l'histoire du sultan Oltchaïtou Khorbanda, dans leur arrangement systématique, une relativité et une parenté qui, à mon sens, ne sont pas le résultat d'un simple hasard; on remarque dans ces œuvres une même compréhension de l'histoire, un même souci, un même soin des détails et des particularités qu'on ne rencontre guère que chez elles et auxquels les auteurs, aussi bien ceux qui sont antérieurs à l'époque des Mongols que ceux qui ont vécu après Rashid ed-Din, n'ont prêté que peu d'attention, tels la généalogie et l'exposé de la descendance des

princes. En réalité, si le style d'Abd Allah el-Kashani dans la *Zoubdet el-tévarikh*, est identique, et pour cause, à celui de Rashid ed-Din dans l'histoire des rois de Perse et des prophètes de l'Islamisme avec laquelle commence le manuscrit la *Djami el-tévarikh*, son style lourd et empâté dans l'histoire son ltchaitou est très différent du style coulant et terne بی نمک, comme diraient les Persans, de l'histoire des Mongols. A cela, on peut répondre que le style d'el-Kashani ne devient franchement énigmatique que dans les passages, assez nombreux d'ailleurs, dans lesquels l'auteur écrit pour lui, plutôt que pour ceux qui le liront, où il semble qu'il ait craint de nommer les personnes qu'il attaque et dont il redoutait la vengeance, ou celle de leurs héritiers.

Ce qui est certain, c'est que l'histoire de la fille de Kaïdou, Koutlough Tchaghan, telle qu'elle est racontée par el-Kashani [1]), ressemble étrangement, avec beaucoup plus de détails, à celle qui se lit dans la biographie d'Ougédeï telle qu'elle se trouve dans la *Djami el-tévarikh*; el-Kashani donne aux noms propres mongols la même forme qui se lit dans Rashid, tandis que Wassaf, leur contemporain et le protégé du vizir, a adopté dans son illisible chronique des formes homophones, mais d'une graphie très différente. Il est, à ma connaissance, le seul auteur qui indique les dates, à la fois dans le style musulman ordinaire et d'après le calendrier ouïghour, d'une façon rigoureusement identique à celle qui se remarque à la fin de la biographie d'Houlagou-Khan et au commencement de celle d'Abaga-Khan. Il est dit dans la notice que Rashid a consacrée à la tribu des Konghourat, à propos de l'Altan Khodogho, que les Mongols, quand ils parlent de leur souverain, disent روی زرّین پادشاه «le visage d'or du roi [2]), ce

[1]) folio 22 recto et sqq.

[2]) چه عدت دارند که چون پادشاه‌را ببینند می گویند روی زرین پادشاه دیدم و بروی زرین ختم کرده در میان دیگر افواه همین عبارتست چه زر جوهری شریف است

qui, en langue mongole est [illegible], or cette expression si caractéristique ne se rencontre pas une seule autre fois dans la *Djami el-tévarikh*, tandis qu'elle se trouve dans l'histoire d'Oltchaïtou par el-Kashani, qui l'emploie comme une formule tout à fait courante de respect [1]; c'est ainsi qu'aujourd'hui encore les Mongols disent [illegible] en [illegible] «que ta vie d'or dure longtemps!».

Ce qui ne fait point de doute et ce qui vient singulièrement corroborer les dires et les assertions d'el-Kashani, c'est que Rashid ed-Din qui, en 706, présenta la *Djami el-tévarikh*, c'est-à-dire la somme de l'histoire des Mongols, de l'histoire de la Perse et du Khalifat, à Oltchaïtou Khorbanda, ne fit rien pour la terminer et qu'il n'écrivit ni le 3e volume, ni la vie du sultan qui devait former, comme on l'a vu plus haut [2]), une partie du 2e volume de cette gigantesque compilation.

Il en faut conclure, très vraisemblablement, qu'en ce mois de shavval 706, Aboul-Kasem Abd Allah ibn Mohammed el-Kashani refusa net à Rashid de continuer à lui fournir de la copie quand le vizir, ayant empoché 50 tomans, négligea de lui en donner la moitié, comme cela était dans leurs conventions, que par habitude, il continua à écrire, pour son amusement et pour son propre compte, et même qu'il publia sous son nom les parties de la *Djami el-tévarikh*, telle la *Zoubdet el-tévarikh*, qu'il était de notoriété publique qu'il avait rédigées. Comment, sans recourir à cette explication, pourrait-on admettre que le vizir ait manqué à tous ses engagements, quand il ne s'agissait plus que de la partie la plus facile de sa tâche et quand il recevait annuellement, pour s'en acquitter, la somme énorme de 8 tomans, des appointements dignes des Mille et une Nuits.

1) و بأنده كفت ميخواهم كه روى زرين پادشاه مشاهده كنم .... man. supp. persan 1419, fol. 26 recto. 2) page 149.

On comprendra maintenant comment un mirza qui avait lu le commencement d'un exemplaire de la *Djami el-tévarikh* signée par Fadl Allah Rashid ed-Din, a pu, en lisant les premières pages de la *Zoubdet el-tévarikh* qui est aujourd'hui conservée à la bibliothèque royale de Berlin, y voir un fragment de l'œuvre de Rashid, puisque leurs textes, à quelques mots près, sont absolument identiques.

Il ne reste guère en tout cela qu'un point difficile à élucider: on a vu plus haut [1]), que Hafiz Abrou fut chargé en 826, par le sultan Shah Rokh Béhadour, fils de Témour le boiteux, d'écrire, pour compléter la *Djami el-tévarikh*, l'histoire des quatre dynasties antéislamiques de l'Iran et celle du Khalifat, perdue au cours des épouvantables désastres qui avaient suivi la chute de l'empire fondé dans l'Iran par Houlagou. Or, il est certain que cette partie de la *Djami el-tévarikh* n'était point du tout perdue puisqu'on la trouve dans le manuscrit du British Museum [2]) qui a été copié pour Shah Rokh avant 837 de l'hégire, identique à la *Zoubdet el-tévarikh* d'Abd Allah ibn Mohammed el-Kashani que Rashid ed-Din s'était borné à faire recopier par ses scribes. Si cette partie avait été réellement perdue, ce serait la première partie de la chronique de Hafiz Abrou [3]) que l'on trouverait en tête du manuscrit du British Museum, or il n'en est rien; ce qui vient encore compliquer les termes du problème, c'est que la *Zoubdet el-tévarikh* de Hafiz Abrou semble être une récension littéraire du texte assez terne de la *Zoubdet el-tévarikh* d'el-Kashani, dans laquelle l'auteur, suivant en cela le goût de l'époque, a intercalé de nombreuses parties en vers qui n'ajoutent absolument rien à la valeur historique, et fort peu d'ailleurs, à la valeur littéraire de cet ouvrage. Il en faut peut-être conclure que les exemplaires de la *Djami el-tévarikh* qui étaient connus en 826 de l'hégire étaient en effet incomplets de l'histoire antéislamique de l'Iran et de celle du Khalifat, tandis que

[1]) page 66. [2]) Add. 7628. [3]) page 67.

la *Zoubdet el-tévarikh* d'el-Kashani était connue comme un livre independant et que ce ne fut que plus tard, alors que Hafiz Abrou eut terminé sa chronique, qu'on retrouva des exemplaires complets de l'histoire de Rashid. Tout cela est fort obscur, comme d'ailleurs le sont les circonstances qui permirent à Abd Allah el-Kaṣhani de reprendre l'histoire de la Perse et du Khalifat qu'il avait écrite pour le compte du vizir de Ghazan, de la faire sortir de la *Djami el-tévarikh* dans laquelle elle avait été incorporée et fondue avec des abbréviations et de la publier sous son nom de telle façon qu'elle redevint une œuvre indépendante. Il est difficile, en l'absence de documents certains, de dissiper d'une façon définitive les obscurités qui s'enchevêtrent autour de ce problème d'histoire littéraire.

Le caractère d'Ougédeï présentait de singuliers contrastes avec celui de son père Tchinkkiz. Bien qu'il eût fait bravement la guerre avec le conquérant et qu'il ait pris part aux campagnes de Chine de 1211 et du Turkestan en 1221, il n'avait pas hérité de l'esprit guerrier de son père et, quand il fut monté sur le trône, il se borna à prendre le commandement nominal de l'armée qui attaqua les Soung (1231—1232), laissant à Touloui et à Soubéghédeï presque toute la direction de la campagne et il renonça à peu près complètement à conduire lui-même les grandes opérations militaires qui devaient assurer l'exécution du testament de Tchinkkiz. Les princes mongols étaient fort intempérants, comme le racontent Rashid ed-Din et les historiens de la Chine, et l'on s'étonne que des hommes qui avaient usé si imprudemment leur jeunesse dans des excès de tout genre, aient pu dans leur âge mûr, supporter les fatigues et les souffrances des lointaines campagnes dans la steppe russe ou dans les plaines brûlantes de la Chine du sud. La vieillesse était venue très prématurée chez beaucoup de ces princes qui semblent avoir porté en eux une tare héréditaire aggravée par leurs désordres, et dont la plupart s'endormirent avant l'heure dans l'éternel repos.

D'ailleurs, Tchinkkiz qui avait eu un instant l'idée de léguer son immense empire au plus jeune de ses fils, Touloui, le «grand prince», reconnaissait lui-même qu'Ougédeï brillait plus par l'esprit, un esprit un peu lourd, et par les qualités morales que par les vertus guerrières et il disait volontiers que ceux de ses sujets qui avaient du goût pour la vie tran-

quille et policée feraient bien de rechercher la société d'Ougédeï tandis que ceux qui étaient enflammés du désir de la gloire et des triomphes militaires réussiraient infiniment mieux avec Toulouï.

Ougédeï, qui s'était bravement comporté dans les expéditions contre la Chine et dans le Turkestan, avait plus de goût pour la vie sédentaire, et jusqu'à un certain point confortable, que Tchinkkiz ou Yésoukeï Béhadour; l'influence de la Chine se faisait déjà sentir en lui, bien plus puissante qu'elle ne l'avait été chez son père et qu'elle ne devait l'être sur l'esprit de Monkké: Tchinkkiz n'avait été en contact avec la civilisation de l'empire des Kin qu'à un âge déjà avancé, après avoir mené, durant toute sa jeunesse et à l'âge d'homme, la vie d'un chef nomade dans les steppes de la Mongolie et le prince Monkké reçut toujours des commandements dans les expéditions de l'Ouest où il eut à combattre des ennemis infiniment moins civilisés que ne l'étaient les Chinois de Yen-king ou de Nan-king. Ougédeï fut le premier khaghan qui renonça à la vie errante des steppes qui avait été celle de ses ancêtres [1]) depuis les époques légendaires auxquelles les Mongols étaient sortis de l'Erkinè Goun, et ce fut en grande partie à des artistes chinois qu'il confia la construction du palais de Karakouroum sur l'emplacement qui avait été choisi par Tchinkkiz-Khaghan pour être la capitale du monde.

En somme, Ougédeï renonça assez vite aux fatigues des camps lorsqu'il fut arrivé au pouvoir souverain; on comprend qu'un homme qui n'avait pas l'esprit très guerrier, comme ses frères Toulouï et Tchoutchi qui ne rèvaient que guerres

[1]) Jusqu'à l'extrême fin du règne de Tchinkkiz, les Mongols n'eurent ni trésors, ni réserves, ils vivaient du produit de leur chasse, de leurs bestiaux, des rapines qu'ils faisaient au cours de leurs incursions, et s'habillaient de la dépouille des bêtes fauves. Ils étaient tellement accoutumés à ce genre de vie que, lorsqu'ils eurent conquis le royaume du Tangghout et une partie de la Chine, ils projetèrent de massacrer tous les habitants de ces vastes contrées et de les réduire en pâturages pour leurs bestiaux. Yé-liu-tchou-tsai seul empêcha l'exécution de cet abominable projet.

et massacres, qui, sous les ordres d'un chef impitoyable, avait couru l'Asie entière à la tête des armées mongoles depuis le Liao-toung jusqu'aux frontières de l'Iran, ait renoncé à monter à cheval pour diriger les grandes expéditions qui se terminèrent par la chute de l'empire des Kin et par la conquête de la terre russe. Il résida surtout dans sa capitale de l'Ourdou-baligh, et dans ses campements de l'Ormektou et de l'Ongkin, prenant la vie du bon côté, s'amusant le plus possible des gens qui l'entouraient, vivant avec la plus grande insouciance du lendemain et gaspillant les revenus de l'empire en générosités qui révoltaient à juste titre les fonctionnaires qui avaient la garde des finances. L'auteur du *Djihan-koushai*, Ala ed-Din Ata Mélik el-Djouveïni, a réuni dans sa chronique un certain nombre d'anecdotes que Rashid ed-Din lui a assez indélicatement empruntées ; elles montrent que le successeur de Tchinkkiz affichait pour les biens de ce monde un profond mépris et que son excessive prodigalité n'avait d'égales qu'une bonhomie et une mansuétude bien rares chez les maîtres des hommes. Kouyouk, son successeur, avait une tout autre conception du pouvoir suprême, et si l'on en croit Rashid ed-Din, il fut un souverain extrêmement sévère et hautain, qui n'admettait aucune familiarité de la part de son entourage et qui inspirait une terreur profonde aux fonctionnaires mongols de tous les ordres. Il régna trop peu de temps pour qu'il soit possible de préjuger de ce qu'il eût fait si le destin lui avait été plus clément ; ce qui est certain, c'est qu'il était supérieur, et de beaucoup, à son père Ougédeï, qui fut le plus médiocre de tous les empereurs mongols, même en comptant les successeurs de Koubilaï, dont la politique imprudente causa la ruine de la dynastie des Yuan ; il semble néanmoins que, tout en restant fidèle au testament de Tchinkkiz, qui enjoignait à ses successeurs de poursuivre la conquête de l'Asie et de l'Europe, Kouyouk allait inaugurer une nouvelle politique, celle du *rassemblement*

de l'empire morcelé entre les princes des quatre oulous; c'est au moment où il venait de se mettre en marche pour aller combattre le prince Batou et lui enlever son apanage qu'il mourut dans le pays de Khounsangir, à l'âge de quarante-trois ans [1]), laissant inachevé un projet qui ne fut repris sérieusement par aucun de ses successeurs, ni par Koubilaï, ni par Témour, qui cherchèrent cependant à enlever le pays turk aux descendants de Tchaghataï, comme ils luttèrent avec la dernière énergie, jusqu'à ce que le succès eut couronné leurs efforts, pour reconquérir la Sibérie orientale qui était au pouvoir du prince Kaïdou, allié avec Doua, souverain de l'oulous de Tchaghataï.

Sa morgue hautaine et son extrême réserve étaient causées surtout par l'état de langueur et de maladie dans lequel il vivait depuis des années et qui se termina par une mort prématurée; il n'y faut pas voir les indices d'un caractère aussi cruel que celui de Tchinkkiz.

Monkké, qui arriva au trône après Kouyouk, se montra en maintes circonstances autrement cruel que son prédécesseur, en particulier quand il fit mettre à mort l'impératrice Oughoul-Ghaïmish-Khatoun, les princes des lignées d'Ougédeï et de Tchaghataï et leurs généraux qui estimaient, avec raison, que son élection, ou plutôt sa désignation par Batou, qui l'avait imposé à la nation mongole, étaient en contradiction absolue avec les lois édictées par Tchinkkiz. Sa sévérité, son rigorisme, le soin qu'il prenait de ménager les revenus de l'empire, au point de contrôler lui-même les dépenses des femmes de son *ourdou* et de les chicaner sur leur prodigalité, firent souvent regretter aux princes et aux généraux mongols le temps d'Ougédeï; ce fut lui qui enleva aux membres de sa famille le pouvoir d'émettre des rescrits et de signer des assignations sur le trésor. Monkké rachetait

[1]) En 1248, *Thoung-kian-kang-mou*, *Sou-pian*, chap. 20, page 60; le pays de Khounsangir est en chinois 横相乙兒之地 (houng-siang-i-eul).

sa dureté et sa sévérité envers les officiers de son empire, auxquelles on n'était plus habitué depuis le règne d'Ougédeï, par une intellectualité très supérieure à celle des khaghans ses prédécesseurs et par un sentiment exact de la justice qui était très rare chez les princes de cette époque. Les chefs mongols qui avaient précédé Tchinkkiz dans le commandement des tribus de la grande famille altaïque n'avaient, comme les princes turks Bilgä Khaghan et Kul-tégin, dont on a retrouvé les inscriptions sur les bords de l'Orkhon, aucune culture, ni aucun principe de gouvernement. Leur vie se passait tout entière à aller de leur yourte d'hiver à leur campement d'été, sous leurs tentes de feutre noir, ou à entreprendre contre leurs voisins des expéditions, ou plutôt des razzias féroces, dont la tactique était le plus souvent absente, et quelquefois, quand les temps étaient favorables, à pousser des raids audacieux jusque dans les provinces septentrionales du Céleste Empire. Tchinkkiz lui-même, dans sa jeunesse, ne savait pas écrire, pas plus d'ailleurs qu'aucun de ses contemporains et il n'est pas sûr qu'il ait jamais été capable de lire les caractères ouïghours qu'il fit adopter à ses sujets pour écrire leur langue.

Monkké s'intéressait beaucoup plus aux choses intellectuelles que Tchinkkiz, qui avait l'esprit bien trop occupé par autre part, ou que ses deux prédécesseurs immédiats. Les historiens de l'époque mongole racontent que la renommée du célèbre mathématicien persan Nasir ed-Din el-Tousi, alors au service forcé des princes ismaïliens d'Alamout, était arrivée jusqu'à Kara-kouroum, au centre de la lointaine Mongolie et que l'empereur Monkké avait entendu vanter sa science par les nombreux Musulmans qui vivaient autour de l'Ourdou-baligh et dont les princes mongols estimaient les services à un autre prix que ceux des Chinois. Quand Monkké confia à son frère Houlagou le commandement du corps expéditionnaire qui devait occuper définitivement l'Iran, anéantir la

puissance des successeurs de Hasan-i Sabbah, dont les doctrines, du haut de leur nid d'aigle d'Alamout, menaçaient d'infester tout l'Islamisme, et s'emparer des états du khalife de Baghdad, il lui recommanda de bien s'assurer de la personne de Nasir ed-Din et de le lui envoyer à Kara-kouroum où il avait l'intention de lui confier la construction d'un grand observatoire. Le ciel ne voulut pas que le dessein de Monkké Kaan se réalisât, au moins sous cette forme, et le khaghan allait partir en campagne pour aller conquérir l'empire de ses ennemis, les empereurs Soung, quand Houlagou s'empara des forteresses ismaïliennes; Kara-kouroum, avec toute la Mongolie et le grand sceau de l'empire, passa sous le commandement du prince Erik-Boké, frère de Monkké, que l'astronomie intéressait fort peu et qui lui préférait, dans ses yourtes du pays des Kirghizes et du Kem-Kemtchighod, des divertissements plus dignes d'un chef mongol.

Houlagou, se doutant qu'Erik-Boké, en l'absence de Monkké, n'estimerait que fort peu les talents du plus grand mathématicien de son siècle, le garda à son service, et lui donna l'ordre de construire à Maragha un observatoire qui fut célèbre dans tout l'Orient et dont les calculs devaient être repris, 165 années plus tard, à Samarkand, sur les ordres du prince timouride Oulough-Beg, petit-fils de Témour Keurguen.

Si la construction de l'observatoire de Maragha et, par conséquent, la rédaction des Tables Ilkhaniennes de Nasir ed-Din el-Tousi, ont été, en somme, provoquées par l'initiative de Monkké dont Houlagou reprit les projets pour son compte, il n'est pas moins certain qu'il faut rattacher la construction du grand observatoire de Pé-king, le 觀星臺, en 1279, sur les ordres de Koubilaï, au désir qu'avait exprimé Monkké de faire édifier un établissement astronomique dans sa bonne ville de Kara-kouroum. Quand Monkké fut mort prématurément devant Ho-tchéou et quand Koubilaï, après son élection par les princes orientaux, eut abandonné la jeune capitale des Mongols

pour la résidence impériale de Yen-king, il se rappela quels avaient été les projets de son frère et résolut de les réaliser dans la capitale chinoise devenue la métropole du monde mongol.

Ce fut également, comme le raconte Rashid ed-Din, Monkké qui donna l'ordre de rédiger des vocabulaires des langues tangghoutaine, persane et ouigoure, de telle sorte que ses rescrits pussent être, dès leur apparition, traduits dans les idiomes des peuples qui devaient leur obéir. En somme, comme le dit Rashid ed-Din, dont on n'a guère de raisons de suspecter le témoignage, quoiqu'il se montre quelquefois prévenu en faveur des descendants de Touloui, Monkké fut le plus remarquable des souverains qui aient jamais régné sur les Mongols, même en comptant Koubilaï, le saint empereur de Daï-dou. S'il n'avait pas une culture comparable à celle de Koubilaï qui s'était fait initier par le lettré chinois Yao Tchou à l'art de gouverner les fils de Han, gens autrement difficiles à conduire que les pasteurs des steppes, et qui s'entoura des hommes les plus distingués du Céleste Empire, Li Chouang, Téou Mé, Liou Ping-tchoung, Monkké n'avait pas, comme son frère, abdiqué le caractère de sa race pour se plonger dans les délices d'une civilisation raffinée, au point de devenir un étranger pour les hommes de sa race. Plus qu'Ougédeï et plus que Kouyouk, il resta toujours le guerrier nomade qui préférait sa tente de feutre noir dressée dans la neige du Gobi aux palais dorés des empereurs de Nanking et aux basiliques byzantines de Kief, dont les coupoles se miraient dans les flots du Dniepr. Si Koubilaï, le Grand Khan de Marco Polo, fut un souverain plus imposant et plus impérial que Monkké, s'il s'avance dans l'histoire avec la pompe et la splendeur que Firdousi prête au Roi Soleil de la légende iranienne

منم گفت با فرّهٔ ایزدی همم شهریاری و هم موبدی

c'est qu'il fut soutenu dans son rôle par la majesté des Fils du Ciel et qu'il trouva, en entrant en Chine, une civilisation

plusieurs fois millénaire et de lointaines coutumes traditionnelles qu'il n'eut qu'à adopter pour devenir, du jour au lendemain, le successeur légitime des dynasties qui, depuis l'époque légendaire, avaient régné sur le Céleste Empire.

Rashid ed-Din admet que les brillantes qualités et la tenue morale qui distinguèrent Monkké et ses deux frères, Koubilaï et Houlagou, parmi tous les princes de leur race, étaient le fruit de l'excellente éducation qui leur avait été donnée par leur mère Siyourkhokhataïtaï. Restée veuve d'assez bonne heure, la femme de Touloui, plus vertueuse, ou moins sensuelle, que la mère de Tchinkkiz, avait refusé de s'engager dans les liens d'une nouvelle union avec le fils de Kouyouk, et elle avait ainsi renoncé à devenir impératrice pour se consacrer tout entière à ses fils qui étaient encore loin d'avoir atteint l'âge d'homme. Siyourkhokhataïtaï fut l'une des princesses les plus remarquables de cette époque qui connut des femmes d'une rare énergie, la fille de Kaïdou, Koutlough Tchaghan, et la princesse atabek du Fars, Abish-Khatoun, qui montaient à cheval équipées de pied en cap et qui commandaient des armées; Tourakina et Oughoul-Ghaïmish ne se montrèrent pas embarrassées pour gouverner l'empire quand Batou leur eut conféré la régence, ni pour assurer l'ordre dans les quatre *oulous* pendant le temps nécessaire à la transmission des pouvoirs. Tout comme Tourakina, Siyourkhokhataïtaï réussit, par son astuce et ses intrigues, à faire monter son fils sur un trône auquel sa naissance ne lui donnait aucun droit, et ce fut à juste titre que le khaghan Koubilaï lui donna le titre de 顯懿莊聖皇后 „l'illustre, excellente, majestueuse et sainte impératrice" [1]). Siyourkhokhataïtaï, qui était nestorienne, se montra toujours très tolérante à l'égard des membres du clergé des autres religions qui se disputaient, sans grand succès, l'esprit des princes tchinkkizides, et elle favorisait autant les sorciers mongols, les *kams*, auxquels son mari et son beau-frère attribuaient un

[1]) *Youen-sse*, chap. 116, page r.

pouvoir surnaturel, que les mollas musulmans auxquels elle donnait de l'argent pour édifier des mosquées et des collèges. Il est peu probable que la femme de Touloui ait dû ces qualités d'esprit à l'instruction, très incomplète d'ailleurs, qu'elle avait pu acquérir en fréquentant les prêtres nestoriens; Guillaume de Rübruck, qui les avait vus de près à Kara-kouroum, a laissé d'eux un portrait assez peu flatteur, et leur intempérance, ainsi que leur moralité douteuse, n'avaient d'égale que l'ignorance dans laquelle ils croupissaient. Le Nestorianisme avait dû s'abâtardir assez rapidement en Mongolie au contact des sorciers chamanistes, et ce n'était point l'influence de ses ministres qui pouvait élever beaucoup le niveau moral des nomades de la Tartarie.

En tout cas, il est certain que la supériorité que Rashid ed-Din attribue aux fils de Touloui sur les princes des lignées de Tchoutchi, Batou mis à part, de Tchaghataï et d'Ougédeï, sauf Kaïdou, n'avait point sa source dans une direction morale qu'ils auraient due à leur père ; Touloui, qui se montra toujours un vaillant soldat et qui se tira à son honneur d'expéditions particulièrement difficiles et dangereuses, était un incorrigible ivrogne, intempérant à rendre des points à son frère Ougédeï, d'une inconduite scandaleuse qui eût été un triste exemple pour les trois jeunes princes qui, après la mort de Kouyouk, arrivèrent à la souveraineté; et, comme le reconnaît Rashid, c'est bien à leur mère qu'il faut attribuer l'honneur de les avoir habilement préparés à leurs hautes destinées.

Les souverains qui succédèrent au Grand Khan de Marco Polo et à Témour, dont le règne eût été assez terne s'il n'avait été illuminé par les derniers rayons de la gloire de son aïeul, furent uniquement des empereurs chinois, s'occupant beaucoup plus, quand leurs plaisirs leur en laissaient le temps, de questions littéraires et des examens des lettrés que des choses de leur armée ; ils abandonnèrent, sans espoir de retour, les solitudes neigeuses de la Mongolie pour leurs deux résidences

de Khai-phing-fou et de Dai-dou, dans laquelle ils construisirent de splendides palais que le Thai-Tsou des Ming fit raser dès son avènement. Ces princes, qui avaient renoncé à la religion naturaliste de leurs ancêtres pour adopter le Bouddhisme des Lamas tibétains qui leur donnaient des titres sanskrits, n'avaient plus rien des khaghans mongols qui avaient lancé à la conquête de la terre russe et de la Chine toutes les tribus nomades en quête de massacre et de pillage.

La dynastie des Yuan s'usa rapidement dans les délices funestes de la Cour du Nord, et la révolution qui partit du sud du Yang-tzeu, des anciennes provinces des Soung, eut bientôt fait de rejeter au delà de la grande muraille les fils des pasteurs qui, deux siècles auparavant, étaient les vassaux des «Rois d'Or». La vie leur avait été facile et douce sur les rives de la mer de Corée: lorsque le ministre Shirémeun eut enlevé du Temple des Ancêtres les tablettes d'argent sur lesquelles étaient gravés les noms des conquérants, les noms de Tchinkkiz, de Touloui, de Koubilai, lorsqu'il eut repassé la frontière avec le prince héritier Ayourshiridhara, le dernier empereur, fuyant devant le Thai-Tsou des Ming, pleura sur lui et sur sa dynastie: «Ma grande ville de Dai-dou, parée de tous les agréments! ma délicieuse et fraîche résidence d'été, ma ville de Shang-tou Keiboung Kurdu! La plaine verdoyante de Shang-tou, où ont vécu dans les délices les saints empereurs des jours qui ne sont plus! C'est par mes pêchés que j'ai perdu mon empire! Ma grande ville de Daï-dou, qui fut bâtie dans l'année du Serpent jaune, des neuf sortes de préciosités! ma Shang-tou Keiboung, qui renferme les quatre-vingt-dix-neuf perfections! ma félicité, causée par ma toute-bienfaisante doctrine et par mon pouvoir impérial! ma gloire et ma renommée d'empereur tout-puissant! Quand, au matin, je me levais de ma couche et que je regardais en bas, des senteurs embaumées montaient vers moi, qui s'exhalaient de la plaine. Partout où mes regards se portaient,

devant moi comme derrière moi, je ne voyais que splendeur et délice des yeux! Ma sainte ville de Daï-dou, bâtie par le divin empereur où, ni en été ni en hiver, on ne ressentait une seule tristesse! ma grande ville de Daï-dou dans laquelle mes prédécesseurs ont régné dans la joie et dans les délices! mes fidèles et féaux princes et nobles! mon peuple bien-aimé! Ce fut la cause de ma ruine que je n'ai pas écouté les sages paroles d'Ilakho Tchheng-siang! C'est par un fol aveuglement que j'ai accordé ma confiance à ce Tchuké-Noyan dont la pensée était toute de trahison, par une funeste erreur que j'ai fait assassiner mon sage Toghtogha Taishi; c'est par folie que j'ai fait éloigner de moi mon sage Grand Lama et que je l'ai fait renvoyer dans sa patrie! Mon nom d'empereur tout-puissant, tous mes plaisirs et toutes mes joies, ma chère capitale de Daï-dou que le saint empereur Koubilaï avait bâtie, variée et toujours nouvelle! tout est perdu pour moi! [1]) Par la trahison du chinois Tchuké-Noyan, j'ai repris aujourd'hui mon nom de Toghon-Témour [2])».

[1]) «Hier, j'étais roi d'Espagne, aujourd'hui, je ne le suis pas d'un bourg; hier, j'avais des cités et des châteaux, aujourd'hui, je ne possède plus rien: hier, j'avais des serviteurs, des gens prêts à m'obeir, aujourd'hui, il n'y a pas un créneau que je puisse dire à moi». Comment le roi Rodrigue perdit l'Espagne, *Primavera y flor de romances*, par Wolf et Hoffmann. Berlin, 1856, tome 1er, page 15.

Hier, j'avais des châteaux, j'avais de belles villes,
Des Grecques par milliers à vendre aux Juifs serviles,
J'avais de grands harems et de grands arsenaux;
Aujourd'hui, dépouillé, vaincu, proscrit, funeste,
Je fuis; de mon empire, hélas, rien ne me reste!
Allah! je n'ai pas même une tour à créneaux.

Les Orientales

[2]) Quand Toghon-Témour était empereur chinois, il était défendu comme crime de sacrilège de prononcer ce nom que les Chinois nomment le nom interdit, et on ne l'appelait que 天子 «Fils du Ciel», 大父母 «le Souverain Pontife», mais, quand il perdit le pouvoir impérial pour rede-

Ainsi parla le khaghan détrôné qui s'en alla construire dans la steppe mongole, sur les bords du Kéroulen, la ville de Bars-Khotan.

venir un simple chef mongol, les Chinois n'eurent plus aucune raison de considérer Toghon-Témour comme le nom interdit du dernier empereur de la dynastie des Yuan, puis qu'il ne régnait plus.

La substitution de la lignée de Toulouï-Khan, avec Monkké, à la descendance d'Ougédeï qui aurait dû arriver au trône avec son petit-fils, le prince Shirémeun, fut le résultat de la lutte qui s'engagea entre Siyourkhokhataïtaï-béïgi et Oughoul-Ghaïmish à la mort de Kouyouk. Rashid ed-Din lui-même ne fait aucune difficulté pour reconnaître que la proclamation de Monkké comme khaghan des Mongols fut savamment amenée par les intrigues de Siyourkhokhataïtaï et par les manœuvres astucieuses dont elle sut envelopper les électeurs qui devaient choisir le successeur de Kouyouk.

Oughoul-Ghaïmish et Tourakina-Khatoun, veuve d'Ougédeï, manœuvrèrent assez maladroitement contre les princes et les généraux qui prirent part à l'élection de Monkké [1]. La veuve de Kouyouk qui assistait au kouriltaï, cachée, comme une princesse de Moscou, derrière un rideau de soie et tenant

[1] Le *Youen-ssé*, chap. 3, page 1, dit que Batou-Khan 拔都 assista à ce kouriltaï avec les princes Mouké 木哥, Eiik-Boké 阿里不哥, Soutouktaï 唆亦哥禿 (sic, voir page ۳۱۱), Toghatchar 塔察兒, les généraux Ouryankghédeï 兀良合台, Sounitaï 速你帶, Temouder 帖木迭兒 et Yisou Boukha 也速不花, dans une localité nommée A-la-tho-hou-la-ou 阿刺脫忽刺兀之地 sur les bords de l'Onon (ibid. page 2). D'après le *Thoung-kian-kang-mou*, *Sou-pian* (chap. 20, page 64), Monkké fut élu khaghan dans le pays de Khouo-thié-ou-a-lan 闊帖兀阿蘭之地. Monkké fut intronisé dans la même localité par les princes occidentaux Bérékè 別兒哥, Tougha-témour 脫哈帖木兒, les princes orientaux Yekou 也古, Yisounkké 亦孫哥, Eltchideï 按只帶, Toghatchar 塔察兒, Bilkoutaï 別里古帶 (cf. page ۲۸۱).

son fils dans ses bras, fit proposer par Bala le choix du prince Shirémeun [1]), petit-fils d'Ougédeï, contre celui de Monkké qui avait été mis en avant par Batou; Bala alléguait qu'Ougédeï avait désigné Shirémeun comme son successeur et qu'on ne pouvait aller contre une volonté aussi nettement exprimée; cette déclaration jeta un grand émoi parmi les assistants, mais le prince Mouké demanda à Bala pourquoi il avait attendu jusqu'à ce jour pour faire connaître à la nation mongole la désignation de Shirémeun comme légitime successeur d'Ougédeï, et pour quelle raison il l'avait cachée quand l'impératrice Tourakina avait mis son fils Kouyouk sur le trône; cet argument qui était irréfutable, ruina complétement les espérances d'Oughoul-Ghaïmish et de Tourakina, bien plus que le panégyrique de Monkké qui fut prononcé par Ouryankghédeï. D'ailleurs, malgré son influence dans la famille impériale [2]), malgré toutes les ruses que lui inspirèrent sa sagacité et son ambition de voir le prince Monkké monter sur le trône de Tchinkkiz, il est certain que Siyourkhokhataïtaï n'aurait pas réussi sans l'aide inopinée que Batou, le souverain de la Horde d'Or, lui prêta, contrairement à tout ce que l'on était en droit d'attendre de lui. En somme, comme on le voit très clairement par les récits de Guillaume de Rübrück [3]), de Rashid ed-Din, et par la narration impersonnelle du *Youen-ssé*, le Saïn-Noyan prit franchement le parti des fils de Toulouï contre la lignée d'Ougédeï, et ce fut lui qui imposa le choix du prince Monkké à la diète d'élection de 1251.

Cette conduite de Batou paraît étrange quand l'on sait de quel respect le vieux général des campagnes de Russie et du Kiptchak entourait, comme tous ceux qui avaient approché le Conquérant, le souvenir de son grand-père. En

1) *Youen-ssé*, chap. 3, page 2; *Thoung-kian-kiang-mou*, *Sou-pian*, chap. 20, page 64.

2) Seroctan; ista domina inter omnes Tartaros, excepta matre imperatoris, magis est nominata et potentior omnibus excepto Bati, dit Jean de Plan Carpin, page 667.

3) page 296.

substituant de sa propre autorité à ses héritiers légitimes les membres d'une ligne collatérale exclue du trône par la constitution d'un apanage, le Saïn-Noyan violait délibérément le *yasak* de Tchinkkiz dans ce qu'il avait de plus essentiel, sans avoir l'excuse d'alléguer que le trône risquait de tomber en déshérence dans la ligne d'Ougédeï, et encore moins, que des princes, qui comptaient parmi eux l'héroïque Kaïdou, n'étaient pas dignes de recevoir l'héritage de l'Empereur Invincible.

Elle l'est beaucoup moins quand l'on réfléchit aux circonstances politiques qui entourèrent l'élection de Monkké, et aux relations particulières du Saïn-Noyan avec les princes de l'*oulous* de Toulouï.

Monkké avait servi sous les ordres de Batou dans la seconde campagne de Russie de 1235, et c'était lui que le Saïn-Noyan avait envoyé reconnaître Kief avant d'investir la Mère des villes russes. On n'a que très peu de renseignements, tant dans Rashid ed-Din que dans le *Youen-ssé*, sur cette longue expédition et l'on n'en connaît guères, en quelques lignes dans l'historien persan et dans la chronique chinoise, que le résultat brutal, l'asservissement aux Mongols de la terre de saint Wladimir et d'Alexandre Newski. On sait par Rashid que deux fils d'Ougédeï, Kouyouk et Kadan, exerçaient d'importants commandements dans l'armée que Batou conduisit à la conquête des principautés russes ; il ne semble pas, d'après ce que racontent l'histoire persane et le *Youen-ssé*, que ces princes aient joué un grand rôle dans cette campagne dont tout le poids retomba sur Batou, le prince Monkké et leurs généraux. Il est à présumer que les fils de l'empereur supportaient avec peine l'autorité du khan de la Horde et qu'ils considéraient comme une atteinte à leur prestige et à leur rang que le commandement en chef n'eût pas été donné à l'un d'eux; cela expliquerait comment et pourquoi le prince Batou conçut une si vive affection pour Monkké, qui, se

trouvant loin du trône, n'avait point de telles prétentions et se bornait à être son fidèle lieutenant. Un fait est certain, c'est que Kouyouk fut à peine monté sur le trône qu'il se mit en campagne pour aller combattre Batou, et lui enlever la principauté sur laquelle il régnait; il est vraisemblable que de vieilles rancunes contre son ancien chef et la mauvaise volonté que Batou avait montrée à son égard en refusant de se rendre à la diète qui l'avait élu, n'auraient pas suffi à lui inspirer un projet aussi hasardeux et plein de dangers, qui risquait de jeter l'*oulous* de Tchaghataï, et même celui de Toulouï, dans l'alliance de la Horde d'Or, pour se défendre contre une tentative possible de reprise des apanages qui avaient été constitués par Tchinkkiz; il faut évidemment voir dans ce dessein une vue politique autrement élevée, mais il n'est pas moins certain que si Kouyouk était revenu de la campagne de Russie en parfaite communion d'idées avec Batou, il aurait hésité, un peu plus tard, à partir en guerre contre lui.

L'amitié qui unissait Batou et Monkké depuis la campagne de Russie ne tarda pas à porter ses fruits, car dès que Siyourkhokhataïtaï Beïgi eut appris que Kouyouk s'était mis en marche pour gagner les contrées de l'Ouest, elle dépêcha un exprès au Saïn-Noyan pour l'en avertir et pour lui conseiller de se tenir sur ses gardes. La mort de Kouyouk [1]) survint presque im-

[1]) Guillaume de Rübrück donne de la mort inopinée de Kouyouk deux versions également étranges dont on ne trouve aucune trace dans Rashid ed-Din. D'après la première, Kouyouk fut empoisonné par ordre de Batou; d'après la seconde: ipse (Kouyouk) enim citaverat Baatu ut veniret ad inclinandum se eï et Baatu arripuit iter cum magno apparatu. Timebat tamen multum ipse et homines sui et premisit quemdam fratrem suum Sbichan (man. Sticham, Sticam, Stichin) nomine qui, cum pervenisset ad Keu (= Kouyouk) et deberet ei servire de cifo (کاسه کرفتن), orta lite, interfecerunt se mutuo (page 296). En se rendant à l'ourdou de Monkké, Guillaume de Rübrück trouva sur son chemin le campement de la veuve de Sbichan (= Shibaghan) qui était évidemment chrétienne, puisqu'elle le pria d'entrer dans sa tente et de lui donner sa bénédiction.

médiatement et délivra Batou de cette hantise; on comprend que toutes ces circonstances pesèrent lourdement sur sa décision quand il dut, en sa qualité de doyen des princes mongols, proposer au kouriltaï le choix de celui de ses pairs qu'il jugeait le plus digne de monter sur le trône de Tchinkkiz.

Les princes mongols issus d'Ougédeï n'entendaient pas se laisser ainsi dépouiller de leurs droits historiques de par le bon plaisir du Saïn-Noyan, et ils tentèrent, avec l'aide des partisans de la légitimité, de recouvrer le trône qui avait été usurpé par la branche cadette au mépris du *yasak* de Tchinkkiz Khaghan. Cette décision etait tardive et ils eussent mieux fait de se concerter avant que le choix de Batou et sa ratification par la diète d'élection n'eussent donné l'empire à Monkké, au lieu d'adopter la politique d'abstention qui aboutit à leur spoliation. Leur tentative échoua par suite d'un concours de circonstances extraordinaires qui est relaté à la fois par Guillaume de Rübrück[1]) et par Rashid ed-Din.

L'intervention d'un simple domestique, Kishk, qui découvrit le complot tramé par Shirémeun et ses partisans, ruina les

[1]) «Mortuo ergo Keu, ipse Mangu est electus de voluntate Baatu ... Keu habebat quemdam fratrem, nomine Siremon, qui, de consilio uxoris Keu et vassallorum suorum, ivit cum magno apparatu versus Mangu tanquam inclinaturus ei. Tamen in veritate proponebat interficere eum, et totam curiam ejus extinguere. Et cum jam prope esset Mangu per unam dietam vel duas, remansit quedam de bigis ejus fracta in via, et dum auriga laboraret reparare eam, supervenit quidam de hominibus Mangu, qui juvavit eum. et ille in tantum inquisivit de itinere eorum quod ille auriga revelavit ei id quod proponebat Siremon facere. Tunc .... accepit fortiorem equum quod potuit eligere, et nocte et die currens cum festinatione pervenit ad curiam Mangu. nuncians ei ea que audierat », page 296. Le *Youen-sse*, chapitre 3, page 3, dit que ce furent les émirs Yisoudour, Eltchikédeï, Tchinkki, Tonal, Khata Kirin, Alitchar, Kalakhtan, Asar et Koutlough, dont les noms se trouvent donnés dans la note de la page ٢٩٣, qui tramèrent le complot qui devait renverser Monkké-Khaghan et qu'ils entraînèrent les princes dans cette conspiration. Cela ressort également des aveux que fit, selon Rashid ed-Din, le précepteur de Shirémeun (page ٢٩٣), et de ce que dit Guillaume de Rubruck, qui était merveilleusement renseigné sur ces événements.

dernières espérances des héritiers légitimes de Tchinkkiz et elle fut le signal d'une terrible répression. Tous les descendants d'Ougédeï et leurs fidèles [1]), qui étaient fort nombreux dans une armée qui avait vu Tchinkkiz-Khaghan, furent poursuivis sans merci à travers tout l'empire, et Batou donna aux princes de sa famille l'ordre de collaborer à ces représailles. Le prince Kong-Kirang reçut du Saïn-Noyan l'ordre de se mettre en rapport avec les généraux de Monkké et

[1]) D'après l'histoire des Mongols chinoise, le *Youen-ssé*, chap. 3, page 3, (cf. *Thoung-kian-kang-mou*, *Sou-pian*, chap. 20, page 67) Monkké condamna à mort Oughoul-Ghaïmish 定宗后 et la mère du prince Shirémeun 失烈門 (voir page ۳۰۴); il se montra plus clément envers les princes qui avaient comploté contre lui: Shirémeun, Yisou 也速 et Bouri 孛里, soit les deux princes que Rashid ed-Din nomme توقا ييسون et بوری (page ۲۹۷), furent exilés dans le pays de Mou-tho-tchhi 沒脫赤之地, Kadan 各丹 dans le pays de Besh-baligh 別石八里, Mélik 蔑里 sur le fleuve Irtish 葉兒的石河, le prince Kaïdou 海都, qui devait un peu plus tard donner tant de mal à Koubilaï, dans le pays de Haï-ya-le 海押立, Bérékè 別兒哥 dans le pays de Khiu-eul-tchi 曲兒只 (les Kurdjs کرج), Tho-tho 脫脫, soit Totok, petit-fils d'Ougédei, dans le pays de l'Emil 葉密立, Mongédou 蒙哥都 et l'impératrice Ki-li-ki-hou-thié-ni 乞里吉忽帖尼, épouse d'Ougédei, dans la contrée qui se trouve à l'ouest du campement du prince Godan 於擴端所居地之西. Monkké en voulait spécialement à la malheureuse Oughoul-Ghaïmish, car il dit à Guillaume de Rubrück qu'elle était plus vile qu'une chienne et: «Ipse Mangu dixit michi proprio ore quod Chamus fuit pessima sortilega et quod per sortilegia sua destruxerat totam parentelam suam", page 370. Les historiens chinois disent aussi que Oughoul-Ghaïmish et la mère de Shirémeun furent condamnées à mort pour avoir usé de sortilèges qui avaient pour but de faire échoir la couronne à Shirémeun. (*Youen-ssé*, chap. 3, page 3; Gaubil, *Histoire des Mongous*, page 112); c'est à tort que le *Youen-ssé* compte Bérékè parmi les ennemis de Monkké; ce prince, qui était de l'*oulous* de Tchoutchi, s'en retourna simplement dans le Caucase.

de rabattre dans leurs filets les malheureux princes qui avaient voulu rester fidèles au *yasak* de Tchinkkiz.

On voit par la Relation de Guillaume de Rùbruck, qui voyagea en Mongolie peu de temps après ces événements, que la plus grande cordialité régnait entre l'*oulous* de Batou et la cour impériale et que le souverain de la Horde d'Or prenait soin de faire passer en Mongolie les personnes qui avaient la mission de se rendre auprès de Monkké. Cette alliance des deux *oulous* ne prit fin que quand le clan de Touloui se fut installé en Perse avec Houlagou et qu'il devint un danger pour la Horde d'Or; d'ailleurs, les relations de l'*oulous* de Tchoutchi avec les empereurs mongols diminuèrent sensiblement le jour où Koubilaï eut transféré sa capitale de Kara-kouroum à Daï-dou.

L'usurpation de la famille de Touloui eut pour résultat de dénationaliser l'empire et de substituer à la lignée des chefs de clan qui, depuis l'époque légendaire de Bozontchar, s'étaient succédés dans la souveraineté des Bourtchiguènes, une dynastie de Fils du Ciel. Monkké fut le dernier khaghan mongol de la dynastie fondée par Tchinkkiz, et son frère Koubilaï, qui régna après lui sur les tribus altaïques, fut un empereur purement chinois.

Quand Monkké fut mort devant la forteresse de Ho-tchéou, quand Koubilaï eut été élu khaghan par une assemblée composée uniquement de princes et de généraux qui avaient servi sous ses ordres en Chine, tous les princes qui vivaient en Mongolie, tous les généraux qui étaient demeurés fidèles aux lointaines traditions de leurs ancêtres, virent l'évolution qui allait fatalement se produire et substituer la civilisation chinoise aux mœurs rudes et guerrières des Mongols qui anéantirent successivement les deux dynasties des Kin et des Soung.

La proclamation d'Erik-Boké à Kara-kouroum, au cœur de l'empire, au pied du Bouddha Oundour sur lequel Tchinkkiz-

khaghan et ses fils dormaient du sommeil de l'éternité, la lutte qu'il entreprit sans hésiter contre son frère qui venait de se faire reconnaître comme empereur chinois à Khaï-phing-fou, la guerre qu'il soutint héroïquement contre lui, malgré la supériorité écrasante des forces chinoises, sont une violente réaction de l'esprit national mongol contre la civilisation du Céleste Empire.

La destinée voulut que le prince Koubilaï, qui avait reçu une éducation presque exclusivement chinoise, devint khaghan des Mongols et empereur chinois, bien que Monkké lui-même, avant de partir pour l'expédition contre les Soung au cours de laquelle il devait trouver la mort, eût clairement désigné Erik Boké au suffrage de ses pairs, si le ciel voulait qu'il ne revît jamais les rives du Kéroulen, en lui confiant le grand sceau de jade, le gouvernement de la Mongolie et la garde des quatre grands *ourdous* de Tchinkkiz-khaghan.

Jamais le Conquérant du monde, ni même Monkké, n'avaient pensé que la souveraineté de l'immense empire chinois et celle de l'empire mongol seraient un jour réunies entre les mains d'un empereur chinois qui renoncerait aux traditions nationales de sa race pour adopter les coutumes et les rites des souverains qui avaient régné dans les riches cités de Yen-king ou de Nan-king.

L'élection de Koubilaï par les princes de l'aile gauche, qui réglèrent les destinées du monde sans tenir grand compte du *yasak* de Tchinkkiz, sans que les princes des *oulous* de Tchoutchi et de Tchaghataï, ni ceux qui commandaient le corps d'occupation de Perse, aient pu donner leur avis, fit dévier l'axe de la civilisation mongole et abandonner la steppe de l'Orkhon pour la grande ville de Daï-dou. La Mongolie ne fut plus qu'un simple gouvernement militaire, et elle est, dans le *Youen-ssé*, mentionnée en quelques lignes, sous le nom de 嶺北, comme la plus minime province de l'empire.

Cet abandon de la Mongolie et des traditions nationales

ne se fût pas produit si le prince Houlagou, vice-roi de la Perse, avait été élu khaghan à la place de Koubilaï, et il est peu vraisemblable qu'il ait jamais transféré la capitale de l'empire dans l'Azerbéïdjan. A cette époque, les princes mongols de la Perse étaient loin d'avoir renoncé à la civilisation primitive de leurs ancêtres pour se convertir à l'Islamisme, et ils avaient conservé dans l'Iran toutes les coutumes des chefs de clans, sans rien vouloir accepter de la civilisation persane.

La Perse, malgré le développement qu'avait atteint sa civilisation, ne produisait pas sur les Mongols la même attirance que l'empire chinois, et c'est un fait aisément compréhensible. Les Mongols, contrairement aux Turks de la Transoxiane, ne connaissaient les pays musulmans que depuis le jour où Tchinkkiz les avait entraînés à leur conquête, tandis qu'ils vivaient depuis des siècles dans l'ambiance de la Chine et dans sa sphère d'influence. La plupart des tribus nomades, qui campaient dans les steppes de la Sibérie, reconnaissaient la suprématie du Céleste Empire, et les ancêtres de Tchinkkiz, Tchinkkiz lui-même, n'étaient que les vassaux [1]), les

[1]) Il y avait déjà longtemps que la tribu commandée par les ancêtres de Tchinkkiz tendait, après avoir connu les pires malheurs, à soumettre à son autorité toutes celles qui l'entouraient. Natchin 納眞 (Na-tchenn), oncle de Kaïdou 海都, força les Barghout 八剌忽, les برقوت de Rashid et d'autres tribus à reconnaître l'autorité du jeune khaghan qui soumit plus tard, quand il eut atteint l'âge d'homme, la redoutable tribu des Tchelairs 押剌伊而. Yisoukeï-Baghatour 也速該, fils de Bartam 八哩丹, soumit les autres tribus qui l'entouraient et commença à donner de l'inquiétude aux empereurs Kin; avant lui, les Mongols étaient tributaires des empereurs des dynasties des Liao et des Kin, et il fut le premier qui délivra sa nation de la suzeraineté des empereurs chinois. Quelques années plus tard, il soumit la grande tribu des Tatars 塔塔兒 dont il captura le chef, Témoutchin 鐵木眞 et, suivant une vieille coutume mongole,

officiers, de la dynastie d'Or qui régnait à Yen-king. Si les souverains Kin, qui furent les maîtres de la Chine du nord,

il imposa ce nom à son fils qui était né sur ces entrefaites. C'est ainsi qu'un petit-fils de Koubilaï reçut le nom sanskrit d'Ananda parce que les troupes de l'empereur de Daï-dou venaient de soumettre un radja qui le portait. Yisoukeï-Baghatour sut également attirer dans ses intérêts la puissante tribu des Kéraïtes; (*Youen-ssé*, chap. 1, page 3; de Mailla, *Histoire de la Chine*, tome IX, pages 7 et ssq). D'après le *Thoung-kian-kang-mou*, les Mongols commencèrent à devenir un danger sérieux pour la monarchie des Kin en l'année 1135 de notre ère: 金伐蒙古蒙古在女眞之北唐爲蒙兀部亦號蒙骨斯其人勁悍善戰夜中能視以鮫魚皮爲甲可捍流矢. «Les Kin attaquent les Moung-kou. Les Moung-kou habitaient dans le nord des Niu-tchenn (Kin). A l'époque des Thang, c'était la tribu des Mong-ou et ils étaient aussi appelés les Moung-kou-seu; ils étaient des hommes énergiques, courageux et habiles dans les combats; ils étaient capables de discerner les objets pendant la nuit; ils employaient la peau de requin pour faire des cuirasses qui pouvaient résister aux flèches égarées»; (*Sou-pian*, chap. 13, page 71). Moungkou-seu = Moungkhous est le pluriel régulier de Mongkhou. L'empereur Kin envoya contre les Mongols une armée commandée par Hou-sha-hou 胡沙虎. Le même ouvrage dit qu'en 1139, Hou-sha-hou (Khoushakhou) dut rétrograder faute de vivres, et qu'il fut poursuivi par les Mongols qui le battirent dans le pays de Haï-ling 海嶺; les Kin renvoyèrent en Mongolie une armée plus nombreuse (*ibid.*, chap. 14, page 28). En l'année 1147, d'après les historiens chinois (*Thoung-kian-kang-mou*, *Sou-pian*, chap. 15, page 7, *Li-taï-ki-ssé*, chap. 92, page 16), l'empereur Kin envoya contre les Mongols une armée commandée par un général nommé Outchou 兀朮 (Ou-tchou) qui fut obligé de faire la paix avec eux à des conditions honteuses: «Le souverain Kin et les Mongols font la paix .... on retrancha (du territoire chinois pour les donner aux Mongols) 27 postes fortifiés au nord du fleuve Hsi-phing-ho; chaque année, on devait leur envoyer des bœufs, des moutons, des céréales et des haricots; de plus, le souverain des Kin anoblit le chef de ces barbares, Ao-lo-pou-ki-lié, et il le fit roi du royaume des Moung-vou. Le chef mongol n'accepta pas le diplôme et, de sa propre autorité, il proclama le grand empire mongol; ce fut alors la première fois (que les Mongols et les Kin) firent un traité de paix. Chaque année, on envoya des cadeaux nombreux. A cause

étaient des usurpateurs au point de vue de la légitimité, qui était celui des Soung auxquels ils avaient enlevé les pro-

de cela, le chef des Mongols se proclama Tsou-Yuan-Hoang-ti et prit comme nom de règne Thian-hing: 金主及蒙古和°°°割西平河以北二十七團寨與之°歲遺牛羊米豆°且册其酋熬羅孛極烈爲蒙輔國王°不受°自號大蒙古國°至是始和°歲遺甚厚°於是蒙酋自稱祖元皇帝°改元天興. D'après les historiens de la Chine (*Li-tai*, chap. 94, page 1), Témoutchin se proclama empereur, la 6e année Thai-ho de Tchang-tsoung des Kin, en 1206, soit 59 ans après l'époque à laquelle le chef des tribus mongoles força l'empereur chinois à traiter avec lui.

Il est à peu près impossible de concilier ces renseignements avec ceux de Rashid: d'après ce dernier, la guerre entre les tribus turkes et l'empire chinois durait depuis un temps immémorial. Du temps de Mounouloun, veuve de Doutoum-Ménin, les Chinois envahirent la Mongolie, traversèrent le Keroulen et battirent les Tchélairs. Kaboul-khaghan se serait rendu à la cour de l'Altan-khan 金主, soit l'empereur Kin: il fit tuer ensuite des ambassadeurs chinois, ce qui le brouilla avec les Tatars, sujets de l'empereur; ceux-ci enlevèrent le fils de Kaboul, Ugin Bourkhan اوکین بورقن, et l'envoyèrent à l'empereur qui le fit empaler sur un âne de bois. Ambaghai-khaghan همبقای قاآن, souverain des Taitchighod تایجیوت, arrière-petit-fils de Kaidou-khaghan, fut fait prisonnier par les Tatars qui l'envoyèrent également à l'empereur Kin, qui le fit de même empaler. Yisoukei-Baghatour et les autres chefs envoyèrent pour venger sa mort une armée mongole, commandée par Koubila-khaghan قبله قاآن. qui ravagea le nord de la Chine. Peut-être le *Thoung-kian-kang-mou* fait-il allusion en 1135 aux événements qui suivirent le meurtre des ambassadeurs chinois, du temps de Kaboul. Tout cela est très confus et montre que l'Altan Debter était plutôt un livre de généalogies qu'une histoire, quelque chose d'analogue à l'histoire des ancêtres de Tchinkkiz qui forme une partie du 元朝秘史. On voit que l'œuvre de Tchinkkiz-khaghan avait été mise en train, et depuis longtemps, par ses prédécesseurs. son

vinces au nord du Yang-tzeu-kiang, ils n'en avaient pas moins adopté les coutumes traditionnelles et la civilisation des Chinois, et rien d'essentiel ne distinguait la Chine du nord de celle du midi.

Bien qu'elles fussent les voisines immédiates de la Chine, les tribus mongoles n'avaient adopté aucun des rites, trop compliqués pour elles, de leurs puissants voisins, et elles avaient conservé intactes à l'époque de Tchinkkiz, et même beaucoup plus tard, la religion naturaliste des contemporains d'Along-Goa; un certain nombre d'entre elles, les plus civilisables, s'étaient converties d'assez bonne heure au Nestorianisme et elles lui restèrent fidèles jusqu'à une époque beaucoup plus basse qu'on ne serait tenté de le croire [1]). La doctrine

histoire est incompréhensible si l'on ne tient pas compte de ces précurseurs. Les Kin continuèrent à traiter les Mongols de tributaires bien après que Tchinkkiz se fut proclamé empereur et, quand Tchong-hoei fut monté sur le trône, il envoya en 1210 un de ses officiers pour lui enjoindre de payer le tribut que devaient les Mongols et de recevoir ses ordres à genoux. Tchinkkiz traita l'ambassadeur avec la dernière insolence et se prépara à marcher contre les Kin. (*Thoung-kian-kang-mou*, *Sou-pian*, chap. 18, page 9.)

[1]) M. Pognon a vu dans une bibliothèque de Syrie un Évangéliaire manuscrit copié en lettres d'or sur fond bleu très foncé, comme le sont aujourd'hui les manuscrits de luxe exécutés en Mongolie et qui, d'après sa souscription, avait été copié pour une princesse Sara, surnommée, d'après M. Pognon, ܐܪܐܘܘܠ Araououl, nom qu'il faut corriger en ܐܪܐܓ̰ܘܠ, à moins que ܓ̰ = غ, correspondant à ارا اغول Ara-Oughoul ou Éré-Oughoul. De ces deux formes qui sont également possibles, la première, qui est peut-être dans le manuscrit ܐܪܝܐܓ̰ܘܠ Arya-oughoul, signifierait «la noble princesse», Arya étant le sanskrit आर्य qui se trouve transcrit en mongol ᠠᠷᠢᠶ᠎ᠠ, la seconde, «la princesse héroïque» de ᠡᠷᠡ *éré* «mâle, courageux», qui est l'origine du turk ار «homme». Cette personne était la sœur du «roi des Chrétiens, Georges, surnommé Gantou...., roi des Ouyangéens» ܐܘܝܢܓ̰ܝܐ ܡܠܟܐ ...... ܘ ...... ܓ̰ܢܬܘ (*Inscriptions sémitiques*, page 137). Je suppose qu'il s'est glissé là quelque faute de lecture et qu'il faut restituer ܐܘܪܝܢܓ̰ܝܐ ܡܠܟܐ «roi des Ouiyangiya», Ouiyangiya

philosophique des lettrés, avec ses abstractions et son symbolisme, n'était point faite pour des hommes aussi frustes et aussi matériels que les pasteurs des steppes du Kéroulen et de l'Onon; d'ailleurs, les Chinois ont toujours eu conscience que leur doctrine religieuse n'est pas un article d'exportation et qu'elle ne convenait nullement aux Tartares qui vivaient le long de ses frontières.

S'il n'existait entre. les peuplades mongoles et les sujets du Céleste Empire d'autre communauté de croyances que quelques dogmes remontant à un passé lointain et très obscur, la divinisation du Ciel bleu et de la Terre noire [1]), et le culte

étant la forme dont le nom de tribu Ouryankghit اوريانكقيت qui se trouve dans Rashid est le pluriel mongol en-*t*. Ce manuscrit a été copié en 1298, ce qui montre, qu'à cette époque, le chef du clan des Ouryankghit et sa famille étaient nestoriens, et il est certain que cette tribu ne formait pas une exception. On comparera les inscriptions funéraires chrétiennes trouvées à Almaligh et décrites par Kokovzof dans les Mémoires de la Société Archéologique Orientale de Pétersbourg, XVI, 190—200, qui viennent après celles de Sibérie. Il existe également des inscriptions funeraires de Mongols chrétiens qui ont été trouvées en Perse et qui sont écrites en arabe.

[1]) Ce culte du ciel se retrouvait chez toutes les peuplades altaïques: les historiens chinois racontent que l'empereur Kin dit un jour à ses sujets que les anciennes lois de leur nation étaient simples et sans artifice. et que leurs ancêtres, bien qu'ils n'eussent ni livres, ni science. avaient appris de la Nature elle-même à venérer le Ciel 天; (*Thoung-kian-kang-mou*, *Sou-pian*, chap. 16. page 56). La divinisation du Ciel bleu et de la Terre noire se retrouve dans la mythologie primitive de la race indo-européenne qui connaissait déjà, comme on le sait par l'étude de l'antiquité romaine, un culte des Ancêtres très voisin de celui des Chinois: Solon a dit:

μήτηρ μέγιστη δαιμόνων 'Ολυμπίων
ἀριστα Γῆ μέλαινα, τῆς ἐγώ ποτε
ὅρους ἀνεῖλον πολλαχῇ πεπηγοτας
πρόσθεν δὲ δουλεύουσα νῦν ἐλευθέρα.

Anthologia lyrica... edidit E. Hiller, Lipsiae, 1890, page 44: cf. ce passage de Plutarque: *Διὸ πατὴρ μὲν ἔδοξεν αὐτοῖς ὁ οὐρανὸς ὑπάρχειν, μήτηρ δὲ τούτων ἡ γῆ τούτων δὲ ὁ μὲν ἀὴρ, πατὴρ, διὰ τὸ τὰς τῶν ὑδάτων ἐκχύσεις σπερμάτων ἔχειν*